This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

KW. 348 B 19

H. Gravelot inv. T. II. N. 1. N. Le Mire Sculp.

Digitized by Google

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK

Digitized by Google

Gravelot del. T. II. N. II. Lempereur Sculp.

Digitized by Google

TROISIÉME JOURNÉE.

En laquelle on devise sous le gouvernement de Madame Neyphile, de ceux qui ont acquis avec industrie quelque chose fort désirée, ou qui ont recouvert ce qu'ils avoient perdu.

Le Dimanche matin la Reine estoit déja levée, & avoit fait lever toute sa Compagnie, quand le Soleil commençoit de paroistre: & ayant le Maistre d'Hostel envoyé long-temps auparavant plusieurs choses nécessaires au lieu où ils devoient aller, & des gens qui y préparassent ce qui y estoit besoin, soudain quand il vit que la Reine estoit déja en chemin, il fit charger tout le reste, comme si on eust levé un Camp, & s'y en alla avec la voiture & le reste de la famille qui estoit demeuré derriére les

Digitized by Google

Dames & les Seigneurs. La Reine donc allant tout le petit pas, accompagnée & suivie de ses Dames, & des trois jeunes hommes, prit son chemin vers le Soleil couchant, à la guide du chant de vingt Rossignols ou plus, & d'autres oiseaux, par un sentier gueres fréquenté, mais plein d'herbe verte & de fleurs, lesquelles, parce que le Soleil montoit, commençoient toutes à s'épanouir : & en devisant, gaussant & riant avec sa Compagnie, les conduisit sans aller gueres plus loin d'une petite lieue, & devant qu'il fust entre six & sept heures, à un beau & riche Palais, lequel un peu relevé au-dessus de la plaine estoit assis sur un petit costeau de montagne. Entrés dedans lequel, & après qu'ils eurent esté par tout, & trouvé les grandes salles & les chambres nettes, accoustrées, garnies & meublées de ce qui appartenoit à chaque chambre, ils les louerent grandement, & réputerent le Seigneur dudit Palais magnifique: puis quand ils furent descendus en bas, & eurent vu la très-grande & plaisante cour d'icelui, les eaux pleines de vins excellens & l'eau très-froide en grande abondance qui sourdoit là, ils le louerent encore plus : & de là quasi comme désirant se reposer, s'assirent sur une galerie qui regardoit toute la cour, qui estoit par tout pleine de ramée & de fleurs, telles que la saison le permettoit: & lors le Maistre d'Hostel fut si advisé, qu'il leur fit incontinent apporter des confitures &

des vins excellens, dont ils déjeûnerent. Après tout ceci s'estant fait ouvrir un jardin qui estoit joignant le Palais clos & environné entierement de murailles, ils entrerent dedans, & trouvant de pleine arrivée tout le jardin beau à merveilles, commencerent à en regarder les parties. Il avoit tout à l'entour & par le milieu en plusieurs endroits de très-grandes & spacieuses allées droites comme une fléche, & couvertes de treilles de vigne, qui montroient grande apparence de devoir rendre cette année force raisins, lesquels estant tous lors en fleur, rendoient une odeur si grande par le jardin, que mêlée ensemble avec celle de plusieurs autres choses qui sentoient très-bon, il leur sembloit estre parmi tout les épiceries qui jamais crûrent en Orient: les costés de ces allées estoient quasi tous couverts de rosiers blancs & rouges, & de jassemin: au moyen de quoi on pouvoit aller partout, non-seulement au matin, mais aussi à l'heure du jour que le Soleil estoit plus haut, sous une ombre odoriférante & très-plaisante, sans estre offensé de lui: & combien il y avoit d'entes en ce lieu-là, quelles elles estoient, & en quelle ordonnance elles avoient esté plantées, il seroit long à raconter: mais il n'en est point de qui on fasse estime, & que nostre air puisse comporter, dont il n'y en eust abondance. Au milieu de ce jardin, ce qui n'est moins à louer que toute autre chose qui y fust, mais

Digitized by Google

beaucoup plus, estoit un beau préau d'une herbe tant verte, qu'elle ressembloit quasi noire, tout plein de mille diversités de couleurs, environné de verts & vifs orangers & cédres, lesquels ayant sur les branches les fruits vieux, les nouveaux & les fleurs, faisoient non-seulement une plaisante ombre aux yeux, mais encore donnoient plaisir au sentiment. Au milieu de ce pré il y avoit une fontaine de marbre très-blanc entaillé de merveilleux ouvrage: de là dedans, je ne sçai si c'estoit de veine naturelle ou d'artifice, sortoit par une figure élevée sur une colomne au milieu de cette fontaine, tant d'eau & si haute contre le Ciel, que retombant après en la très-claire fontaine, non sans très-plaisant bruit, elle eust fait moudre pour le moins un moulin : laquelle eau puis après (je dis celle qui surabondoit quand la fontaine estoit pleine) sortant du préau par voyes secrettes & petits canaux fort beaux & artificiellement faits, se trouvant hors du préau l'environnoit tout, & de là par autres semblables canaux couroit quasi par tous les endroits du beau jardin : puis à la fin s'assembloit en un lieu par où elle avoit son issue hors du jardin, & descendant de là toujours très-claire vers la plaine, faisoit (avant qu'elle y fust) moudre deux moulins avec grande force, & non sans grande utilité du Seigneur. La vue de ce jardin, sa belle ordonnance, les entes, & les fontaines

Digitized by Google

avec les petits ruisseaux qui procédoient d'elles, plûrent tant à ces Dames, & aux trois jeunes hommes, que tous commencerent à affermer que si on pouvoit faire un Paradis en terre, ils ne sçauroient croire qu'on lui sçust donner autre forme que celle de ce jardin, & ne pouvoient penser quelle beauté on lui sçauroit adjoûter par dessus celles-là. S'en allant donc très-contens autour, & faisant de beaux chapeaux de diverses branches d'arbres & de fleurs, oyant continuellement chanter vingt sortes d'oiseaux quasi à l'envi l'un de l'autre, ils s'apperçurent d'une délectable beauté, de laquelle (surpris des autres) ils ne s'estoient encore apperçus : c'est qu'ils virent le jardin plein d'environ cent diverses sortes d'animaux très-plaisans ; & les montrant l'un à l'autre, on voyoit sortir d'une part les connils, d'une autre courir les liévres, & en aucun lieu les chevreuils couchés, & en quelqu'autre les petits jeunes cerfs, qui s'en alloient paissant ; & outre ce plusieurs espéces de bestes non-nuisantes aux personnes, qu'on voyoit chacune aller à son plaisir à l'ébat, comme quasi domestiques, la vue desquelles augmenta grandement les autres plaisirs. Mais après qu'ils eurent assez vu ores une chose, & tantost l'autre, ils firent dresser les tables à l'entour de la belle fontaine, où ayant premierement chanté six chansonnettes, & dansé quelque danse, ils s'en allerent dîner comme il plut

Digitized by Google

à la Reine. Et après qu'ils eurent esté servis avec un ordre très-grand, très-beau & sans bruit, & repus de bonnes & délicates viandes, ils en devinrent plus joyeux, & se leverent de table : puis s'adonnerent derechef à jouer des instrumens, à chanter, & à baler, jusques à ce qu'il sembla à la Reine pour le chaud qui survenoit, qu'il fust heure de s'en aller dormir qui voudroit : aucuns desquels y allerent, & les autres ravis de la beauté du lieu n'y voulurent aller : ains estant demeurés là, les uns se prirent à lire des Romans, les autres à jouer aux échecs, & une partie aux tables, cependant que les autres dormoient. Mais midi passé après qu'ils se furent levés & rafraîchis le visage d'eau froide, ils allerent (selon le commandement de la Reine) dedans le préau joignant les fontaines : & s'estant assis comme ils avoient de coutume, elles commencerent d'attendre à conter des Nouvelles sur la matiere proposée par la Reine. Le premier desquels à qui elle imposa cette charge fut Philostrate, lequel commença ainsi.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot inv. T. II. N. 3. Le Mire sc.

Digitized by Google

NOUVELLE PREMIERE

Maſet de Lamporecchio contrefaiſant le muet, devint Jardinier d'un Monaſtere de femmes, leſquelles coucherent toutes avec lui.

Il y a, mes très-belles Dames, beaucoup d'hommes & de femmes qui ſont ſi fols qu'ils croyent aſſurément qu'auſſitoſt qu'on a mis à une jeune fille le voile ſur la teſte, & le bandeau blanc au front, & qu'on lui a chargé le dos d'un capuchon noir, qu'elle ne ſoit plus femme, & ne ſente plus les appetits féminins, ni plus ni moins que ſi pour eſtre faites Nonnains, elles eſtoient devenues pierres, & ſi par fortune ils oyent quelque choſe contre cette leur créance, ils s'en courroucent auſſi fort, comme ſi on avoit commis un très-grand & très-énorme péché contre nature, ſans penſer ni vouloir avoir

Digitized by Google

quelque considération à eux-mêmes, la pleine liberté desquels a pouvoir de faire ce qu'ils veulent, & ne les peut souler, & sans aussi considerer les grandes forces de l'oisiveté & de la solitude. Pareillement il y a encore beaucoup de gens qui croyent assurément que la houe & la besche, les grosses viandes, & les malaises, ostent du tout les appetits sensuels & de la chair aux Laboureurs des champs, & qu'ils les rendent grossiers d'entendement & de prévoyance : mais je veux bien, puisque la Reine me l'a commandé, & sans sortir hors de ce qu'elle a proposé, vous faire certaines avec une petite nouvelle, combien tous ceux qui le croyent ainsi sont trompés grandement. En cettui nostre pays il y eut & est encore un Monastere de femmes, fort renommé de sainteté & bonne vie, lequel je ne nommerai point pour ne diminuer aucunement sa réputation, auquel n'y a pas longtemps que n'y estant plus que huit Religieuses avec l'Abbesse, il y avoit un bon homme Jardinier d'un très-beau jardin qu'elles avoient, lequel ne se contentant de ses gages, ne les vouloit plus servir, & ayant fait conte avec le Factotum des Dames s'en retourna tout droit au village de Lamporecchio dont il estoit : & là, entre les autres qui lui firent bon recueil, il y eut un jeune Paysan fort & robuste & beau de sa personne, pour un homme de village, le nom duquel estoit Maset, qui lui demanda où il avoit

tant esté : le bon homme qui se nommoit Nuto, le lui dit : Maset lui demanda après de quoi il servoit au Monastére ; à qui Nuto répondit : Je labourois un jardin qu'elles ont beau & grand, & puis allois quelquefois à la forest, pour quérir du bois, je tirois de l'eau, & faisois autres semblables services : mais les Dames me donnoient si petits gages, qu'à peine en pouvois-je payer les souliers que j'usois : & qui pis est, elles sont toutes jeunes, & m'est advis qu'elles ont le Diable au corps : car on ne peut faire aucune chose à leur gré. Ains quand je labourois quelquefois le jardin, l'une me disoit, mets là ceci, l'autre, mets ceci là, & l'autre m'ostoit la houe des mains, & disoit, ceci n'est pas bien, si m'ennuioient tant que j'abandonnois la besogne, & m'en sortois du jardin : tellement que tant pour une chose que pour l'autre, je n'y voulus plus demeurer, & m'en suis venu comme tu vois : encore me pria leur Factotum, quand je m'en partis, que si je sçavois quelqu'un qui fust pour faire tout ce que dessus, je le lui envoyasse, ce que je lui promis : mais ainsi Dieu le fasse sain des reins, comme je lui en pourchasserai ou envoirai aucun. Quand Maset ouit les paroles de Nuto, il lui vint tel desir de demeurer avec ces Nonnains qu'il en transissoit tout, comprenant par lesdites paroles qu'il pourroit bien venir à chef de ce qu'il désiroit. Et advisant en soi-même qu'il ne le pourroit

Digitized by Google

facilement faire s'il en disoit rien à Nuto, lui dit : Hé ! que tu fais bien de t'en venir, qu'est-ce que d'un homme qui se tient avec des femmes ? Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec des Diables, elles ne sçavent de sept fois les six ce qu'elles veulent. Mais après que leurs propos furent achevés, Maset commença à penser quel moyen il pourroit tenir pour pouvoir demeurer avec elles, & connoissant qu'il sçavoit très-bien faire les services que Nuto disoit, il ne se soucia point d'y perdre pour cela, mais craignoit seulement de n'estre point reçu, pour ce qu'il estoit trop jeune & apparent. Par quoi ayant pensé plusieurs choses, il va s'imaginer & dit en soi-même, le lieu est fort loin d'ici & personne ne m'y connoist, si je puis faire semblant d'estre muet, pour certain j'y serai reçu. Et s'estant arresté à cette imagination, il prit une coignée sur son col, & sans dire à personne où il alloit, s'en alla en guise d'un pauvre homme au Monastere, où quand il fut arrivé il entra dedans, & trouva par fortune le Factotum en la cour, auquel en faisant les signes comme font les muets, il montroit qu'il demandoit à manger pour Dieu, & que s'il estoit besoin, de fendre du bois, ou quelque autre chose. Le Factotum lui donna volontiers à repaître, & après ceci il lui montra certaines grosses souches que Nuto n'avoit sçu dépecer, lesquelles cettui-ci, qui estoit très-fort, mit en

Digitized by Google

peu d'heures en piéces. Le Factotum à qui il convenoit aller au bois, le mena avec soi, & là il lui fit couper du bois, puis lui mit l'Asne devant soi, & avec ses signes lui fit entendre qu'il le menast au logis. Ce que Maset sçut très-bien faire. Par quoi le Factotum qui avoit à faire plusieurs besognes, le tint là beaucoup de jours, durant lesquels advint que l'Abbesse le vit, & demanda au Factotum qui il estoit; lequel lui dit: Madame, c'est un pauvre homme muet & sourd, qui vint ici un de ces jours pour demander l'aumône, que je lui donnai volontiers, & lui ai fait faire plusieurs choses qui estoient nécessaires céans; s'il sçavoit labourer le jardin, & qu'il y voulust demeurer, je pense qu'on en tireroit tout plein de services : car nous en avons besoin, il est fort & puissant, & en pourroit-on faire ce qu'on voudroit, & outre ce il ne faudroit point avoir de pensement qu'il causast avec nos jeunes Religieuses. A qui l'Abbesse répondit: Par la foi de mon corps tu dis vrai, sçache donc s'il sçait labourer, & essaye toi de le retenir: lui donnant quelque paire de souliers, & quelque vieil capuchon, flatte-le & l'amignarde, & lui donne à manger son saoul. Le Factotum promit de le faire. Maset qui n'estoit gueres loin d'eux faisant semblant de nettoyer la cour, ouit ces paroles, & tout joyeux disoit en soi-mesme: Si vous me mettez une fois céans, je labourerai tellement vostre jardin

qu'il ne fut jamais si bien labouré. Or ayant le Factotum vu qu'il sçavoit labourer parfaitement bien, & lui ayant demandé s'il vouloit demeurer céans, & cettui-ci ayant répondu aussi avec signes qu'il vouloit ce qu'il lui plairoit, l'ayant reçu en leur service, lui commanda qu'il labourast le jardin, & lui montra ce qu'il avoit à faire, puis s'en alla faire les autres besognes du Monastere, & le laissa au jardin. Maset labourant un jour après l'autre, les Nonnains commencerent à le venir harceler, & à le vouloir mettre en propos comme souventefois advient qu'on fait aux muets, & lui disoient les plus folles paroles du monde, ne pensant estre entendues par lui; & l'Abbesse qui par aventure cuidoit qu'il fust sans queue comme il estoit sans paroles, s'en soucioit peu ou point: toutefois il advint que lui ayant un jour fort travaillé, & se reposant dans le jardin, deux jeunes Nonnains qui se promenoient s'approcherent du lieu où il estoit, faisant semblant de dormir, & le commencerent à regarder, dont l'une qui estoit un peu plus hardie, dit à l'autre: Si je pensois que tu me fusses secrette, je te dirois une chose que j'ai plusieurs fois pensée, & qui te pourroit par aventure profiter. L'autre répondit: Dis-la surement, car pour certain je ne la redirai jamais à personne. Alors cette hardie commença à dire: Je ne sçai si tu as mis en ton entendement combien nous sommes tenues étroitement,

& que jamais aucun homme n'ose entrer céans sinon nostre bon homme Factotum qui est vieil, & ce muet, & j'ai maintefois oui dire à plusieurs femmes qui nous sont venues visiter, que toutes les autres douceurs du monde sont une mocquerie au prix de celle quand la femme prend son plaisir avec l'homme : par quoi je me suis mis plusieurs fois en la teste de vouloir éprouver avec ce muet, puisque je ne le puis avec un autre, s'il en est ainsi : car ce lourdaut est le meilleur du monde pour ceci, parce que quand bien il voudroit, il ne pourroit, ni ne le sçauroit dire : tu vois qu'il est un Maistre jouvenceau sot, & qui a crû premier que le sens : par quoi je sçaurois volontiers ce qu'il t'en semble. Ave Maria, dit l'autre, qu'est-ce que tu dis ? ne sçais-tu pas que nous avons promis nostre virginité à Dieu? Oh ! dit celle-là, combien de choses lui promet-on tous les jours dont on ne lui tient pas une seule ? Si nous la lui avons promise, qu'il en trouve une autre, ou des autres qui la lui tiennent. A qui la compagne dit : Ho, & si nous venions grosses, comment iroit le cas ? Alors celle-là dit : Tu commences déja à te soucier du mal avant qu'il t'advienne : quand il adviendroit, il y faudroit lors penser, si aurons-nous mille moyens de faire ensorte qu'il ne se sçaura jamais, si nous ne le disons nous-mesmes. Cette-ci oyant ces paroles, avoit déja plus de volonté que l'autre d'essayer quel animal c'estoit

Digitized by Google

que l'homme, & dit à sa compagne: Or bien comment ferons-nous? A qui celle-là répondit: Tu vois qu'il est sur l'heure de midi, que toutes les autres sœurs sont allées, comme je pense, dormir, sinon nous guetterons par le jardin s'il n'y a personne, & s'il n'y a aucune ame qu'avons-nous à faire que de le prendre par la main, & le mener en cette cahuette où il se met à couvert quand il pleut? & là l'une demeurera dedans avec lui, & l'autre fera le guet: il est si sot, qu'il se mettra comme l'on voudra: Maset oyoit tout ce parlement, & déliberé d'obéir n'attendoit autre chose sinon d'estre pris par l'une d'elles. Lesquelles ayant bien regardé par tout, & voyant qu'elles ne pouvoient estre apperçues de personne, celle qui avoit commencé le propos s'approcha de Maset & l'éveilla, & il se leva incontinent debout: par quoi cette-ci avec contenance de flatterie, l'ayant pris par la main, le mena, lui riant & faisant le sot, en la cahuette, où Maset sans trop se faire prier, fit ce qu'elle voulut; laquelle comme loyale compagne ayant eu ce qu'elle désiroit, fit place à l'autre, & Maset se montrant toujours sot, faisoit encore ce qu'elle vouloit; tellement qu'avant qu'ils se séparassent de là, chacune d'elles voulut éprouver plus d'une fois comme le muet sçavoit aller à cheval, & souventefois après elles disoient en devisant ensemble, que véritablement cela estoit une chose autant douce &

Digitized by Google

plus encore qu'elles n'avoient oui dire : & ſçachant ainſi choiſir le temps à l'heure convenable, elles s'en alloient ébattre avec le muet. Advint un jour qu'une de leurs compagnes s'eſtant apperçue de ceci par une petite feneſtre de ſa chambre, le montra à deux autres, leſquelles conclurent premierement de les devoir accuſer envers l'Abbeſſe, puis ayant changé d'opinion & s'eſtant accordées avec elles, devinrent participantes de la puiſſance de Maſet, deſquelles les autres trois Nonnains qui reſtoient du nombre de huit, devinrent auſſi compagnes par divers moyens avec le temps. A la fin l'Abbeſſe qui ne s'appercevoit encore de toutes ces choſes, en ſe promenant un jour toute ſeule par le jardin, faiſant grand chaud, trouva Maſet dormant tout étendu à l'ombre d'un Amandier, lequel avoit aſſez peu de beſogne le jour pour avoir trop travaillé la nuit, & le vent lui ayant levé ſa chemiſe, eſtoit tout découvert. Ce que voyant l'Abbeſſe, & ſe ſentant ſeule, elle tomba en ce meſme appetit que ſes Nonnains eſtoient tombées, & ayant éveillé Maſet le mena avec ſoi en ſa chambre, où elle le tint pluſieurs jours non ſans grande plainte de ſes Nonnains, de ce que le Jardinier ne venoit faire le jardin, & l'éprouva une fois & pluſieurs autres. A la fin l'ayant renvoyé de ſa chambre en la ſienne, & le voulant pluſieurs fois r'avoir, elle tâchoit d'en tirer plus que portion de lui, qui ne pouvoit plus

Digitized by Google

satisfaire à toutes : par quoi il s'advisa que son estre muet, s'il demeuroit plus gueres en cette sorte, lui pourroit retourner à grand dommage. Au moyen de quoi estant une nuit avec l'Abbesse, & le filet de sa langue s'estant rompu, il commença à dire : Madame, j'ai autrefois oüi dire qu'un coq peut très-bien suffire à dix gelines, mais que dix hommes pourroient mal-aisément, ou à tout le moins avec grande peine, satisfaire à une femme, là où il me convient servir à neuf, à quoi je ne pourrois aucunement plus fournir pour chose du monde : ains je suis déja venu à tant de ce que j'ai fait jusques ici, que je n'en puis plus faire ni peu ni prou ; & par ainsi ou vous me donnerez congé pour l'amour de Dieu, ou vous trouverez quelque moyen à ceci. L'Abbesse oyant parler cettui-ci, lequel elle croyoit estre du tout muet, fut toute ébahie, & dit : Qu'est-ceci ? je pensois que tu fusses muet. Madame, dit Maset, aussi estois-je, mais non pas de nature, ains par une maladie qui me fit perdre la parole, & ne l'ai seulement recouvrée que de cette nuit, dont je loue Dieu tant comme je puis. L'Abbesse le crut fermement, & lui demanda ce que vouloit dire ce qu'il disoit, qu'il avoit à servir à neuf : Maset lui conta tout le fait, ce qu'oyant l'Abbesse, elle s'apperçut bien qu'elle n'avoit point de Religieuse qui fust beaucoup plus sage qu'elle. Par quoi comme discrette qu'elle estoit, & sans vouloir donner congé

à

Digitized by Google

à Maſet, elle délibera de vouloir trouver avec ſes Nonnains un expédient à cette affaire, afin que le Monaſtére ne fuſt ſcandaliſé par lui. Et eſtant leur Facteur allé un peu auparavant de vie à trépas, s'eſtant découvertes entr'elles toutes, de ce qu'auparavant avoit eſté fait, elles ordonnerent d'un commun conſentement avec le plaiſir de Maſet, qu'on feroit accroire aux gens d'environ, que par le moyen de leurs oraiſons, & des mérites du Saint, au nom duquel le Monaſtere eſtoit fondé, la parole qu'il avoit longtemps perdue, lui avoit eſté rendue, & le firent leur Factotum, & de là en avant partirent ſon labeur de telle ſorte qu'il eut la puiſſance de le ſupporter.

Digitized by Google

Gravelot inv. T. II. N. 4. Le Mire Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE SECONDE

Un Pallefrenier coucha avec la femme d'Agiluf Roi de Lombardie, dont le Roi s'apperçut fecrettement, & le trouva, puis le tondit; le tondu tondit les autres qui eftoient avec lui, & ainfi il échappa fon malheur qui eftoit affuré.

Quand la Nouvelle de Philoftrate fut achevée (laquelle avoit quelquefois fait rougir, & quelqu'autre fait rire les Dames) il plut à la Reine que Pampinée fuivift & contaft la fienne: laquelle commença avec un vifage riant, & dit ainfi: Il eft des hommes fi peu fages, qu'en voulant néanmoins montrer qu'ils connoiffent & entendent ce qu'il ne feroit point de befoin qu'ils entendiffent, & quelquefois voulant par ce moyen reprendre en autrui les fautes qu'on a

faites ſans y penſer, cuident diminuer leur honte, où ils la font croître infiniment. Et qu'il ne ſoit vrai, je vous le veux montrer, ma chere Dame, par ſon contraire, vous déclarant l'aſtuce dont uſa un viſage, qu'on jugeroit par aventure de moindre étoffe que Maſet, lequel fut plus fin qu'un Roy qui eſtoit très-ſage. Agiluf Roy des Lombards eſtablit le ſiége principal de ſon Royaume, comme ſes prédéceſſeurs avoient fait, en la Cité de Pavie, ayant pris à femme Theudelingue, demeurée veuve de Vetari, qui pareillement avoit eſté Roy des Lombards, laquelle fut très-belle, ſage & honneſte Dame, mais mal-fortunée en ami. Or eſtant les affaires de Lombardie, par la vertu & bon ſens de ce Roy Agiluf, aucunement en proſpérité, & non toutefois en repos, advint qu'un Pallefrenier de l'écurie de ladite Reine, homme, quant à ſa naiſſance, de très-vile condition, mais au demeurant plus que ſuffiſant pour faire un métier ſi vil, beau de ſa perſonne, & auſſi grand comme eſtoit le Roy, devint amoureux déméſurément de la Reine: & pour ce que ſon bas eſtat ne lui avoit point tant oſté de l'entendement, qu'il ne connuſt très-bien que cette ſienne amitié eſtoit hors de toute convenance, il ne le diſoit, comme ſage qu'il eſtoit, à aucune perſonne, & encore moins le lui oſoit-il découvrir par ſes regards: & combien qu'il vêquiſt ſans aucune eſpérance de lui devoir

complaire, si se glorifioit-il toutefois en soi-mesme d'avoir logé si hautement ses pensées; & comme celui qui brûloit tout d'amoureux désir, il faisoit expressément par-dessus tous ses autres compagnons, tout ce qu'il croyoit qui dust plaire à la Reine, dont advenoit que quand elle vouloit aller à cheval, elle montoit plus volontiers sur le pallefroi que cettui-ci pansoit, que sur nul autre. Ce qu'advenant, cettui-ci le réputoit à un très-grand heur, & jamais n'abandonnoit l'étrier, se tenant bienheureux toutes les fois qu'il pouvoit seulement toucher à ses habillemens. Mais comme nous voyons souvent arriver, que d'autant plus que l'espérance devient moindre, d'autant plus croist l'amour, ainsi en advenoit-il à ce pauvre Pallefrenier: tellement que ce lui estoit chose très-griéve de porter son grand désir ainsi caché comme il faisoit, n'estant aidé d'aucune espérance: par quoi ne se pouvant défaire de cet amour, il délibera plusieurs fois en soi-mesme de mourir: en recherchant le moyen, il résout de faire ensorte qu'il apparust qu'il mourroit pour l'amitié qu'il avoit portée, & portoit à Reine. Il délibera donc que son entreprise seroit telle qu'il éprouveroit sa fortune, employeroit tout son pouvoir pour avoir tout, ou partie de son désir, sans se mettre en peine de vouloir parler à elle, ou lui découvrir par lettres son amitié: car il sçavoit bien qu'il parleroit, ou écriroit en vain:

Digitized by Google

mais il vouloit essayer si par quelque invention il pourroit coucher avec elle, & n'y avoit autre finesse ni voie, sinon de trouver moyen comment il pourroit parvenir à entrer en sa chambre au lieu du Roy, qui ne couchoit pas, comme il sçavoit très-bien, toujours avec la Reine: par quoi afin quil vist en quelle maniere, & en quel habit le Roy estoit quand il alloit coucher avec elle, il se cacha plusieurs fois de nuit en une grande salle du Palais, qui estoit entre la chambre du Roy & celle de la Reine, & entre les autres il vit une nuit sortir le Roy de sa chambre, affublé d'un grand manteau de nuit, & ayant une bougie en une main, & en l'autre une baguette, qui s'en alloit en la chambre de la Reine, & quand il fut à l'huis, il frappa sans sonner mot une fois ou deux de la baguette, puis vit qu'incontinent l'huis lui estoit ouvert, & lui ostoit-on la bougie de la main. Ce qu'ayant vu, & pareillement le retour du Roy, il pensa d'en faire autant. Par quoi trouvant moyen d'avoir un manteau semblable à celui du Roy, & une bougie, & une baquette, & s'estant premierement bien lavé en des étuves, à ce que par aventure l'odeur du sien n'ennuyast la Reine, ou ne la fist appercevoir de la tromperie, il se cacha avec toutes ces choses en la salle, comme il avoit de coutume, & voyant qu'on dormoit déja par tout, & lui semblant qu'il estoit temps, ou de devoir donner effet à son désir, ou de faire

Digitized by Google

voye avec haute occasion à la mort tant désirée, lui ayant fait du feu avec un fusil qu'il portoit quand & soi, alluma sa bougie, & s'estant affublé du manteau, s'en alla à l'huis de la chambre où il frappa deux fois avec la baguette; la chambre fut incontinent ouverte par une femme de chambre toute endormie, & la chandelle prise & cachée, au moyen de quoi il passa sans sonner mot jusques à la courtine, & ayant laissé son manteau, entra dedans le lit, où la Reine dormoit: prenant laquelle par grand désir entre ses bras, & faisant semblant d'estre courroucé, parce qu'il sçavoit que la coutume du Roy estoit, quand il estoit courroucé, de ne vouloir point parler, ni pareillement qu'on lui sonnast mot: sans dire aucune chose, & sans qu'on lui dist rien, il jouit de la Reine par plusieurs fois, & cela fait, combien qu'il lui fist grand mal de s'en aller, toutefois craignant que sa trop longue demeure ne fust occasion de retourner le plaisir reçu en très-grande tristesse, il se leva, & ayant repris son manteau & sa clarté, sans dire aucune chose s'en alla, & le plutost qu'il lui fut possible s'en retourna en son lit, où à peine pouvoit-il encore estre dedans, quand le Roy s'estant levé s'en alla à la Reine, dont elle s'émerveilla fort, & quand il fut entré au lit, il la salua joyeusement. Elle ayant pris hardiesse de cette bonne chere, lui dit: Quelle nouveauté, Monseigneur, vous est advenue cette nuit? vous

ne faites que de partir tout à cette heure d'avec moi, & si avez pris plus que de coutume vostre plaisir de moi, & maintenant vous voir retourner derechef, regardez bien ce que vous faites. Le Roy oyant ces paroles, soudain se douta bien que la Reine avoit esté trompée, par similitude de façons de faire, & de personne : mais comme sage, il pensa incontinent, puisqu'elle ne s'en estoit point apperçue, ni pareillement aucun autre, de ne lui en faire aucun semblant : ce que plusieurs sots n'eussent pas ainsi fait, mais eussent dit : Je ne suis point venu ici, dont plusieurs choses fussent advenues, par lesquelles il eut fâché la Reine à tort, & lui eut donné occasion de désirer une autre fois ce qu'elle avoit déja senti, ce qu'en taisant il ne lui pouvoit tourner à aucune honte, où s'il en eust parlé, il lui eust bien pu apporter vitupere : alors plus troublé en son entendement qu'il ne montroit au visage, ou par ses paroles, il répondit à la Reine : Ne vous semble-je pas, Madame, homme pour pouvoir avoir esté ici une autre fois, & encore pour y retourner cette-ci ? A qui la Dame répondit : Certes oui, Monsieur, mais je vous prie toutefois que vous regardiez à vostre santé. Alors le Roy lui dit : Il me plaist de croire vostre conseil, & m'en veux retourner pour cette fois. Et ayant déja le cœur plein d'ire, & de mauvaise volonté, pour l'injure qu'il voyoit lui avoir esté faite, il reprit son manteau, & sortit de la chambre : puis

pensa de vouloir trouver secrettement celui qui avoit fait ceci, s'imaginant qu'il devoit estre de la maison, & qui que ce fust, qu'il n'en pouvoit encore estre sorti. Ayant pris donc un bout de chandelle dedans une lanterne, il s'en alla en un fort grand corps d'hostel, qui estoit en son Palais sur son écurie, auquel sa famille couchoit en divers lits; & estimant que quiconque fut cettui-là, qui avoit fait ce que la Dame disoit, son poulx & le battement du cœur ne seroit encore reposé, pour le travail qu'il avoit souffert, il commença tout bellement par l'un des bouts de ce corps d'hostel, & s'en alla tâter l'estomach à tous, pour sçavoir s'il ne leur battoit point: quoique tous les autres dormissent fort, toutefois celui qui avoit esté avec la Reine, ne dormoit pas encore: par quoi quand il vit venir le Roy, connoissant bien ce qu'il cherchoit, il commença fort à se douter, tellement que sur le battement de la peine qu'il avoit eue, la peur y en ajoûta un autre plus grand, & pensa assurément que si le Roy s'appercevoit de ceci, il le feroit mourir incontinent. Or quoique plusieurs considerations fussent en son entendement qu'il le dust ainsi faire, toutefois voyant que le Roy ne portoit point d'armes, il délibera de faire semblant de dormir, & d'attendre ce que feroit le Roy, lequel ayant cherché plusieurs d'entr'eux, & n'ayant encore trouvé aucun qu'il jugeast avoir esté celui-là, il vint enfin à cettui-ci: &

trouvant que le cœur lui battoit fort, il dit en soi-mesme, le voici. Mais comme celui qui vouloit qu'on ne sçust rien de ce qu'il prétendoit faire, il ne lui fit autre chose, sinon, qu'avec une paire de forcettes qu'il avoit apportées, de lui tondre un peu l'un des costés des cheveux, qu'on portoit en ce temps-là fort longs, afin que par ce signe il le reconnust le matin ensuivant. Ceci fait, il s'en retourna en sa chambre. Cettui-ci qui avoit senti tout ceci s'apperçut clairement, comme malicieux qu'il estoit, pour quelle cause il avoit esté ainsi marqué : par quoi sans attendre personne il se leva, & ayant trouvé une forcette, dont il y avoit de fortune quelque paire dans l'étable pour le service des chevaux, il s'en alla tout bellement à tous ceux qui couchoient en ce corps d'hostel, & leur coupa à tous les cheveux sur l'oreille, à l'endroit où le Roy les lui avoit coupés. Cela fait, sans avoir esté senti de personne, il s'en retourna coucher. Le Roy, quand il fut levé au matin, commanda, avant que les portes du Palais s'ouvrissent, que tous ceux de sa famille vinssent devant lui, & ainsi fut fait. Lesquels, estant tous la tête découverte en sa présence, commença à regarder s'il connoistroit celui qu'il avoit tondu, & voyant que la plûpart avoient les cheveux coupés, tous d'une même sorte, il s'en émerveilla, & dit en soi mesme : Celui que je vais cherchant, quoiqu'il soit de basse condition, montre bien toutefois

qu'il eſt de grand entendement. Puis voyant qu'il ne pouvoit avoir, ſans faire bruit, celui qu'il cherchoit, il délibera de ne vouloir pour une petite vengeance acquerir une grande honte, & il lui plut avec une ſeule parole de l'admoneſter & lui faire entendre qu'il s'en eſtoit apperçu. Et en ſe retournant devers eux tous il leur dit: Qui l'a fait, qu'il le taiſe, & qu'il n'y retourne plus, allez vous-en tous. Un autre les euſt voulu mettre à la gehenne, martirer, examiner & interroger, & le faiſant ainſi, il euſt découvert ce que chacun doit tâcher de couvrir, & qui eſtant découvert, encore qu'il euſt pris entiere vengeance, il n'euſt ſçu toutefois en diminuer, mais bien plutoſt accroître ſa honte, & contaminer l'honneſteté de ſa femme. Ceux donc qui ouïrent cette parole s'émerveillerent, & examinerent longuement en eux-meſmes ce que le Roy avoit voulu dire par icelle: mais il n'y eut perſonne qui l'entendiſt, ſinon celui ſeul à qui elle touchoit, lequel, comme ſage, jamais ne le découvrit tant que le Roy vêquit, & plus ne hazarda en tel acte ſa vie ſous la puiſſance de fortune.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot inv. T. II. N. 5. Le Mire sc.

Digitized by Google

NOUVELLE TROISIEME

Page 65.

Sous couleur de confeſſion & de très-pure conſcience, une très-belle Dame amoureuſe d'un honneſte homme introduiſit un dévot & ſolemnel Religieux à lui donner moyen, ſans qu'il s'en apperçuſt, de jouir de ſon ami.

Déja Madame Pampinée ſe taiſoit, & la hardieſſe & cautelle du Pallefrenier, enſemble la ſageſſe du Roy avoient eſté louées de pluſieurs d'entr'eux, quand la Reine s'eſtant tournée devers Madame Philomene, lui ordonna de ſuivre l'ordre, & de dire à ſon rang ſa Nouvelle, comme les autres. Par quoi ladite Philomene commença à parler ainſi gracieuſement : J'ai déliberé de vous conter une bonne moquerie, qui fut faite à bon eſcient par une belle Dame à un Religieux de conſéquence, laquelle donnera

tant plus de plaiſir & de récréation à chaque ſéculier qui l'entendra, que les Religieux, au moins la plûpart, très-grands ſots & inventeurs de nouvelles manieres & coutumes, croyant valoir & ſçavoir en toutes choſes plus que les autres, ſont néanmoins de beaucoup moindre valeur, comme gens qui par vileté de courage n'ont intention aucune, ainſi que les autres hommes, de s'avancer, mais ſeulement chercher leur refuge en lieu où ils puiſſent avoir à manger comme les pourceaux. Et, mes Dames, je raconterai la nouvelle non-ſeulement pour ſuivre l'ordre qui m'a eſté commandé, mais encore pour vous faire certaines que les Religieux auſquels nous ſommes ſans propos trop crédules, peuvent eſtre & ſont aucunefois moqués finement, non-ſeulement des hommes, mais auſſi d'aucune de nous autres. Il y eut en noſtre Cité, plus jeune de tromperies que d'amour ou de foi, depuis quelques années, une gentille femme de bon eſprit & de grand cœur, pleine d'autant de beauté & de louables conditions qu'aucune autre femme de la nature, le nom de laquelle, non plus que d'aucun autre qui puiſſe toucher à la préſente nouvelle, je n'entens découvrir, combien que je le ſçache : parce qu'aucun de ceux qui s'en fâcheroient ſont encore vivans, où avec une riſée ils le devroient laiſſer paſſer. Cette Dame donc qui ſe voyoit deſcendue d'aſſez grand parentage & mariée par

Digitized by Google

fortune à un artisan faiseur de draps de laine, ne pouvoit pour ce qu'il estoit artisan abaisser son cœur si bas, estimant pour cette cause que nul homme de basse condition, tant riche fust-il, n'estoit digne d'avoir une gentille femme à mariage; & voyant encore qu'avec toutes ses richesses il ne sçavoit rien plus avant que dévider un écheveau, ou faire ourdir une toile, ou bien disputer avec une filandiere de ce qui estoit filé, elle délibera de ne vouloir plus estre accollée ni embrassée de lui en aucune maniere, sinon d'autant qu'elle ne pourroit le refuser, mais de vouloir trouver quelqu'un pour sa satisfaction, qui lui semblast plus digne de sa personne que le faiseur de draps: & de fait elle devint tellement amoureuse d'un fort honneste homme de nostre Cité, de moyen âge, que le jour qu'elle ne le voyoit, elle ne pouvoit passer la nuit suivante sans grand ennui, dont cet honneste homme qui ne s'en appercevoit point ne se soucioit aucunement, & elle qui estoit fort fine & advisée, n'osoit le lui faire sçavoir, ni par ambassade de femmes, ni par lettres, craignant les périls qui peuvent arriver en tels cas. Par quoi s'estant apperçue que cettui-ci fréquentoit souvent avec un Religieux, lequel combien qu'il fust rond & gros homme, néanmoins pour ce qu'il estoit de très-sainte vie, ayant la renommée d'estre un très-honneste Religieux, elle estima qu'il pourroit estre un très-bon moyen entr'elle & son ami. Et

Digitized by Google

ayant pensé en soi-mesme la maniere qu'elle devoit tenir, elle s'en alla un jour à heure convenable au Couvent où il se tenoit, & l'ayant fait appeller, lui dit que s'il lui plaisoit elle se voudroit volontiers confesser à lui. Le Religieux la voyant, & estimant gentille femme, comme elle estoit, l'ouit volontiers, & après qu'elle se fust confessée elle lui voulut encore dire un mot, & commença à parler ainsi : Mon Pere, j'ai besoin de vostre aide & conseil sur ce que vous oirez. Je sçai, comme celle qui vous l'ai dit, que vous connoissez mes parens & mon mari, duquel je suis plus aimée que sa propre vie, & qu'il ne soit ainsi, je ne sçaurois désirer aucune chose, que je ne l'aye incontinent de lui, comme d'homme très-riche, & qui le peut bien faire, au moyen de quoi il vous faut croire que je l'aime plus que moi-mesme, & laissons à part ce que je ferois pour lui : mais si j'avois seulement pensé chose qui fust contre son honneur ou plaisir, je ne pense pas que jamais aucune malheureuse femme fust plus digne du feu que je serois : maintenant il vous faut sçavoir qu'un homme, duquel je ne sçai le nom au vrai, bien me semble-t-il homme de bien, & honneste homme, & si je ne me déçoi, il fréquente souvent avec vous, & est beau & grand personnage, vêtu d'habillemens noirs assez honnestes, ne cuidant par aventure que j'aye telle intention comme j'ai, semble qu'il m'ait assiégée
&

& jamais ne me puis mettre à porte ni à fenestre, ni sortir de la maison qu'il ne me soit incontinent au-devant, dont je suis très-déplaisant, encore m'étonnais-je qu'il n'est ici; & pour ce que telles façons de faire font souvent acquerir blâme aux honnestes femmes sans leur coulpe, j'ai pensé quelquefois de le lui faire dire par mes freres: mais après j'ai consideré que les hommes font aucunefois les messages de telle sorte que les réponses s'en ensuivent mauvaises, dont naissent les paroles, & des paroles l'on vient au fait; par quoi afin que mal & scandale n'en advînt, j'ai mieux aimé m'en taire, & me suis déliberée de vous le dire plutost qu'à un autre, tant pour ce qu'il me semble que vous estes son ami, comme aussi pour ce qu'il vous sied bien de corriger telles choses, non-seulement les amis, mais encore les étrangers: à cette cause je vous prie pour Dieu que vous l'en vouliez reprendre, & prier bien fort qu'il n'use plus de ces moyens. Il y a assez d'autres femmes, Dieu merci, lesquelles par aventure sont plus disposées à semblables choses que moi, & qui auront pour agréable qu'il leur fasse la cour où ce m'est ennui très-grief, comme celle qui n'ai le vouloir disposé en aucune maniere à telle chose. Et cela dit, baissa la teste, comme si elle eust voulu pleurer. Le saint beau Pere entendit incontinent qu'elle vouloit parler de celui duquel véritablement elle parloit, & ayant loué grandement la

Digitized by Google

Dame de cette ſienne bonne déliberation, crut fermement que ce qu'elle diſoit eſtoit vrai, ſi lui promit de faire ſi bien, & par telle maniere, qu'elle n'entendroit jamais plus aucune choſe, ni n'en recevroit ennui; puis la connoiſſant grandement riche, n'oublia de lui louer les œuvres de charité & d'aumône, & encore moins de lui raconter particulierement ſes néceſſités. Auquel la Dame dit: Je vous prie pour Dieu, mon Pere, ne le mettez en oubli, & s'il vous vouloit nier, dites lui hardiment que moi-meſme vous l'ai dit, & m'en ſuis par pluſieurs fois grandement plainte à vous. Et eſtant finie toute la confeſſion, & la pénitence priſe, elle ne voulut mettre en oubli la recommandation que lui avoit faite le beau Pere de l'œuvre de l'aumône, & lui emplit d'argent la main en cachette, le priant par couverture qu'il diſt des Meſſes pour l'ame de ſes trépaſſés, puis ſe leva de devant ſes pieds & s'en retourna à ſa maiſon. Non gueres de temps après l'honneſte homme duquel la Dame eſtoit amoureuſe, vint voir, comme il avoit accoutumé, le ſaint beau Pere, lequel après qu'ils eurent deviſé quelque temps enſemble d'une choſe & d'une autre, le tira à part & le reprit par aſſez gracieux moyen de la pourſuite & des œillades qu'il croyoit qu'il fit à cette Dame, comme elle lui avoit donné à entendre. L'honneſte homme s'en émerveilla grandement, comme celui qui ne l'avoit jamais

Digitized by Google

vûe, & n'eſtoit accoutumé de paſſer que peu de fois devant ſa maiſon: par quoi il commença à ſe vouloir excuſer: mais le beau Pere ne le laiſſa parler plus outre, & lui dit ainſi: Or ne fais point ſemblant de t'émerveiller ainſi, & ne perds tes paroles en le niant, parce que tu ne le peux faire, t'adviſant que je ne l'ai ſçu des voiſins, mais elle-meſme ſe plaignant fort de toi me l'a dit, & combien que déſormais ces folies ne te ſiéent plus gueres bien., c'eſt la femme du monde, qui outre cela mépriſe & blâme plus telles choſes: & par ainſi pour l'honneur de toi, & la conſolation d'elle, je te prie que tu t'en abſtiennes, laiſſe-la demeurer en paix. Cet honneſte homme plus adviſé que le ſaint beau Pere, connut incontinent ſans trop ſonger, la ſageſſe de la Dame, & faiſant aucunement ſemblant d'en avoir honte, lui dit que dorénavant il ne s'en méleroit plus, puis ſe partit d'avec le beau Pere, & s'en alla droit paſſer par-devant la maiſon de la Dame, laquelle toujours attentive, demeuroit à une petite feneſtre pour voir s'il y paſſeroit; & le voyant venir, elle ſe montra tant joyeuſe, & gracieuſe à lui, qu'elle put fort bien comprendre qu'il avoit entendu la ſubſtance des paroles du beau Pere, & de là en avant il continua fort ouvertement & avec grand plaiſir de la Dame & de lui, de paſſer par cette rue ſous couleur d'y avoir quelque autre choſe à faire. Mais bientoſt après, s'eſtant déja

Digitized by Google

apperçue la Dame qu'elle lui plaisoit, comme lui à elle, désirant de le vouloir plus enflammer & assurer de l'amour qu'elle lui portoit, elle choisit temps & lieu & s'en retourna vers le beau Pere pour se confesser, où s'estant mise à ses pieds elle commença sa confession par pleurer. Le beau Pere voyant ceci, lui demanda pitoyablement quelle nouvelle affliction lui estoit survenue. La Dame répondit: Mon Pere, les nouvelles que j'ai ne sont autres que de ce maudit de Dieu vostre ami duquel l'autre hier je me plaignois à vous, parce que je crois certainement qu'il soit né pour mon très-grand dommage, & pour me faire faire chose dont jamais je ne vivrai contente, ni ne m'oserai plus mettre à vos pieds. Comment, dit le beau Pere, ne s'est-il pas abstenu de te donner plus de l'ennui? Certes non, dit la Dame: ains depuis que je m'en plaignis à vous, l'ayant quasi comme par un dépit pris par aventure en mal, je croi que pour une fois qu'il y souloit passer, il y soit depuis passé sept, que plût à Dieu qu'il se fust contenté de passer & regarder seulement, mais il a esté si hardi & si des-honté, qu'encore hier de fraîche mémoire il m'envoya une femme avec de ses nouvelles, & comme si je n'eusses eu des bourses & des ceintures il m'envoya par elle une bourse & une ceinture, dont je fus si marrie, que si je n'eusses eu égard à la crainte de Dieu, & au respect que je vous dois, j'eusse

fait le diable : toutefois je m'en suis gardée, & n'ai voulu faire ni dire chose aucune que je ne vous l'aye premierement fait sçavoir. Encore m'advisai-je ayant déja rendu la bourse & la ceinture à la messagere qui me les avoit apportées, afin qu'elle les lui reportast avec un congé mal gracieux que je lui donnai, de la rappeller, craignant qu'elle ne la retînt pour soi, & lui fist accroire que je l'eusse reçue, comme j'ai entendu que telles femmes font quelquefois, & pleine de dépit, la lui ôtai des mains, & vous l'ai apportée, afin que vous la lui rendiez, & lui disiez que je n'ai nécessité de chose qu'il ait, parce que par la grace de Dieu & de mon mari, j'ai tant de bourses & de ceintures que je le noyerois dedans. Par quoi, mon Pere, je me viens excuser à vous, & vous prier de lui dire que s'il ne se veut abstenir de ceci, je le dirai à mon mari, & à mes freres, quelque chose qui en puisse arriver : car j'aime mieux qu'il reçoive quelque injure, s'il la doit recevoir, que moi blâme pour lui. Et par vostre foi, mon Pere, cela ne vous semble-t-il pas raisonnable ? Puis ayant dit ceci en pleurant incessamment très-fort, elle tira de dessous sa robe une très-belle & riche bourse, avec une très-précieuse ceinture, & la jetta dedans le giron du beau Pere ; lequel adjoutant foi à ce qu'elle disoit, troublé de ceci outre mesure, la prit & dit à la Dame : Ma fille, si tu te courrouces de ces choses-ci, je ne m'en ébahis point,

Digitized by Google

je ne t'en sçaurois reprendre, & je loue fort que tu suives en ceci mon conseil. Je le tançai bien fort l'autre jour, mais il m'a mal tenu tout ce qu'il me promit : par quoi tant pour cela que pour ceci qu'il te vient de faire présentement, je pense que je lui réchaufferai tellement les oreilles qu'il ne te sachera plus : ne te laisse pas aussi de ton costé, avec la bénédiction de Dieu, tant vaincre à la colere, que tu le dises à aucun de tes parens : car il s'en pourroit ensuivre trop de mal, & n'aye crainte qu'il te puisse arriver jamais de ceci aucun blâme : car je serai, & devant Dieu & devant les hommes, vrai témoin de ton honnesteté. La Dame fit semblant de se reconforter aucunement, & ayant laissé ce propos, comme celle qui connoissoit l'avarice de lui & de ses semblables, lui dit : Mon pere, ces nuits passées plusieurs esprits de mes parens me sont apparus en vision, lesquels il me semble qu'ils soient en grande peine, & qu'ils ne demandent autre chose qu'aumônes, & mesmement ma bonne mere, laquelle me sembla si affligée & pauvrete, que c'est une pitié de la voir, & pense qu'elle souffre de très-grandes peines de me voir en cette tribulation de cet ennemi de Dieu : par quoi je voudrois bien que vous disiez pour l'ame d'eux les quarante Messes de S. Gregoire, & vos Oraisons, afin que Nostre-Seigneur les tire de ce feu pénible, & en disant ceci, lui mit un ducat au poing. Le saint homme le prit

Digitized by Google

gayement, & avec bonnes paroles & par plusieurs exemples confirma la dévotion de cetteci, & quand il lui eut donné sa bénédiction, la laissa aller. Après que la Dame fut partie, ne s'appercevant le bon corps d'homme qu'il estoit volé, envoya querir ce sien ami, lequel estant venu, & le voyant tout courroucé, il pensa bien incontinent qu'il auroit nouvelles de sa Dame, & attendit que voudroit dire le beau Pere, lequel recommençant les paroles qu'il lui avoit autrefois dites, l'injuriant de plus beau & se courrouçant, le reprit grandement de ce que lui avoit dit la Dame qu'il avoit fait. L'honneste homme qui encore ne voyoit à quelle fin tendoit son dire, nioit assez froidement d'avoir envoyé la bourse & la ceinture, afin de ne faire décroire ceci au beau Pere, si par fortune la Dame la lui avoit baillée: mais le beau Pere brûlant de colere, lui dit: Comment le peux-tu nier, mauvais homme? les voila, regarde si tu les connois. L'honneste homme faisant semblant d'en estre fort honteux, lui dit: Certes oui je les connois, & vous confesse que j'ai mal fait: mais je vous jure, puisque je la vois en telle déliberation que vous n'en oyrez jamais plus parler. A tant furent les paroles grandes, & à la fin le bon sot de beau Pere bailla la bourse & la ceinture à ce sien ami, & après l'avoir bien prêché & conjuré de ne penser plus à toutes ces choses, & lui ayant ainsi promis il lui donna congé de s'en

Digitized by Google

aller. L'honneste homme très-joyeux, tant de la certitude qu'il lui sembloit avoir de l'amitié de la Dame, que du beau présent qu'il avoit reçu, s'en alla incontinent qu'il fut parti d'avec le beau Pere, en un lieu par où il fit voir secrettement à la Dame qu'il avoit reçu l'une & l'autre chose, dont elle fut moult contente, & plus encore de ce qu'elle voyoit que sa menée alloit toujours de mieux en mieux, ne pensant plus à autre chose sinon que son mari allast en quelque lieu hors la ville pour donner accomplissement à la besogne. Or advint peu de jours après ceci qu'il fut nécessaire au mari d'aller jusques à Genes. Et aussitost qu'il fut monté bien matin à cheval & eut pris son chemin vers Genes, la Dame s'en alla au saint Pere, & après plusieurs doléances qu'elle lui fit, en pleurant lui dit: Mon Pere, je vous veux bien maintenant dire que je n'en puis plus endurer, mais pour ce que je vous promis l'autre jour de ne faire aucune chose sans vous en advertir, je suis venue pour m'excuser; & afin que vous croyez que j'ai occasion de pleurer & me courroucer, je vous veux dire ce que vostre ami, ou plutost le Diable d'enfer, m'a fait ce matin devant le jour; je ne sçai quelle mal-aventure lui a dit que mon mari s'en alla hier à Genes, mais il vous faut croire que ce matin à l'heure que je vous dis, il est entré en mon jardin, & s'en est venu par-dessus un arbre à la fenestre de ma

chambre qui est sur le jardin, & déja il avoit ouvert la fenestre, & vouloit entrer dedans la chambre, quand je m'éveillai, & soudainement me levai, & voulois commencer à crier, ce que de fait j'eusse fait, n'eust esté que lui, qui encore n'estoit dedans, me requit pardon pour l'amour de Dieu & de vous, & me dit qui il estoit. Par quoi l'ayant oui je me tus pour l'amour de vous, & toute nue comme je nasquis, courus à la fenestre, & la lui fermai au visage, & crois qu'en sa mal-heure il s'en alla, parce que depuis je ne l'ai oui. Vous voyez maintenant si ceci est belle chose, & si je la dois souffrir, & de moi je ne le veux plus endurer, encore lui en ai-je trop souffert pour l'amour de vous. Le beau Pere oyant ceci fut le plus marri du monde, & ne sçavoit que répondre, sinon qu'il lui demanda plusieurs fois si elle estoit bien assurée que ce ne fust point quelque autre; à qui la Dame répondit: Loué soit Dieu, que je ne le connoisse encore d'avec un autre. Alors le beau Pere dit: on ne sçauroit que dire, sinon que ceci a esté trop grande hardiesse, & chose trop mal faite, & tu fis ce que tu devois faire, de l'envoyer comme tu fis: mais je te veux prier, ma fille, puisque Dieu t'a gardée jusques ici du deshonneur, & que tu as cru déja par deux fois mon conseil, que tu le veuilles croire encore cette-ci: c'est à sçavoir, que sans t'en plaindre à aucuns de tes parens tu

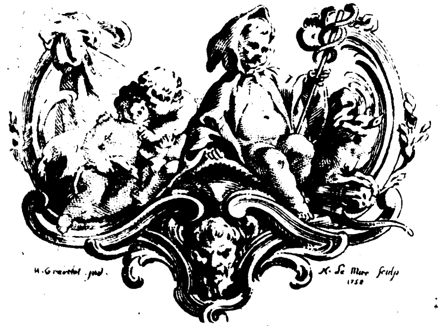
Digitized by Google

me laiſſes faire, pour voir ſi je pourrai refrener ce Diable déchaîné, que je cuidois eſtre ſainte perſonne, & ſi je puis tant faire que je l'oſte de cette brutalité, ce ſera bonne choſe, & ſi je ne le puis faire dès maintenant avec ma bénédiction, je te donne licence que tu en faſſes ce que le cœur te jugera eſtre bien fait. Vous voyez maintenant ce que c'eſt, dit la Dame: toutefois je ne vous veux pour cette fois troubler ni déſobeir, mais faites enſorte qu'il ne m'ennuie plus, car je vous promets de ne revenir jamais devant vous pour cette occaſion; & ſans dire autre choſe quaſi comme courroucée ſe partit d'avec le beau Pere; & à peine eſtoit-elle encore ſortie de l'Egliſe que voici arriver l'honneſte homme qui incontinent fut appellé par le beau Pere, auquel l'ayant tiré à part, il dit les plus grandes injures qui furent jamais dites à homme, l'appellant déloyal, traître & parjure. Cettui-ci qui avoit connu déja deux autres fois combien montoient les injures de ce bon homme, ne faiſoit qu'attendre ce qu'il diroit, & comme un homme perplex s'efforçoit de le faire parler le premier, puis dit: d'où vient ce courroux, beau Pere, ai-je crucifié Jeſus-Chriſt? A qui le beau Pere répondit: Voyez uu peu ce deshonté, oyez ce qu'il dit, il parle ni plus ni moins comme s'il y avoit un an ou deux que par la longueur du temps il euſt oublié ſes méchancetés & des honneſtetés: t'eſt-il déja ſorti de l'entende-

ment depuis ce matin seulement d'avoir fait injure à autrui ? Où as-tu esté ce matin un peu devant le jour ? Je ne sçai ou j'ai esté, répondit l'honneste homme, mais vous en avez eu bientost la nouvelle. Il est vrai, dit le beau Pere, que je l'ai eue bientost : je croi que tu pensois, parce que le mari s'en estoit allé, que cette honneste Dame te dust recevoir entre ses bras. Hé! Dieu, voici un honneste homme qui est devenu ribleur de nuit, crocheteur de jardins, & écheleur d'arbres : penses-tu vaincre par importunité la sainteté de cette Dame ? Qu'as-tu affaire de l'aller chercher la nuit par-dessus des arbres ? Il n'est chose au monde qui tant lui déplaise que toi, & toutefois tu veux te faire aimer par force, en vérité outre la démonstration qu'elle t'a faite en plusieurs choses, tu t'es fort amendé par mes admonestemens : mais je te veux bien dire maintenant une chose, qu'elle s'est tue jusques ici de ce que tu lui as fait, non par amour qu'elle te porte, mais à mon instance & priére, elle ne s'en taira plus, & je lui ai donné licence que si tu lui fais plus aucun déplaisir, qu'elle fasse ce qui lui plaira ; que feras-tu, malheureux, si elle le dit à ses freres ? L'honneste homme ayant sagement compris ce qu'il avoit à faire, rappaisa le beau Pere au mieux qu'il sçut avec très - grandes promesses de n'y retourner jamais ; & après s'estant parti d'avec lui entra le lendemain matin, par le moyen qui lui avoit

Digitized by Google

esté enseigné, dedans le jardin, puis monta sur l'arbre & ayant trouvé la fenestre ouverte entra dedans la chambre, & le plutost qu'il lui fut possible se mit entre les bras de sa mie, laquelle comme celle qui avoit grand desir l'avoit attendu, le reçut de bien bon cœur, en disant, grand-merci à Monsieur le beau Pere, qui t'a ainsi bien enseigné la voye d'y venir. Et après recevant plaisir l'un de l'autre, devisant & riant fort de la simplicité de ce sot & beste de beau Pere, blâmant les étoupes, les peignes & les cardes de son mari, ils prirent leur soulas ensemble avec grand plaisir, & donnerent depuis si bon ordre à leur cas, que sans avoir plus affaire de retourner devers Monsieur le beau Pere, ils se retrouverent ensemble plusieurs nuits, avec pareil plaisir.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T.II.N.7. Lempereur Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE QUATRIEME

Dom Felix apprit à frere Puccio comment il feroit fauvé en faifant une pénitence qu'il lui enfeigne : laquelle frere Puccio fit, & cependant Dom Felix fe donna du bon temps avec fa femme.

Après que Madame Philomene fe fut tue, & qu'elle eut achevé fa Nouvelle, & que Dioneo eut loué grandement avec paroles gracieufes, le bon efprit de la Dame amoureufe, & encore plus la priere faite par ladite Philomene en achevant fa Nouvelle, la Reine en riant regarda Pamphile, & lui dit : Or après tout, Pamphile, continue noftre paffe-temps avec quelque plaifante chofette. Pamphile répondit promptement qu'il le feroit très-volontiers, & commença ainfi : Madame il y a beaucoup de gens qui

Digitized by Google

pendant qu'ils s'efforcent d'aller en Paradis, y envoyent autrui, ſans qu'ils y penſent, ce qui advint n'y a pas long-temps à une noſtre voiſine, ainſi que vous entendrez. Comme j'ai autrefois oui dire, auprès de ſaint Brancaſſe, autrefois un bon & riche homme qui eſtoit ſurnommé Puccio de Rinieri, lequel depuis qu'il ſe fut adonné du tout aux choſes de Dieu, ſe rendit Convers de l'Ordre de ſaint François, & fut nommé frere Puccio, & ſuivant cette ſienne vie ſpirituelle n'ayant autre train ni charge, fors ſa femme & un ſerviteur, & pour cette cauſe ne lui eſtant beſoin de vaquer ou faire aucun métier, il ne bougeoit continuellement de l'Egliſe, & pour ce qu'il eſtoit homme idiot & de groſſe pâte, il ne faiſoit que dire ſes patenoſtres, aller aux ſermons & demeurer longuement à la Meſſe, & jamais il ne failloit qu'il ne ſe trouvaſt aux louanges & aux Saluts que chantoient les Séculiers, jeûnant ordinairement, & ſe donnant la diſcipline, qui eſtoit cauſe qu'on faiſoit bruit qu'il eſtoit d'une Confrairie de grande dévotion qu'on nommoit les Balieurs. Sa femme qui avoit nom Iſabelle, jeune encore de vingt-huit à trente ans, fraîche, belle & rondelette, qui ſembloit une pomme roſe, faiſoit fort ſouvent par le moyen de la ſainteté de ſon mari, & par aventure pour ſa vieilleſſe, trop plus longues dietes qu'elle n'euſt voulu, & lorſqu'elle euſt bien voulu dormir, ou plutoſt ſe

jouer avec lui, il lui racontoit la Vie de Jesus-Christ, & les Sermons de Frere Nastaise, ou les lamentations de la Madelaine, & autres semblables choses. En ce temps-là revint de Paris un Moine nommé Dom Felix, Conventuel de saint Brancasse, qui estoit jeune & beau personnage, prompt d'esprit & profond en science, avec lequel Frere Puccio prit une grande privauté; & pour ce que cettui-ci lui satisfaisoit très-bien à tous les doutes & demandes qu'il lui faisoit, & outre ce connoissant sa condition, se montroit envers lui très-saint homme, Frere Puccio commença à le mener quelquefois en sa maison, & lui donner à dîner & à souper, comme il lui venoit à propos, la femme duquel estoit pour l'amour de son mari devenue pareillement familiere au Moine, & lui faisoit volontiers honneur. Lui donc continuant de venir en la maison de Frere Puccio, & voyant sa femme ainsi fraîche & en bon point, comme elle estoit, va songer en soi-mesme quelle chose c'estoit dont elle pouvoit avoir plus de besoin, déliberant pour oster Frere Puccio hors de peine de l'en secourir, & l'ayant assiégée de l'œil une fois & autre, il sçut tant finement faire qu'il alluma en elle le mesme désir qu'il avoit, de quoi s'estant apperçu il devisa avec elle incontinent qu'il lui vint à propos de ce que plus il désiroit: mais combien qu'il la trouvast toute disposée de donner accomplissement

Digitized by Google

au fait, on ne sçauroit pourtant trouver aucun moyen, à cause qu'elle ne se vouloit fier d'aller en lieu du monde avec le Moine, sinon en sa maison, & en sa maison il n'estoit possible, parce que Frere Puccio n'alloit jamais hors la ville, dont le Moine enrageoit de deuil. Mais long-temps après il va penser à un moyen pour pouvoir jouir d'elle en sa maison mesme sans aucun soupçon, ores que Frere Puccio y fust. Estant allé un jour passer le temps ensemble, le Moine lui dit: J'ai beaucoup de fois compris, Frere Puccio, que tout ton désir est de devenir saint homme, à quoi il me semble que tu prens un long chemin, où nous en avons un qui est fort court, lequel le Pape & ses autres grands Prélats qui le sçavent & en usent, ne veulent pas qu'on l'enseigne, parce que le métier des Prêtres qui vivent la plûpart de charité seroit incontinent aboli, parce que les gens séculiers n'y courroient plus avec aumônes & autres choses, ainsi qu'ils font; mais pour ce que tu es mon ami, & que tu m'as fait beaucoup d'honneur en ta maison, si je pensois que tu ne le dises à personne, & que tu le voulusses suivre, je te l'enseignerois. Frere Puccio eut incontinent le plus grand désir du monde de le sçavoir, & commença à le prier premierement avec grande instance de le lui enseigner, & puis à jurer que jamais, sinon quand il lui plairoit, il ne le diroit à personne, affermant que si c'estoit chose qui fust en sa puissance,

Digitized by Google

puissance qu'il se mettroit à le faire. Puisque tu me le promets ainsi, dit le Moine, je te le montrerai. Tu dois sçavoir que les saints Docteurs de l'Eglise tiennent que qui veut devenir du nombre des bienheureux, il lui convient faire la pénitence que tu entendras : mais entens-le bien sainement, car je ne dis pas qu'après la pénitence faite tu ne sois pécheur comme tu es : mais il adviendra de ceci que tous les péchés que tu as faits jusques à l'heure de ta pénitence seront tous purgés, & par icelle te seront pardonnés, & ceux que tu feras par après ne seront écrits à ta damnation, ains s'en iront avec l'eau benite comme font tous les véniels. Il faut donc que l'homme, mais avec une grande diligence & sollicitude, se confesse de ses péchés quand il vient à commencer sa pénitence, & après ceci il lui convient commencer à jeûner & faire une abstinence très-grande, laquelle doit durer quarante jours, durant lesquels il se faut abstenir non-seulement de toucher une autre femme, mais la sienne propre : & outre ce il te convient avoir en ta propre maison quelque lieu d'où tu puisses voir de nuit le Ciel, & t'en aller en ce lieu sur l'heure de Complies, & là avoir une table fort large, mise & ordonnée de sorte que toi estant debout, tu puisses appuyer les reins, & tenant les pieds en terre étendre les bras comme fait le crucifix ; & si tu les voulois appuyer à quelque cheville, tu le peux faire, &

Digitized by Google

en cette maniere regardant le Ciel, il te faut demeurer sans mouvoir aucunement jusques au matin ; & si tu estois homme lettré il te faudroit dire cependant certaines oraisons que je te donnerois, mais pour ce que tu ne l'es point, il te faudra dire trois patenostres & trois cens Ave Maria, en l'honneur & réverence de la Trinité ; & regardant le Ciel avoir toujours en mémoire que Dieu a esté Créateur du Ciel & de la Terre, & pareillement te souvenir de la Passion de Jesus-Christ, te tenant étendu en la maniere qu'il fut sur l'arbre de la Croix : puis quand Matines sonneront, tu t'en peux aller si tu veux te jetter tout vêtu sur ton lit & dormir, & le matin après il faut aller à l'Eglise, & là ouir pour le moins trois Messes, & dire cinquante patenostres & autant d'Ave Maria, & après ceci faire avec toute simplicité aucune de tes besognes si tu en as à faire : puis disner & estre après à Vespres en l'Eglise, & là dire certaines oraisons que je te donnerai par écrit, sans lesquelles on ne peut rien faire, & puis sur l'heure de Complies retourner en la maniére dessusdite : & en faisant ceci, comme j'ai autrefois fait, j'espere qu'avant que tu sois à la fin de ta pénitence, au moins si tu la fais avec dévotion, tu sentiras chose merveilleuse de la béatitude éternelle. Frere Puccio dit alors : Ceci n'est point chose fort pénible, ni trop longue, & se peut facilement faire, par quoi je veux au nom de Dieu commencer

Digitized by Google

Dimanche prochain; & prenant congé de lui, il s'en alla en sa maison, où il conta tout ceci par ordre à sa femme. La femme entendit très-bien quand elle ouit dire qu'il falloit demeurer sans bouger jusques au matin, ce que le Moine vouloit dire. Par quoi lui semblant que l'invention estoit assez bonne, elle lui dit que de ceci & de tout autre bien qu'il feroit pour son ame, elle en estoit contente, & afin que nostre Seigneur la fist participante de sa pénitence, qu'elle vouloit jeûner avec lui, mais autre chose non. Demeurant donc d'accord, quand le Dimanche fut venu, Frere Puccio commença sa pénitence, & Monsieur le Moine ayant pris complot avec la femme s'en venoit volontiers sur le tard, & à l'heure qu'il ne pouvoit estre vu, souper le plus souvent avec elle, & apportoit toujours quant & soi bien à manger & à boire, puis se couchoit avec elle jusques à l'heure de Matines, qu'il se levoit & s'en alloit. L'endroit que Frere Puccio avoit choisi pour faire sa pénitence, estoit auprès de la chambre où couchoit sa femme, & n'y avoit autre chose qui en fist la séparation qu'une légere cloison: par quoi se démenant un jour trop Monsieur le Moine avec la femme sans cesse, & elle avec lui, il sembla à Frere Puccio qu'il oyoit quelque remuement du plancher de la maison: au moyen de quoi ayant déja dit cent de ses patenostres, il fit pause, & appella sa femme sans se bouger, & lui demanda ce qu'elle

faisoit. La femme qui estoit grandement gaillarde, chevauchant par aventure à l'heure sans selle, répondit : Moine, mon mari, je me démene tant que je puis. Alors Frere Puccio dit : Comme te démenes-tu ? que veut dire ce démener ? La femme en riant & de bon cœur, parce qu'elle estoit Maitresse Dame, & qui par aventure avoit lors occasion de rire, répondit : Comment, ne sçavez-vous pas ce que ceci veut dire ? Ne vous ai-je pas oui dire mille fois que qui ne soupe au soir, se démene toute la nuit ? Frere Puccio crut que l'abstinence qu'il pensoit qu'elle fist lui fust occasion de ne pouvoir dormir, & qu'elle se démenât ainsi par le lit : par quoi il lui dit : En bonne foi, ma femme, je t'ai bien dit que tu ne jeûnasses point, mais puisque tu l'as voulu faire, ne pense point à cela, ains pense à dormir ; tu fais tellement remuer quelquefois le lit, que tu fais branler tout ce qui est céans. Lors dit la femme, ne vous souciez point, je sçai bien ce que je fais : faites hardiment bien ce que vous faites, car je ferai bien, si je puis, ce que j'ai encommencé. Frere Puccio demeura tout coi, & se remit à dire ses patenostres, & la femme & Monsieur le Moine de cette nuit en avant, ayant fait faire un lit en un autre endroit de la maison, se donnerent bon temps, durant que la pénitence de Frere Puccio dura ; & à la mesme heure que le Moine s'en alloit au matin, elle s'en retournoit en son lit, où Frere

Digitized by Google

Puccio venoit quand ſa pénitence eſtoit achevée. Continuant donc en telle maniere Puccio cette pénitence, & la femme ſon plaiſir avec le Moine, elle diſoit pluſieurs fois en gauſſant au Moine : Tu fais faire pénitence à Frere Puccio, & c'eſt nous qui avons gagné Paradis ; & voyant que ſon cas alloit très-bien, elle s'apprivoiſa tellement à la pâture du Moine, qu'ayant eſté tenue longuement en diette par ſon mari, encore que la fin de ſa pénitence approchât, elle trouva moyen toutefois de ſe repaître ailleurs avec le Moine, & en prit à diſcrétion longuement ſon plaiſir : dont il advint, afin que les dernieres paroles ne ſoient diſcordantes des premieres, que là où Frere Puccio, en faiſant pénitence, penſoit ſe mettre en Paradis, il y mit le Moine, qui lui avoit montré la voye d'y aller ſitoſt, & pareillement ſa femme qui vivoit avec lui en grande indigence de la choſe dont Monſieur le Moine, comme fort charitable, lui faiſoit ſi grande abondance.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot inv. T.II.N.6. N. Le Mire Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE CINQUIEME

Le magnifique Richard donne un cheval à Messire François Vergelesi, à condition de pouvoir parler à sa femme, laquelle ne répondant point, il se fait lui-même la réponse, & selon sa réponse l'effet s'ensuit après.

Pamphile avoit achevé la Nouvelle de Frere Puccio, non sans grande risée des Dames, quand la Reine commanda gracieusement à Madame Elise qu'elle dist la sienne; laquelle un peu plus brusque qu'autrement, non par malice, mais de sa coutume, commença à parler ainsi: Il y a plusieurs gens qui croyent, pour ce qu'ils sçavent beaucoup, que les autres ne sçavent rien: lesquels le plus souvent, cependant qu'ils se cuident mocquer d'autrui, se trouvent après le fait qu'autrui s'est mocqué d'eux: pourquoi je

Digitized by Google

répute grande folie celle de celui qui se met, sans qu'il en soit besoin, à essayer les forces de l'esprit d'autrui : mais pour ce que chacun ne seroit par aventure de mon opinion, il me plaist de vous raconter, suivant l'ordre qui nous a esté donné de deviser, ce qui advint à un Chevalier de Pistoye. En la ville de Pistoye près Florence, il y eut jadis en la lignée & famille des Vergelesi, un Chevalier nommé Messire François, homme fort riche, sage, & advisé en plusieurs choses, mais au reste très-avaricieux sans mesure, lequel ayant à aller à Milan pour estre Potestat, s'estoit équipé de toutes choses pour y aller honorablement, fors que d'une beste d'emble, qui fust belle pour lui & à son gré, & ne lui estoit possible d'en recouvrer aucune qui lui plust, si en estoit en peine. Il y avoit lors à Pistoye un jeune homme nommé Richard, venu de bas lieu, mais grandement riche, lequel se tenoit si proprement & mignonnement vestu, qu'il estoit géneralement appellé d'un chacun, Magnifique, & avoit long-temps aimé & fait la cour sans aucun avantage à la femme de Messire François, qui estoit très-belle & fort honneste. Or est-il que ce Magnifique avoit le plus beau Traquenart de toute la Toscane, qu'il aimoit fort pour la beauté qui estoit en lui : & estant tout notoire par la ville qu'il faisoit l'amour à ladite Dame, il y eut quelqu'un qui dit au Messire François, que s'il le lui demandoit en don, qu'il

l'auroit facilement pour l'amitié qu'il portoit à sa femme. Messire Francisque brûlant d'avarice, envoya querir le Magnïfique, & lui demanda son cheval à vendre, afin qu'il le lui offrist en don. Le Magnifique oyant ceci en fut très-aise, & répondit: Monsieur, si vous me donniez tout ce que vous avez au monde, je ne le voudrois pas, mais vous le pourriez bien avoir en don s'il vous plaisoit, à cette condition toutefois qu'avant que vous l'ayez, je puisse par vostre licence, & en vostre présence dire quelques paroles à vostre femme, si loin de vous que je ne puisse estre oui que d'elle. Messire Francisque conduit d'avarice, & esperant se mocquer du Magnifique, répondit qu'il en estoit bien content, quand il voudroit; & l'ayant laissé en la salle de son Palais, il s'en alla en la chambre de sa femme à laquelle il fit le conte, & comment aisément il pouvoit avoir le Traquenart, puis lui commanda de venir écouter ce que le Magnifique voudroit dire, mais qu'elle se gardast bien sur tout de répondre peu ni prou à chose qu'il dit: la Dame blâma fort telles choses; toutefois ayant à obéir aux plaisirs du mari, elle promit de ce faire, & le suivit en la salle pour ouir ce que le Magnifique voudroit dire; lequel ayant derechef confirmé la convention faite avec le mari, se mit à se seoir auprès d'elle en un des coins de la salle, assez loin d'un chacun, & commença à dire ainsi: Madame, il me semble

Digitized by Google

estre certain que vous estes si sage, que vous avez long-temps pû très-bien connoistre combien d'amitié vostre beauté, qui surpasse sans faute celle de toute autre femme que je pense jamais avoir vûe, m'a contraint de vous porter: je laisse à part les louables conditions & singulieres vertus qui sont en vous, lesquelles ont puissance de prendre tout homme de haut cœur: par quoi il n'est point de besoin de vous remontrer par paroles que l'amour que je vous porte, ait esté le plus grand & le plus fervent, que jamais homme porta à aucune autre femme, & tout ainsi sera-t-il sans faillir tant que ma misérable vie soutiendra ces pauvres membres; & encore vous osai-je bien dire plus, que si on s'aime par-delà, comme on fait par-deçà, je vous aimerai perpétuellement: & par ceci vous vous pouvez rendre certaine que vous n'avez aucune chose quelle que ce soit ou vile, ou chere, que vous puissiez tant réputer vostre, & en faire tel conte comme de moi, en ce que je puis estre, & semblablement de tout ce qui est mien: mais afin que vous en ayez plus grande assurance, je vous dis que je réputerois à plus grande grace que vous me commandassiez quelque chose que je pusse faire pour vous & qui vous fust agréable, que je ne ferois si moi commandant à tout le monde il avoit à m'obéir: ainsi, Madame, si je suis autant vostre comme vous voyez que je suis, je prendrai la hardiesse, non

ſans grande raiſon, d'adreſſer mes prieres à voſtre hauteſſe, de laquelle ſeule, & non d'ailleurs, dépendent mon repos, mon bien, mon ſalut: & comme voſtre très-humble ſerviteur, je vous ſupplie, mon cher bien, & ſeule eſperance de mon ame, qui ſe nourrit en l'amoureux feu, eſperant en vous, que voſtre bénignité ſoit ſi grande, & voſtre rigueur, dont vous avez long-temps uſé envers moi qui ſuis voſtre, ſi amollie, que me ſentant réconſorté de voſtre pitié, je puiſſe dire que tout ainſi que par voſtre beauté je ſuis devenu amoureux, je puiſſe avoir par elle-meſme la vie, laquelle (ſi voſtre haut cœur ne s'incline à mes prieres) ſe conſommera ſans aucune faute, de ſorte que j'en mourrai, & pourrez eſtre appellée homicide de moi: & laiſſons à part que ma mort ne vous fiſt point d'honneur, néanmoins je croi que quand aucunefois il vous en ſouviendroit, vous diriez en vous-meſme: hélas! combien j'ai fait de mal, de n'avoir eu pitié de mon Magnifique! & ne ſervant alors ce repentir de rien, ce vous ſeroit occaſion de plus d'ennui: par quoi afin que ceci n'advienne, ſoyez-en déplaiſante maintenant que vous me pouvez ſecourir, & avant que je meure, ayez quelque compaſſion de moi, car en vous ſeule giſt de me faire le plus content, ou le plus dolent homme qui vive; toutefois j'eſpere que voſtre courtoiſie ſera ſi grande, que vous ne ſouffrirez que je reçoive la mort pour

Digitized by Google

récompense d'une telle & si grande amitié que je vous porte, mais avec joyeuse réponse & pleine de grace vous réconforterez mes pauvres esprits, lesquels tout épouvantés, tremblent en vostre présence. Et faisant fin le Magnifique, & ayant envoyé par les yeux aucunes larmes, après très-grands soupirs, il commença à attendre ce que la Dame lui répondroit; laquelle ni la feste, ni les joustes & tournois, ni les matinées perdues, ni toutes les autres choses semblables, que le Magnifique avoit faites pour l'amour d'elle, n'avoient jamais auparavant pu mouvoir aucunement à l'aimer; mais elle fut à cette heure-là mue par les affectueuses paroles dites par ce très-fervent amant, & commença à sentir ce qu'auparavant elle n'avoit jamais senti: c'est à sçavoir, ce que c'estoit que d'amour, & combien que pour suivre le commandement à elle fait par son mari, elle se tust, toutefois les tendres soupirs qu'elle faisoit ne sçurent cacher ce qu'en répondant au Magnifique elle eust volontiers déclaré. Le Magnifique ayant quelque temps attendu sa réponse, & voyant qu'elle ne répondoit aucune chose, s'en émerveilla grandement: après il commença à s'appercevoir de la tromperie & finesse du mari, & toutefois en la regardant au visage, & considérant ses œillades & ses soupirs qui procédoient du fonds de son cœur, il prit aucunement bonne esperance, & estant fortifié il usa de nouveau conseil, &

Digitized by Google

commença à se répondre lui-mesme pour elle, & comme si elle parloit, en cette sorte : Magnifique, mon ami, sans doute il y a long-temps que je m'apperçoi que ton amitié envers moi est très-grande & très-parfaite, maintenant je la connois par tes paroles encore plus grande, dont je suis contente autant que je la dois estre ; toutesfois il t'a semblé que je t'aye esté dure & cruelle : je ne veux pas que tu croyes que tel ait esté mon cœur, comme je me suis montrée par le visage, ains je t'ai toujours aimé & tenu cher sur tout autre homme : mais il m'a convenu le faire ainsi, tant pour crainte d'autrui que pour garder la renommée de mon honnesteté : mais maintenant le temps vient auquel je te pourrai faire connoistre clairement si je t'aime, & te rendre le guerdon de l'amour que tu m'as porté & porte encore ; & par ainsi conforte-toi & demeure en bonne esperance, parce que Messire Francisque s'en doit aller en peu de jours estre Potestat à Milan, comme tu sçais : car pour l'amour de moi tu lui as donné ton beau Traquenart, & aussitost qu'il sera parti, je te promets sur ma foi, & par le bon amour que je te porte, que sans faute tu te trouveras bientost après avec moi, & nous donnerons plaisant & entier accomplissement à nostre amour ; & à celle fin que je ne te parle plus de cette matiere, prens garde dès maintenant jusques au jour que tu verras deux couvre-chefs étendus à

la fenestre de ma chambre qui est sur nostre jardin, & le soir, quand il sera nuit, fait tant que tu viennes à moi par l'huis du jardin, te gardant bien d'estre apperçu de personne, & tu me trouveras que je t'attendrai, lors nous aurons ensemble plaisir l'un de l'autre toute la nuit, & ferons grande chere comme nous le désirons. Quand le Magnifique eut en la personne de la Dame parlé ainsi, il commença à répondre pour soi & dit: Très-chere Dame, mes esprits sont tant occupés par abondante joye de vostre réponse, qu'à peine puis-je former une parole ni dire un seul mot pour vous rendre les graces dues ; & quand bien je pourrois parler comme je le désire, toutesois il n'y a point de temps si long qu'il me suffist à vous pouvoir entierement remercier comme je voudrois, & qu'il me seroit convenable de faire : & par ainsi je vous supplie que ce que je désire d'accomplir, & ne le peux faire par paroles, demeure en vostre discrette considération ; seulement vous assurai - je d'un cas, qu'ainsi comme vous m'avez commandé, tout ainsi penserai-je de le faire sans y faillir, & alors plus rassuré par aventure d'un tel don que vous m'avez accordé, je m'efforcerai à mon pouvoir de vous rendre les plus grandes graces qu'il me sera possible : maintenant il ne reste plus à dire autre chose, & par ainsi, ma très-chere Dame, Dieu vous donne la joye & le bien que vous désirez le plus grand, & à Dieu

Digitized by Google

vous recommande. Pour tout ceci la Dame ne répondit une seule parole : par quoi le Magnifique se leva & commença à retourner vers le mari, lequel le voyant levé alla au-devant, & lui dit en riant : Or ça que t'en semble ? t'ai-je pas bien tenu promesse ? Monsieur, non, répondit le Magnifique, car vous me promîtes de me faire parler avec vostre femme, & vous m'avez fait parler avec une statue de marbre. Cette réponse plut grandement au mari, lequel combien qu'il eust bonne opinion de sa femme, encore la prit-il meilleure, & dit : désormais le Traquenart est mien, qui estoit tien : à qui le Magnifique répondit : oui, Monsieur, mais si j'eusse pensé tirer de cette grace reçue de vous, tel fruit comme j'ai fait sans le vous demander, je vous l'eusse donné, & voulust Dieu que je l'eusse fait, parce que vous avez acheté mon cheval, & je ne vous l'ai pas vendu. Le mari se mit à rire de cette réponse, & se voyant pourvu d'une beste d'emble se mit tost après en chemin & s'en alla estre Potestat à Milan. La Dame donc demeurée en liberté en sa maison repensant aux paroles du Magnifique, & à l'amour qu'il lui portoit, aussi au Traquenart qui avoit esté donné pour l'amour d'elle, & voyant passer & repasser ledit Magnifique par plusieurs fois devant son logis, dit en soi-mesme : que fais-je ? pourquoi pers-je ma jeunesse ? cettui-là s'en est allé à Milan, & ne retournera de six

Digitized by Google

mois, & quand ſera-ce qu'il ſatisfera jamais aux arrérages? quand je ſerai vieille? & outre tout ceci, quand ſera-ce que je trouverai jamais un tel ami que le Magnifique? Et ainſi s'eſtant elle-meſme conſeillée, elle mit un jour deux couvre-chefs à la feneſtre du jardin, leſquels le Magnifique appercevant (dont il fut très-joyeux) il s'en alla ſecrettement auſſitoſt que la nuit fut venue, à l'huis du jardin, & le trouva ouvert; de là il s'en alla à un huis, qui entroit en la maiſon, où il rencontra la Dame qui l'attendoit; laquelle le voyant venir, ſe leva & alla au-devant de lui, & le reçut avec très-grande chere, & lui la baiſant & embraſſant cent mille fois, la ſuivit par l'eſcalier en ſa chambre, où arrivés ils ſe coucherent incontinent, & lors ils connurent la derniere fin d'amour; & combien que cette fois fuſt la premiere, ſi ne fut-elle pourtant la derniere, parce que pendant que le mari fut à Milan, & encore depuis qu'il fut retourné, le Magnifique y retourna pluſieurs autres fois au très-grand plaiſir de chacune des deux parties.

Richard

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 8. Lempereur Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE SIXIEME.

Richard de Minutolo aima la femme de Philippe Fighinolphi, & connoissant qu'elle estoit jalouse de son mari, il lui donna à entendre qu'il devoit venir le jour ensuivant aux estuves avec sa femme, auxquelles il fit venir celle dudit Philippe, laquelle pensant estre avec Philippe son mari, trouva qu'elle estoit avec Richard.

Il ne restoit plus rien à dire par Madame Elise, quand après qu'on eust loué la sagesse du Magnifique, la Reine commanda à Madame Flaminette qu'elle suivist l'ordre avec une de ses Nouvelles; laquelle répondit tout en riant, volontiers, Madame, & commença ainsi: Il me semble, mes excellentes Dames, qu'il sera bon de sortir un peu des propos de notre Cité, laquelle ainsi qu'elle est copieuse de toutes choses, ainsi l'est-elle d'exemples à tous propos; & comme Ma-

Digitized by Google

dame Elise a fait, qui a raconté des choses advenues en l'autre monde, il nous faut aussi montrer (en sautant jusques à Naples) comme une de ces saintes Dames, qui font semblant de tant fuir & éviter amour, fut conduite par le bon esprit d'un sien ami, au moyen d'en sentir le fruit plutost que d'en avoir connu les fleurs. Ce qui vous enseignera en une mesme heure d'estre advisées pour les choses qui peuvent arriver, & encore vous donnera plaisir de celles qui sont arrivées. A Naples, ville très-antique, & par aventure autant plaisante, ou plus que nulle autre d'Italie, il y eut jadis un jeune homme de noble parenté, & manifestement riche, nommé Richard Munitolo, lequel encore qu'il eust pour femme une très-belle & désirable Dame, devint néanmoins amoureux d'une autre, laquelle, selon l'opinion de tous, surpassoit en beauté toutes les autres Neapolitaines, & estoit nommée Madame Catelle, femme aussi d'un jeune Gentilhomme appellé Philippe Fighinolphi, lequel elle, comme très-honneste femme, aimoit & tenoit cher sur toute chose. Richard aimant donc cette Madame Catelle, & faisant toutes les choses par lesquelles l'amour & la grace d'une Dame se peuvent, & doivent acquerir, & pour tout cela ne lui estant possible de parvenir à aucune chose de ce qu'il désiroit, il se desesperoit quasi, tellement que surpris ainsi d'un tel & si ardent amour, & ne sçachant, ou n'ayant

Digitized by Google

pouvoir de s'en défaire, il désiroit mourir, mais il ne pouvoit, & le vivre lui déplaisoit; par quoi ayant long-temps demeuré en tel estat & disposition, advint un jour qu'il fut conseillé par aucune de ses parentes qu'il s'abstinst de cette amitié, parce qu'il travailloit en vain : d'autant que Madame Catelle n'avoit & n'estimoit autre bien en ce monde que son mari, duquel elle vivoit en telle jalousie, qu'il lui sembloit que tout oiseau qui voloit en l'air, le lui devoit oster. Richard oyant & sçachant pareillement cette jalousie, changea soudainement de déliberation, & s'advisa de feindre qu'il estoit amoureux ailleurs; & deslors il fit semblant de n'avoir plus d'esperance de l'amour de Madame Catelle, & d'aimer une autre gentille femme, feignant de faire pour l'amour d'elle des faits d'armes & joustes, & toutes les mesmes choses qu'il avoit coutume de faire pour Madame Catelle, tellement qu'il ne fit gueres ceci, que quasi tous les Néapolitains, & mesme Madame Catelle, ne crussent qu'il ne l'aimoit plus, mais cette nouvelle Dame sur toute chose, & persévera si long-temps en ceci, qu'un chacun le croyoit pour certain; de sorte que Madame Catelle perdit le dédain qu'elle avoit de lui, & pour l'amour qu'il lui avoit autrefois témoigné, & comme voisine, elle le saluoit familierement en allant & venant, comme elle faisoit les autres. Or advint qu'estant le temps d'esté, auquel toutes les assem-

Digitized by Google

blées de femmes & Gentils-hommes vont, selon la coutume du pays, à l'ébat au long du rivage de la mer, & y disner & souper le plus souvent, Richard sçut un jour que Madame Catelle y estoit allée avec sa bande, par quoi il y alla aussi avec une autre compagnie qu'il assembla, & fut reçu en celle de Madame Catelle, s'estant premierement fait inviter long-temps comme s'il n'eust eu gueres de volonté d'y demeurer; & là les Dames, & pareillement Madame Catelle, commencerent à le gausser & railler de cette nouvelle amitié, de laquelle Richard faisoit semblant d'estre atteint à outrance, qui par ce moyen leur en donnoit plus grande matiere d'en parler. Au long aller estant une Dame allée çà & là, comme l'on a coutume de faire en tels lieux, & Madame Catelle demeurée où Richard estoit avec peu de femmes, Richard lui jetta un mot à la traverse d'une certaine amitié que Philippe son mari portoit à une autre femme, dont elle entra en soudaine jalousie, & commença à brusler toute en soi-mesme de desir de sçavoir ce que Richard vouloit dire; & après que par quelque espace de temps elle se fut contenue, à la fin elle ne se put plus tenir, pour ce, elle pria Richard que pour l'amour de la Dame que plus il aimoit, il la rendist certaine de ce qu'il lui avoit dit de son mari, lequel lui répondit: Vous m'avez conjuré, Madame, de par la personne, pour l'amour de laquelle je ne vous puis nier

Digitized by Google

chose que vous me demandiez, & suis tout prest à vous le dire, pourvu que vous me promettiez que vous n'en direz jamais rien à votre mari, ni à autre personne, sinon quand vous verrez par effet que ce que je vous conterai sera vrai, & quand vous voudrez je vous enseignerai comment vous le pourrez voir. La Dame prit grand plaisir de sçavoir ce qu'elle demandoit, & plus le crut estre véritable, & lui jura de ne le dire jamais à personne. Puis s'estant retirés à part pour n'estre ouis de personne, Richard commença à dire : Madame, si je vous aimois comme je vous ai aimée par ci-devant, je n'aurois pas la hardiesse de vous dire chose dont je pensasse vous ennuyer; mais parce que cet amour est passé, je me soucierai moins de vous découvrir la vérité de toute chose. Je ne sçai si Philippe vostre mari fut marri de l'amour que je vous ai porté, ou s'il a cru que j'aye été aimé de vous; mais comment ceci ait été ou non, il ne m'en fit jamais semblant : maintenant attendant par aventure le temps qu'il y a pensé que j'en aye moins de soupçon, il me veut faire ce que je ne doute qu'il craint que je lui eusse voulu faire, c'est à sçavoir de vouloir jouir à son plaisir de ma femme, & à ce que j'en ai pu appercevoir, il l'a poursuivie & sollicitée depuis peu de temps en çà fort secrettement avec plusieurs ambassades, lesquelles j'ai depuis toutes sçues d'elle, qui lui a fait les réponses telles que je lui ai com-

mandées ; & encore ce matin avant que je vinsses ici, j'ai trouvé avec ma femme en nostre maison, une messagere parlant à elle en secret, & incontinent je me suis douté de ce que c'estoit, & ai appellé ma femme, m'enquerant que demandoit celle-là ; elle m'a dit : C'est la poursuite de Philippe Fighinolphi, lequel avec les réponses que tu me lui as vu faire, & fait donner esperance, m'importune tellement que je le porte, ce me semble, sur mes épaules, & dit pour conclusion, qu'il veut sçavoir ce que j'ai intention de faire, & que quand il me plairoit, il feroit bien tant que je pourrois estre secrettement en un lieu de cette ville avec lui en des estuves : me priant de ceci bien fort, dont il me déplaist, & n'eust été que tu m'as fait faire, je ne sçai pourquoi, telles réponses, je l'eusse tellement renvoyée, & m'en fusse dépetrée si bien, qu'il n'eust jamais regardé là où j'eusse esté. Alors il m'a semblé, Madame, que cela alloit un peu trop avant, dont je ne le devois plus souffrir, & ai pensé de vous le dire, afin que vous connoissiez quelle récompense reçoit l'entiere foi & amour que vous lui portez, pour laquelle j'ai esté presque au mourir ; & afin que vous ne croyez pas que ce que je vous dis sont paroles & fables, & que vous puissiez, quand il vous en prendra volonté, le voir & toucher au doigt, j'ai fait répondre par ma femme à celle qui l'attendoit, qu'elle estoit toute preste

de se trouver ausdites estuves demain sur l'heure de midi, que les gens reposent pour la chaleur du jour : de laquelle réponse la messagere s'en est retournée contente : maintenant je pense bien que vous ne croyez pas que je sois si sot de l'y envoyer ; mais si j'estois en vostre place, je ferois qu'il me trouveroit au lieu de celle qu'il pense trouver, & quand j'aurois esté quelque espace de temps avec lui, je lui ferois connoistre avec qui il auroit esté, & si lui ferois encore tel honneur qui lui appartiendroit ; & ce faisant, ce lui seroit telle honte & confusion qu'à une mesme heure l'injure qu'il veut faire à vous & à moi seroit vengée. Madame Catelle oyant ceci, sans avoir consideration qui estoit celui qui lui disoit telle chose, ou à la tromperie qu'on lui préparoit incontinent, comme font les personnes jalouses, ajouta foi à ses paroles, & commença à discourir à par soi de plusieurs choses advenues auparavant, & toute enflammée d'une colere, répondit, que sans faute elle feroit tout ce que dessus, comme chose facile à faire : mais que pour certain, s'il y venoit, elle lui feroit telle honte & tel affront, qu'il ne verroit jamais femme qu'il n'en eust souvenance. Richard très-content de tout ceci, & lui estant avis que son entreprise avoit bien profité, confirma à la Dame, avec plusieurs autres paroles, ce qu'il lui avoit dit, la pria néanmoins qu'elle ne le dist jamais à personne, ce qu'elle

lui promit sur sa foi. Le lendemain matin Richard s'en alla à une bonne vieille femme de sa connoissance, qui estoit Dame des estuves, où il avoit dit à Madame Catelle que le bain devoit estre préparé, & lui donna à entendre tout ce qu'il estoit besoin de faire, la priant bien fort qu'elle lui fust en ceci favorable. La bonne femme qui lui estoit grandement tenue d'ailleurs, promit de le faire de bien bon cœur, & conclut avec lui ce qu'elle auroit à faire & à dire. Cette bonne femme avoit en sa maison une chambre fort obscure, & n'y avoit aucune fenestre pour lui donner lumiere; laquelle chambre elle accoustra comme il plut à Richard, & fit un lit dedans du mieux qu'elle put, & Richard y entra le premier, aussitost qu'il eut disné, pour attendre Madame Catelle, laquelle le jour qu'elle eut oui les paroles de Richard & à icelles ajouté plus de foi qu'elle ne devoit, s'en retourna le soir pleine de grand dédain en sa maison; aussi Philippe son mari, lequel ayant peut-estre d'autres pensemens en sa teste, ne lui fit les caresses & bonne chere qu'il avoit accoutumé de lui faire. Ce que voyant Madame Catelle, elle entra en plus grand soupçon qu'elle n'estoit auparavant, disant en soi-mesme : Il n'est rien de plus vrai que cettui-ci ne pense à autre chose qu'à la femme avec laquelle il cuide demain recevoir plaisir, mais il n'en sera rien. Et sur cette rêverie s'imaginant & pensant comme elle lui sçauroit

Digitized by Google

bien dire quand elle feroit avec lui, elle ne dormit toute la nuit. Que dirons-nous plus? Le lendemain elle prit fur l'heure de midi fa fervante pour toute compagnie, & fans autrement changer d'opinion s'en alla au lieu où le bain eftoit préparé comme Richard lui avoit enfeigné : là ayant trouvé la bonne Dame de céans, elle lui demanda fi Philippe y avoit point efté ce jour-là : à qui la bonne femme, très-bien inftruite par Richard, répondit : Eftes-vous celle qui devez venir parler à lui? Madame Catelle répondit : oui. Adonc la vieille lui dit : Allez vous-en devers lui : Madame Catelle qui alloit cherchant ce qu'elle n'euft voulu trouver, s'eftant fait mener la tefte couverte en la chambre où Richard étoit, entra en icelle, & s'enferma dedans. Richard très-joyeux la voyant venir fe leva debout, & la prenant entre fes bras, lui dit baffement : Bien fois-tu venue, ma mie. Madame Catelle pour montrer bien qu'elle fuft autre qu'elle n'eftoit, le baifa & l'embraffa, & lui fit très-grande chere, fans dire aucune parole, craignant fi elle parloit, qu'elle ne fuft connue de lui. La chambre eftoit obfcure, dont chacune des parties eftoit très-contente, & pour y demeurer longtemps les yeux n'en reprenoient point plus de force. Richard la conduifit fur le lit, où ils demeurerent fans parler, au moins qu'on euft fçu difcerner la voix, par un long efpace de temps, avec plus grand plaifir toutefois de l'une des

Digitized by Google

parties que de l'autre : mais quand il sembla à Madame Catelle devoir vomir hors de son estomach son courroux & son dédain, elle commença de grande ire enflammée à parler ainsi : Hélas ! combien est malheureuse la fortune des femmes, & combien est mal employé l'amour que plusieurs portent à leurs maris ! Moi pauvre miserable, qui t'ai plus aimé que ma propre vie, depuis huit ans & plus, & maintenant (comme j'ai senti) tu brusles & te consommes en l'amour d'une femme estrangere, méchant & mauvais homme que tu es. Or avec qui crois-tu avoir esté ? Tu as esté avec celle que tu as long-temps trompée par tes fausses caresses, feignant de l'aimer, où tu estois amoureux ailleurs : je suis Catelle, & non la femme de Richard, traistre & desloyal que tu es : écoute, si tu reconnois ma voix, c'est moi-mesme, & me tarde de mille ans que nous ne sommes à la clarté pour te deshonorer comme tu es digne, laid chien vituperé que tu es ? Hé ! miserable que je suis d'avoir porté tant d'années si grande amitié à ce chien de desloyal, lequel croyant avoir entre ses bras une autre femme, m'a plus fait de caresses & de démonstrations d'amitié en ce peu de temps que j'ai ici demeuré avec lui, qu'en tout l'autre temps précedent que j'ai esté sienne ; tu t'es bien montré aujourd'hui gentil compagnon, & à la maison tu as de coutume de te montrer foible, recru & sans puissance : mais

loué soit Dieu, que tu as labouré ton champ, & non celui d'autrui comme tu pensois : je ne m'ébahis pas si cette nuit passée tu ne t'approchas point de moi, tu t'attendois de décharger ta charge ailleurs, & voulois arriver tout frais Chevalier à la bataille : mais graces à Dieu & mon bon avis, l'eau a néanmoins pris son cours en bas comme elle devoit ; que ne réponds-tu, méchant homme ? Que ne dis-tu quelque chose ? Es-tu devenu muet quand tu m'as entendue ? Par la foi de Dieu je ne sçai à quoi il tient que je ne te fiche les ongles dans les yeux, & que je ne te les arrache de la teste ; tu pensois bien faire secrettement cette trahison, mais par Dieu autant fait autrui, comme autrui, & t'ai mis de meilleures brayes à la queue que tu ne cuidois : Richard mourant en soi-mesme de rire de ses paroles, & sans répondre aucune chose l'embrassoit & baisoit, & lui faisoit de plus grandes caresses que jamais. Par quoi elle en continuant son discours, lui disoit : si tu pensois à cette heure avec tes caresses me flatter, chien de fâcheux que tu es, & me pacifier & consoler, tu serois bien loin de ton compte ; car je ne serai jamais consolée de ceci, jusques à ce que je t'en aie blâmé en la présence d'autant de parens, amis & voisins que nous avons. Or vien çà, méchant & mauvais homme, ne suis-je pas aussi belle comme la femme de Richard ? Ne suis-je pas aussi gentille femme qu'elle ? Que

Digitized by Google

ne réponds tu, ord, vilain? Qu'a-t-elle plus que moi? Tire-toi de là, ne me touche plus, tu as fait trop d'armes pour aujourd'hui; je sçai bien que tu connois qui je suis, que tout ce que tu ferois desormais seroit à force: mais si Dieu m'en donne la grace, je t'en ferai encore avoir envie, & ne sçai à quoi il tient que je n'envoye querir Richard, lequel m'aime plus que soi-mesme, & jamais ne se peut vanter que je l'aye regardé une seule fois, & ne sçai quel mal ce seroit de le faire. Tu as cuidé avoir ici sa femme, & n'a pas tenu à toi que tu ne l'y ayes eue; si donc je l'avois ici tu ne me pourrois raisonnablement blâmer. Les paroles de la Dame furent longues, & ses lamentations grandes; toutefois à la fin Richard pensant très-bien que s'il la laissoit aller avec la créance qu'elle avoit, il en pourroit advenir trop de mal, délibera de se faire connoistre, & de la mettre hors de la tromperie où elle estoit. Et l'ayant prise entre ses bras, & la tenant si bien qu'elle ne pust échapper, commença à dire: Ma mie, ne vous troublez point, car ce que je n'ai pû avoir en vous aimant simplement, Amour, avec tromperie, m'a enseigné de l'avoir, & suis vostre Richard. Ce qu'oyant Madame Catelle, & le connoissant à la voix, elle se voulut jetter soudainement hors du lit, mais elle ne put; par quoi elle voulut crier: mais Richard de l'une de ses mains lui ferma la bouche, & lui dit

Digitized by Google

après : Madame, il ne peut plus estre que ce qui est fait ne soit fait, quand bien vous auriez crié tout le temps de vostre vie, & si vous criez, ou vous faites en aucune maniere que ceci soit jamais sçu de personne, deux choses en adviendront, l'une sera (dont il ne vous doit peu chaloir) que vous offenserez vostre honneur & bonne renommée, parce que quand bien vous direz que je vous aye fait venir ici par tromperie, je dirai qu'il n'est pas vrai, mais que je vous ai fait venir par argent, duquel ne vous ayant baillé autant comme vous esperiez, vous vous estes ainsi courroucée, & en faites ce bruit & ce discours ; & vous sçavez que le monde est plus enclin à croire le mal que le bien ; & par ainsi l'on ne croira pas moins à moi qu'à vous. Après tout, il en adviendra entre vostre mari & moi une mortelle inimitié, & pourroit bien arriver qu'aussitost le tuerois-je, comme lui moi, dont vous ne devriez jamais après vivre contente ; & par ainsi, cœur de mon cœur, ne veuillez en une mesme heure vous blâmer, & mettre en danger & en peine vostre mari & moi ; vous n'estes pas la premiere, & ne serez pas la derniere qui a esté trompée. Je ne vous ai point trompée pour vous oster honneur, mais ç'a esté la plus grande amitié que je vous porte, & que suis déliberé de vous porter à jamais & d'estre vostre très-humble serviteur ; & tout ainsi qu'il y a long-temps que moi,

Digitized by Google

& tout ce que j'ai & puis valoir ont esté vostres, & dédiés à vostre service, j'entends que dorénavant le tout soit plus vostre que jamais. Or vous estes sage en toutes autres choses, aussi suis-je certain que vous le serez en cette-ci. Madame Catelle cependant que Richard disoit ces paroles, pleuroit très-fort; & combien qu'elle fust grandement troublée & se tourmentast fort, néanmoins la raison donna tant de lieu aux paroles de Richard, qu'elle connut que ce qu'il disoit pouvoit arriver. Et par ainsi elle lui dit; Richard je ne sçai comment Nostre-Seigneur me donnera la grace que je puisse supporter l'injure & la tromperie que tu m'as faite: je ne veux crier ici, où ma simplicité & trop grande jalousie m'ont conduite; mais sois certain d'une chose, que je ne vivrai jamais contente, si en une façon ou en une autre je ne me vois vengée de ce que tu m'as fait; c'est pourquoi laisse moi, ne me tiens plus, tu as eu ce que tu désirois, & m'as tourmentée autant qu'il t'a plû, il est temps de me laisser, laisse-moi, je te prie: mais Richard qui bien connoissoit que son cœur estoit encore trop courroucé, s'estoit mis en l'esprit de ne la laisser & abandonner jamais, jusques à ce qu'il eust fait sa paix. Par quoi commençant avec très-douces paroles à l'appaiser, tant dit, tant pria, & tant la conjura, qu'elle vaincue se rappaisa avec lui, & d'un commun

Digitized by Google

vouloir demeurerent ensemble grand piece de temps. Et connoissant alors la Dame, combien estoient plus savoureux les baisers de l'ami que ceux du mari, changea sa cruauté en douce amitié vers Richard, & l'aima fort tendrement de ce jour-là en avant, & très-sagement jouirent beaucoup de fois de leur amour.

Tedalde

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot delin. T. II^d. N^o. IX. *Lemire Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE SEPTIEME.

Tedalde Elisei ayant quelque courroux avec sa Dame, s'en alla hors de Florence, puis y revint en habit de Pélerin après quelque temps; il parla à sa Dame, & lui fit connoistre son tort. Il délivra son mari du danger de mort, parce qu'il estoit prouvé qu'il auroit tué Tedalde; il fit la paix avec ses freres, & à la fin il jouit sagement de sa Dame.

Déja se taisoit Madame Flammette, louée d'un chacun, quand la Reine, pour ne perdre point le temps, dit soudainement à Madame Emilie qu'elle contast la sienne, laquelle commença, & dit : Il me plaist (très-gracieuses Dames) de retourner à nostre Cité, de laquelle il a plu aux deux précédentes se départir, & vous montrer comme un Citoyen des nostres recouvra l'amitié de sa Dame, qu'il avoit perdue.

Digitized by Google

Il y eut à Florence un jeune homme de noble maiſon, nommé Tedalde Eliſei, lequel eſtant amoureux outre meſure d'une Dame, qui s'appelloit Madame Hermeline, femme d'un nommé Aldobrandin Palermini, mérita par ſes vertus & louables conditions, de jouir de ce qu'il déſiroit: auquel plaiſir fortune ennemie des heureux s'oppoſa; parce que la Dame ayant fait plaiſir quelque temps à Tedalde, délibera du tout (quelle en fut l'occaſion, l'on ne ſçait) de ne lui plus complaire, & ne vouloir non ſeulement écouter aucune ſienne ambaſſade, mais de ne le voir meſme en quelque ſorte que ce fuſt, dont il entra en une cruelle mélancolie & déplaiſir; mais il tenoit cette ſienne amitié ſi ſecrette, que perſonne ne croyoit qu'elle fuſt occaſion de ſa mélancolie. Après qu'il ſe fut forcé en diverſes ſortes de recouvrer l'amitié qu'il avoit perdue ſans ſa faute, comme il lui ſembloit, & voyant qu'il ſe travailloit en vain, il ſe réſolut de ſe retirer du monde, pour ne faire joyeuſe celle qui eſtoit occaſion de ſon mal, le voyant ainſi conſommer. Par quoi ayant pris telle ſomme d'argent qu'il put recouvrer, il ſortit ſecrettement de Florence, ſans en dire mot à ami, ou à parent qu'il euſt, fors qu'à un ſien compagnon qui ſçavoit tout ſon ſecret, & s'en vint à Anconne, où il ſe fit nommer Philippe de Sandoleſcio. Et s'eſtant adreſſé à un riche Marchand, ſe mit avec lui pour ſerviteur, & s'en alla en ſa

Digitized by Google

compagnie ſur une nef en Cypre. Les mœurs & conditions duquel plûrent tant à ce Marchand, que non ſeulement il lui donna bons gages, mais auſſi l'aſſocia avec ſoi : & outre ce il lui mit entre les mains grande partie de ſes affaires, leſquelles il conduiſit ſi bien, avec un tel ſoin, qu'il devint en peu d'ans bon & riche Marchand & bien renommé : durant leſquelles affaires, encore qu'il ſe ſouvînt de ſa cruelle Dame, & qu'il fuſt deſeſperément tranſi d'amour, & déſirant ſur toutes choſes de la revoir, il fut néanmoins de ſi grande conſtance, qu'il vainquit ſept ans cette bataille. Mais un jour il advint qu'il ouit chanter en Cypre une chanſon qu'il avoit autrefois faite, en laquelle ſe racontoit l'amour qu'il portoit à ſa Dame & elle à lui, & le plaiſir qu'il avoit d'elle ; & penſant par ceci qu'il étoit impoſſible qu'elle l'euſt oublié, il s'embraſa d'un tel deſir de la revoir, que ne le pouvant plus ſouffrir, il délibera de s'en retourner à Florence : & ayant mis toutes ſes beſognes en ordre, s'en vint avec un ſien ſerviteur ſeulement à Anconne, où quand elles furent arrivées, il les envoya à Florence, à quelque ami du Marchand d'Anconne ſon compagnon, & s'en vint ſecrettement après avec ſon ſerviteur en habit de Pélerin, comme s'il fuſt venu de Jeruſalem. Or eſtant arrivé il s'en alla loger en un petit cabaret, que tenoient deux freres, voiſins de la maiſon de ſa Dame ; & le premier pas qu'il fit, ce fut devant la maiſon d'elle pour la voir, s'il pouvoit : mais il vit

Digitized by Google

les feneſtres, les portes, & toute la maiſon fermées, dont il entra en grand doute qu'elle fuſt morte, ou qu'elle euſt changé de logis : par quoi eſtant ainſi fort penſif, il s'en alla vers la maiſon de ſes freres, devant laquelle il en vit quatre tous veſtus de deuil, dont il s'émerveilla fort. Et ſe connoiſſant tellement transfiguré, & d'habit & de perſonne, de ce qu'il eſtoit quand il partit, que mal-aiſément il pourroit eſtre reconnu, il s'approcha aſſurément d'un Cordonnier qui demeuroit là auprès, & lui demanda pourquoi ceux-là portoient le deuil; à qui le Cordonnier répondit : Ils le portent pour ce qu'un de leurs freres nommé Tedalde, qui n'eſtoit venu ici il y a long-temps, a eſté tué depuis quinze jours en çà, & me ſemble avoir oui dire qu'ils ont prouvé à la Juſtice, qu'un qui ſe nomme Aldobrandin Palermini, lequel eſt maintenant priſonnier, l'a tué, parce qu'il eſtoit amoureux de ſa femme, & qu'il eſtoit venu en habit diſſimulé pour coucher avec elle. Tedalde s'émerveilla grandement qu'il y euſt eu quelqu'un qui l'euſt tant reſſemblé, qu'on euſt penſé que ce fuſt lui; & fort marri du malheur d'Aldobrandin, & ayant entendu que la Dame eſtoit vive & ſaine, eſtant déja nuit il s'en retourna plein de diverſes penſées en ſon logis, où après ſouper il fut mis pour coucher en un grenier avec ſon ſerviteur : mais tant pour la multitude des penſées qui l'inquiétoient, que pour le mauvais lit, & par aventure pour le

Digitized by Google

ſouper qui avoit eſté maigre, la moitié de la nuit eſtoit déja paſſée avant qu'il euſt pû s'endormir. Par quoi eſtant encore éveillé, il lui fut avis environ la minuit qu'il oyoit marcher quelques gens ſur la couverture du logis, qui deſcendoient en la maiſon, & après vit par les fentes de ſa chambre une clarté venir d'en haut: au moyen de quoi s'approchant tout bellement des fentes de l'huis, il commença à regarder ce que ceci vouloit dire, & vit une aſſez belle jeune femme qui tenoit cette clarté, devers laquelle vinrent trois hommes qui eſtoient deſcendus là, de deſſus la couverture, & après quelque chere qu'ils s'entrefirent, l'un d'eux dit à la jeune femme: Nous pouvons, graces à Dieu, eſtre deſormais en ſureté, parce que nous ſçavons aſſurément que la mort de Tedalde Eliſei a eſté prouvée par ſes freres, contre Aldobrandin Palermini, & il l'a confeſſé, & en eſt déja la ſentence écrite: mais ſi faut-il néanmoins le tenir ſecret, parce que ſi l'on ſçavoit jamais que nous euſſions eſté ceux-là qui l'ont tué, nous ſerions au meſme danger qu'eſt Aldobrandin. Et ceci dit, ils deſcendirent avec la femme qui ſe réjouit fort de cette nouvelle, & s'en allerent coucher. Tedalde oyant tous ces propos commença à conſiderer combien grandes, & quelles eſtoient les erreurs qui pouvoient tomber en l'entendement des hommes, penſant premierement à ſes freres qui avoient pleuré & enterré un eſtranger au lieu

Digitized by Google

de lui, & après avoient accusé par fausse opinion celui qui en estoit innocent, & avec faux témoins l'avoient conduit à périr; puis il va penser à l'aveugle séverité des Loix & des Ministres d'icelles, lesquels feignant de montrer qu'ils cherchent soigneusement la vérité, font prouver le plus souvent par leurs tourmens & cruautés le mensonge au lieu de la vérité, & se réputent en ce faisant Ministres de la Justice de Dieu, où ils sont exécuteurs d'iniquité & du Diable. Après ceci il vint à penser à Aldobrandin, s'imaginant en soi-mesme ce qu'il avoit à faire pour sa délivrance. Aussitost qu'il fut levé au matin, ayant laissé son serviteur au logis, il s'en alla (quand il lui sembla en estre temps) tout seul vers la maison de sa Dame, où (trouvant par fortune la porte ouverte) il entra dedans une petite salle basse, qui y estoit, où il vit sa Dame assise à terre, toute pleine de larmes & d'amertume, dont quasi par compassion il pleura. S'estant approché d'elle, il lui dit: Madame, ne vous tourmenté point, vostre paix est proche de vous. La Dame oyant cettui-ci, leva le visage, & dit en pleurant: Bon homme, tu me sembles un Pélerin estranger, que sçais-tu de ma paix, ou de mon affliction? Alors répondit le Pélerin: Madame, je suis de Constantinople, & ne fais tout à cette heure que d'arriver, envoyé ici de Dieu pour convertir vos larmes en ris, & pour délivrer vostre mari de mort. Comment, dit la

Digitized by Google

Dame, si tu es de Constantinople, & tu ne fais que d'arriver maintenant ici, sçais-tu qui nous sommes mon mari & moi ? Lors le Pélerin lui conta d'un bout à l'autre toute l'histoire de l'angoisse de son mari, & lui dit qui elle estoit, combien de temps elle avoit esté mariée, & plusieurs autres de ses affaires qu'il sçavoit très-bien, dont la Dame s'ébahit fort; & le tenant pour un Prophete, s'agenouilla à ses pieds, le priant pour Dieu, que s'il estoit venu pour la délivrance de son mari il se dépeschast, car le temps estoit court. Le Pélerin faisant mine d'un saint homme, dit: Madame, levez-vous, ne pleurez point & écoutez attentivement ce que je vous dirai, & gardez-vous bien de jamais le dire à personne. Le déplaisir que vous avez, parce que Dieu me l'a révelé, vous est advenu par un péché que vous avez autrefois commis, lequel nostre Seigneur a voulu purger en partie avec cet ennui, & veut qu'il soit amendé du tout par vous, autrement vous retomberiez en plus grande peine que devant. La Dame dit alors: Bon homme, je suis trop chargée de péchés, & ne puis penser lequel nostre Seigneur veut que j'amende plutost l'un que l'autre, & par ainsi si vous le sçavez, dites-le moi, & je ferai ce que je pourrai pour l'amender. Madame, dit alors le Pélerin, je sçai bien quel il est, & je ne vous le demanderai pas, pour le sçavoir mieux que je le sçai, mais seulement afin qu'en le disant vous-mesme, vous

en ayez plus de regret: mais venons au fait, & me dites s'il ne vous souvient point que vous ayez jamais eu quelque ami. La Dame oyant ceci jetta un grand soupir, & s'émerveilla fort de cette demande, ne croyant que jamais personne l'eust aucunement sçu, combien que depuis le jour qu'on avoit occis & tué celui qui avoit esté enterré, l'on en eust murmuré quelque peu par le moyen de certaines paroles qu'en avoit dites assez indiscrettement le compagnon de Tedalde qui le sçavoit. Si répondit: Je voi bien que nostre Seigneur vous montre tous les secrets des hommes, par quoi je suis déliberée de ne vous celer point les miens. Il est vrai qu'en ma jeunesse j'aimai grandement le malheureux jeune homme, de la mort duquel mon mari est chargé; laquelle mort j'ai autant pleurée, comme, hélas! j'en estois dolente, parce que combien que je me montrasse rigoureuse & sauvage envers lui avant qu'il partist, toutefois je vous veux bien dire que ni son partement, ni sa longue demeure, ni encore sa malheureuse mort n'ont jamais eu la puissance de l'oster de mon cœur. A qui le Pélerin dit: Vous n'aimastes jamais le malheureux jeune homme qui a esté tué, mais vous avez bien aimé Tedalde Elisei. Mais dites-moi qui fut l'occasion par laquelle vous vous courrouçastes contre lui? A qui la Dame répondit: Certes non, mais l'occasion de mon courroux furent les paroles & menaces d'un maudit Religieux à qui je me confessai

Digitized by Google

une fois, parce que quand je lui dis l'amitié que je lui portois, & la privauté que j'avois avec lui, il me fit une crierie en la teste, qui me fait encore peur, en me disant que si je ne m'en abstenois, j'irois en la gueule du Diable au plus profond d'enfer, & serois mise dedans ce cuisant feu qui y est: de quoi il me donna une telle peur en l'entendement que je me déliberai du tout de ne vouloir plus sa privauté; & pour n'en avoir plus d'occasion je ne voulus plus recevoir aucune lettre ni message de lui, combien que je pense que s'il eust perséveré encore, comme il s'en alla, ainsi que je présume, desesperé, le voyant consommer comme fait la neige au soleil, ma dure déliberation se fust adoucie, parce que je n'avois point plus grand desir en ce monde. Le Pélerin dit alors: Ceci est, Madame, le seul péché qui vous tourmente maintenant, je sçai assurément que Tedalde ne vous fit aucune force quand vous devintes amoureuse de lui: car vous le fistes de propre volonté, lui vous estant agréable, & tout ainsi comme vous-mesme voulustes, il vint à vous, & usa de vostre privauté, en laquelle par paroles & par effet vous lui donnastes tant de plaisir, que s'il vous aimoit premierement, vous fistes mille fois redoubler son amour: & s'il fut ainsi, comme je sçai qu'il est vrai, quelle raison vous devoit mouvoir à vous retirer de lui avec tant de dureté, ces choses devoient estre considérées avant la main; & si vous eussiez pensé vous en

Digitized by Google

devoir repentir, comme de chose mal faite, il ne le falloit point faire: car ainsi comme il devint vostre, ainsi devintes-vous sienne, & estant vostre, vous en pouviez faire à vostre bon plaisir comme de chose vostre: mais de vous vouloir soustraire de lui qui estiez sienne, c'estoit un larcin, & chose mal convenable, s'il n'y eust presté son consentement. Or vous devez sçavoir que je suis Religieux, & par ainsi je connois toutes leurs façons de faire; & si j'en parle quelque peu amplement pour vostre utilité, il ne me sera pas malséant comme il seroit à un autre: par quoi je vous veux parler, afin que doresnavant vous les connoissiez mieux que vous semblez n'avoir fait par ci-devant. Ces gens de Religion furent au temps passé très-saintes personnes & sçavantes; mais pour ceux qui se nomment aujourd'hui Religieux, & veulent estre réputés tels, n'ont autre chose du Religieux sinon l'habit, lequel n'est point encore de Religieux, parce qu'estant ordonnés par les Institutions des Religions d'estre estroit, affamé & de gros drap, pour montrer leur intention qui doit mépriser les choses temporelles quand ils enveloppoient leurs corps en si vil habit, il les font toutefois aujourd'hui larges, à pleins fonds, luisans, & de très-fins draps, & les ont reduits à une forme si propre & pontificale, qu'ils n'ont point de honte d'aller faire la roue comme le Paon par les Eglises & par les places publiques, comme font les personnes

séculieres, avec leurs robes; & tout ainsi comme le pescheur tasche avec son filet de prendre plusieurs poissons à la fois, aussi ceux-ci s'efforcent avec leurs habits plantureux, d'envelopper sous iceux plusieurs bigottes, veuves & autres sottes femmes & hommes, & ceci est leur grand soin & sollicitude, plus que nul autre exercice. Et par ainsi (afin que j'en parle plus que véritablement) ceux-ci n'ont point l'habit de Religieux, mais seulement la couleur des habits; & où ceux du temps passé désiroient le salut des hommes, ceux d'aujourd'hui désirent les femmes & les richesses, & ont mis & mettent toute leur attente à épouvanter avec leurs crieries, & par exemples de peintures, l'entendement des sots, & à montrer que les péchés se purgent avec aumosnes & Messes, afin qu'à eux qui par vileté de cœur & non par dévotion, ont eu leur refuge à se faire Religieux (pour ne souffrir point de peine) l'un porte du pain, l'autre du vin, & cet autre-là la pitance pour l'ame de leurs amis trespassés. Bien est vrai que les aumosnes & les oraisons purgent les péchés, mais si ceux qui les font, voyoient ou connoissoient à qui ils les font, ils les garderoient plustost pour eux, ou bien les jetteroient devant autant de pourceaux; & pour ce qu'ils sçavent & connoissent que tant moins il y a de possesseurs d'une grande richesse, tant plus ils sont à leur aise, ils s'efforcent tous par leurs crieries &

épouvantemens de retirer autrui de ce de quoi ils désirent le plus de demeurer seuls : ils crient contre les hommes pour le péché de luxure, afin que quand ils s'en abstiendront par leurs crieries, les femmes demeurent à eux qui crient ; ils condamnent l'usure, & les mauvais gains, afin que quand on les leur baillera pour en faire restitution, ils puissent faire leurs habits plus larges, pourchasser les Eveschés & les autres plus grandes Prélatures, de ce qu'ils ont fait accroire, mener à perdition ceux qui les retiennent ; & quand on les reprend de ces choses, & plusieurs autres ordes & salles qu'ils font, il leur semble que quand ils ont répondu : Faites ce que nous disons, & non ce que nous faisons, ce soit suffisante décharge de tout faix grief, comme s'il estoit possible aux brebis d'estre plus constantes & plus de fer qu'aux pasteurs : & combien y en a-t'il de ceux à qui ils font telle réponse, qui ne l'entendent pas en la façon qu'ils le disent ? la plus grande partie d'eux le sçavent bien. Ceux d'aujourd'hui veulent que vous fassiez ce qu'ils disent, c'est à sçavoir que vous leur emplissiez leurs bourses d'argent, que vous vous fiez en eux de vos secrets, que vous gardiez chasteté, soyez patiens, pardonniez les injures, que vous vous gardiez de dire mal, qui sont choses toutes bonnes, toutes honnestes & saintes : mais ceci pourquoi le font-ils ? afin qu'ils puissent faire ce qu'ils ne pourront faire, si les séculiers le font;

Digitized by Google

Qui eſt celui qui ne ſçait que ſans argent leur beliſtrerie ne ſçauroit point durer? Si tu dépenſes en tes délices & plaiſirs tout ton avoir, le Religieux ne pourra plus vivre oiſif en ſon ordre. Si tu vas aux femmes çà & là, les beaux Peres n'y auront point de lieu. Si tu n'es patient & pardonneur d'injures, le Religieux n'oſera prendre la hardieſſe de venir en ta maiſon contaminer ta famille. Mais pourquoi m'amuſai-je à chaque particularité? Ils s'accuſent à toutes les fois qu'ils font cette excuſe devant ceux qui l'entendent. Pourquoi ne demeurent-ils plutoſt en leurs maiſons, s'ils penſent eſtre ſaints & abſtinens? Ou bien s'ils ſe veulent abandonner à ceci, pourquoi ne ſuivent-ils cette autre ſainte parole de l'Evangile: Noſtre Seigneur commença premierement à faire & puis après à enſeigner? Qu'ils faſſent donc premierement les bonnes œuvres, & puis qu'ils les enſeignent aux autres. Certes j'en ai vu mille en mon temps, meſme de ceux qui crient le plus haut quand ils ſont en chaire, faiſant la cour aux Dames, amoureux & viſiteurs, non ſeulement de femmes ſéculieres, mais qui pis eſt de celles qui ſont dedans les Monaſteres; courrons-nous donc après ceux-là? qui le fait, fait ce qu'il lui plaiſt, mais Dieu ſçait bien s'il fait ſagement. Or poſé le cas toutefois qu'en ceci il faille confeſſer ce que le beau Pere, qui tant vous cria, vous dit, c'eſt à ſçavoir que ce ſoit un grand péché de rompre ſon mariage, n'en

Digitized by Google

eſt-ce pas un plus grand de dérober un homme? n'en eſt-ce pas un plus grief de le tuer, ou de l'envoyer en exil coquinant par le monde? Je croi que chacun le confeſſera ainſi. La compagnie certes d'un homme avec une femme eſt un péché naturel : mais le dérober, le tuer & le déchaſſer, procédent de malignité d'eſprit. Or que vous n'ayez dérobé Tedalde, il vous a déja eſté prouvé ci-devant, en vous oſtant à lui qui eſtiez devenue ſienne de voſtre franche volonté : après je dis que quant à vous, vous le tuaſtes, parce qu'il ne tint point à vous qu'il ne ſe tuaſt avec ſes propres mains, vous montrant à toute heure plus cruelle envers lui, & la loi veut que celui qui eſt occaſion du mal qui ſe fait, ſoit puni de meſme que celui qui le fait; & que vous n'ayez eſté cauſe de ſon exil, & de ce qu'il eſt allé miſérable par le monde ſept ans durant, ceci ne ſe peut nier, tellement que vous avez commis un plus grand péché en faiſant l'un de ces trois, que vous ne commettiez en ayant ſa privauté. Mais voyons ſi par aventure Tedalde mérita toutes ces choſes : certes non : car vous-meſme l'avez déja confeſſé, ſans ce que je ſçai qu'il vous aima plus que ſoi-meſme, & jamais choſe ne fut tant honorée, tant exaucée, ni tant magnifiée, comme vous eſtiez de lui ſur toute autre femme; quand il ſe trouvoit en lieu où honneſtement & ſans engendrer ſoupçon, il pouvoit parler de vous, tout ſon bien, tout ſon

Digitized by Google

honneur, & toute sa liberté estoient par lui remis entre vos mains. N'estoit-il pas de noble maison? N'estoit-il pas beau entre ses autres citoyens? N'estoit-il pas honneste homme ès choses qui appartiennent à jeunes gens? N'estoit-il pas aimé & prisé? N'estoit-il pas volontiers vu d'un chacun? Vous ne sçauriez dire, non, de tout ceci. Comment donc par le dire d'un cagot, fol, baboin & envieux, pûtes-vous prendre aucune cruelle résolution contre lui? Je ne sçai quelle erreur est celle de ces femmes qui n'aiment & ne tiennent point de compte des hommes: car si elles pensoient bien à ce qu'elles sont, & combien grande, & quelle est la noblesse que Dieu a donnée à l'homme par dessus toute autre créature, elles se devroient glorifier quand elles sont aimées de quelqu'un, & le tenir cherement, & avec toute sollicitude s'efforcer de lui complaire, afin qu'il ne fust jamais éloigné de les aimer. Ce que, comme vous l'avez fait, mue par les paroles d'un beau Pere (lequel pour certain devoit estre quelque yvrogne, mangeur de rosties) vous le connoissez maintenant, & par aventure qu'il désiroit de se mettre au lieu dont il vouloit chasser autrui. Ce péché donc est celui-là que la divine justice (laquelle avec juste balance conduit à effet toutes ses opérations) n'a voulu laisser impuni. Et tout ainsi comme vous vous forçastes sans aucune raison de vous oster à Tedalde, ainsi vostre mari a esté & est encore

Digitized by Google

en danger, ſans raiſon pour l'amour de Tedalde ; & vous en triſteſſe ; de laquelle ſi vous voulez eſtre délivrée, il faut que vous promettiez une choſe que je vous dirai, & que vous l'exécutiez encore mieux : c'eſt que s'il advient jamais que Tedalde retourne de ſon long banniſſement, que vous lui rendiez voſtre grace, voſtre amour, voſtre bienveillance, & voſtre privauté, & que vous le remettiez au meſme eſtat qu'il eſtoit avant que vous euſſiez ſottement crû aux paroles de ce ſol beau Pere. Quand le Pélerin eut achevé ſes paroles, la Dame qui les recueilloit attentivement, parce que ſes raiſons lui ſembloient très-véritables, eſtimant que ſa triſteſſe venoit certainement pour ce péché, ainſi qu'elle lui oioit conter, dit : Ami de Dieu, je connois aſſez que les choſes que vous dites ſont véritables : auſſi je connois grandement par voſtre démonſtration quelles gens ce ſont que Religieux, leſquels juſques ici j'avois réputés tous ſaints : & à dire vrai, j'apperçoi que ma faute a eſté grande en ce que je fis contre Tedalde, & ſi je pouvois, je l'amenderois volontiers en la maniere que vous avez dite : mais comment ſe peut-il faire ? Tedalde ne pourra plus revenir, car il eſt mort ; & par ainſi je ne ſçai à quel propos je vous dois promettre ce qui ne ſe peut faire : à qui le Pélerin dit : Tedalde, à ce que Dieu me montre, n'eſt point mort, ains eſt plein de vie, & de ſanté, & en bon eſtat ; s'il avoit ſeulement voſtre

vostre grace. Lors dit la Dame : Regardez bien à ce que vous dites, car je l'ai vu mort devant ma porte, de plusieurs coups d'épée, & l'ai tenu entre mes bras, & lui arrosai le visage de beaucoup de mes larmes, lesquelles furent par aventure cause d'en faire parler aussi avant comme il s'en est parlé deshonnestement. Alors dit le Pélerin : Madame, quoique vous disiez, je vous assure que Tedalde est en vie, & si vous lui voulez promettre ce que dessus, pour le lui faire tenir, j'espere que vous le verrez bientost. La Dame dit alors : Ceci vous promets-je, & le ferai encore plus volontiers ; car il ne me sçauroit advenir chose qui tant me donnast de contentement, comme seroit de voir mon mari hors de danger, & Tedalde en vie. Il sembla à l'heure à Tedalde qu'il estoit temps de se faire connoistre, & de conforter la Dame avec plus certaine esperance de la délivrance de son mari, & lui dit : Madame, afin que je vous console de vostre mari, il faut que je vous montre un grand secret, lequel vous garderez bien sur vostre vie de jamais réveler. Ils estoient en lieu assez à l'écart & seulets, ayant la Dame pris grande confiance de la sainteté qu'elle pensoit estre en ce Pélerin. Par quoi Tedalde tira de sa bourse un anneau que la Dame lui avoit donné la derniere nuit qu'ils avoient couché ensemble, qu'il avoit gardé soigneusement, & lui montrant lui dit : Madame, connoissez-vous cet anneau ? In-

Digitized by Google

continent que la Dame le vit, elle le reconnut aussitost, & dit : Certes oui, je l'ai autrefois donné à Tedalde. Le Pélerin s'estant alors levé debout & ayant dépouillé soudainement son manteau de dessus le dos, & osté le chapeau de sa tête, lui dit, en parlant son Florentin, & moi, ne me connoissez-vous point? Quand la Dame le vit connoissant que c'estoit Tedalde, elle fut toute étonnée, ayant telle frayeur de lui, comme l'on a des corps morts, si on les voyoit cheminer, comme quand ils sont en vie, & vous assure qu'elle ne s'en approcha point pour lui faire feste, comme à Tedalde venu de Cypre, mais s'en voulut fuir de crainte, comme si Tedalde fust sorti de sépulture, & retourné en ce lieu. A laquelle Tedalde dit : Madame, ne craignez point, je suis vostre Tedalde sain & plein de vie, & jamais ne mourus, & n'ai point esté tué, quoique vous & mes freres le croyez. La Dame s'estant un peu rassurée, & le reconnoissant à la voix, l'ayant aussi regardé quelque peu plus au visage, & croyant en soi-mesme que pour certain c'estoit Tedalde, elle lui sauta au col en pleurant, & le baisa, disant : Tedalde, mon doux ami, tu sois le bien revenu. Tedalde l'ayant baisée & embrassée, lui dit : Il n'est pas maintenant temps, m'amie, de faire ici de plus étroites caresses : mais je m'en veux aller tant faire, que vostre mari me soit rendu sain & sauf, de quoi j'espere que devant qu'il soit demain nuit

Digitized by Google

vous aurez nouvelles qui vous plairont ; & véritablement si je les ai bonnes pour son salut, comme je pense, je vous veux venir voir à ce soir, & vous les conter plus à loisir, que je ne puis faire à présent. Et remettant le manteau & le chapeau, baisant encore une autre fois sa Dame, en lui donnant bonne esperance, se partit d'avec elle, & s'en alla dans la prison où estoit Aldobrandin, qu'il trouva plus pensif pour la peur de la mort qu'il attendoit, qu'il n'avoit d'esperance de son futur salut. Il s'approcha de lui par le consentement des prisonniers, comme s'il fust venu pour le reconforter. Et s'estant assis auprès de lui, il dit ainsi : Aldobrandin, je suis un tien ami, que Dieu t'envoye pour ton salut, lequel pour ton innocence a eu pitié de toi. Et par ainsi, si tu me veux octroyer pour l'amour de lui un petit don que je te demanderai, tu oyras (sans faute) avant qu'il soit demain au soir la sentence de ton absolution, où tu attens celle de la mort. A qui Aldobrandin répondit : Homme de bien, puisque tu es curieux de mon salut (combien que je ne te connoisse, ni ne me souvienne de t'avoir jamais vu) tu dois notamment, ainsi que tu dis, estre mon ami ; & à dire la vérité, je ne commis jamais le malefice, pour lequel on dit que je dois estre condamné à mort : il est vrai que j'ai fait assez d'autres péchés qui m'ont par aventure conduit à ceci, si te veux-je bien dire & assurer que je

Digitized by Google

ne voudrois pas promettre ſeulement quelque grande choſe pour l'honneur de Dieu, s'il lui plaiſoit avoir maintenant miſericorde de moi, mais auſſi la voudrois-je faire & accomplir volontiers; & par ainſi demande ce qu'il te plaira, car ſans faute, s'il advient que j'échappe, je te le tiendrai aſſurément. Le Pélerin dit alors: Ce que je te demande n'eſt autre choſe, ſinon que tu pardonnes aux quatre freres de Tedalde de t'avoir conduit à ce point, penſant que tu fuſſes coupable de la mort de leur frere, & que tu les tiennes pour freres & amis, en te demandant pardon de leur fait. A qui Aldobrandin répondit: Nul ne ſçait combien la vengeance eſt douce, ni avec combien d'ardeur on la déſire, ſinon celui qui reçoit l'offenſe; toutefois afin que noſtre Seigneur entende à mon ſalut, je leur pardonnerai volontiers & dès maintenant je leur pardonne; & ſi je ſors d'ici en vie & en échappe, je reſous (pour le faire) d'y tenir tout le moyen qui te viendra le plus à gré. La réponſe plut au Pélerin, & ſans lui vouloir dire autre choſe le pria très-fort qu'il fiſt bonne chere, car pour vérité il auroit avant que le lendemain fuſt paſſé certaine nouvelle de ſon ſalut. Au ſortir d'avec lui, il s'en alla devers la Seigneurie, & fit tant qu'il parla en ſecret à un Chevalier, qui eſtoit pour lors des Seigneurs, & lui dit: Monſeigneur, on doit volontiers travailler pour faire que la vérité des choſes ſoit connue, & meſme-

Digitized by Google

ment ceux qui tiennent le lieu que vous tenez, afin que ceux qui n'ont point commis les délits, n'en portent les peines, mais que les coupables en soient punis. Et afin qu'il en advienne ainsi à l'honneur de vous, & à damnation de qui l'a mérité, je suis venu ici devers vous : car, comme vous sçavez, vous avez procédé rigoureusement contre Aldobrandin Palermini, & il vous semble que vous avez trouvé pour certain que ce doit avoir esté lui qui a tué Tedalde Elisei, & estes après pour le condamner, ce qui est très-certainement faux, ainsi comme je pense vous faire connoistre véritablement, avant qu'il soit minuit, en vous livrant entre vos mains ceux qui ont tué ce jeune homme. L'honneste Chevalier, lequel avoit grand regret d'Aldobrandin, presta volontiers l'oreille aux paroles du Pélerin, & ayant devisé ensemble de plusieurs choses sur ce fait, les deux freres hostes de Tedalde, & leur servante, furent pris par son entremise au premier sommeil sans résistance. Mais quand on les voulut mettre sur la question, pour sçavoir au vrai comment la chose estoit allée, ils ne la voulurent endurer : mais chacun à par soi, & puis ensemble, confesserent ouvertement que ç'avoit esté eux qui l'avoient fait, ne connoissant toutefois Tedalde Elisei : quand on leur demanda la cause pourquoi, ils dirent que c'estoit pour ce qu'il avoit fait tout plein d'ennui & de fâcherie à la femme de l'un d'eux quand

ils n'estoient point au logis, & l'avoit voulu forcer à faire sa volonté. Le Pelerin ayant sçu ceci, prit congé du Gentilhomme, & s'en vint secrettement à la maison de Madame Hermeline, & la trouva, parce que tous ses gens s'en estoient allés dormir, toute seule, qui l'attendoit pareillement en grande dévotion, pour ouir bonne nouvelle de son mari, & se reconcilier avec son Tedalde. A laquelle quand il fut venu, il dit: Ma très-chere Dame, rejouis toi, car pour certain tu auras ici demain ton mari sain & sauf; & pour lui en donner plus entiere & véritable créance, il lui raconta entierement tout ce qu'il avoit fait. La Dame joyeuse autant qu'oncques fut femme, de deux tels accidens, & si soudains, c'est à sçavoir, de ravoir son ami en vie, lequel elle croyoit véritablement avoir pleuré pour mort, & de voir son mari délivré du danger dans lequel il estoit, le baisa & embrassa affectueusement, & se mettant ensemble dedans le lit, firent de bien bon cœur gracieuse & joyeuse paix, prenant l'un de l'autre un très-grand plaisir. Et ainsi que le jour s'approcha s'étant levé Tedalde, ayant déja déclaré à la Dame ce qu'il avoit résolu de faire, & prié derechef qu'elle le tînt secret, il sortit de la maison de la Dame, en habit toujours de Pélerin, pour s'en aller quand il en seroit temps, donner ordre à l'affaire d'Aldobrandin. Et la Seigneurie voyant, quand il fut jour, qu'elle avoit entiere informa-

Digitized by Google

tion de ce fait, elle délivra incontinent Aldobrandin, & peu de jours après fit trancher la tête aux malfaiteurs au lieu où ils avoient commis l'homicide. Aldobrandin estant donc délivré avec son grand plaisir, & pareillement celui de sa femme, & de tous ses amis & parens, & connoissant clairement que ceci estoit arrivé par le moyen du Pélerin, ils le menerent en la maison d'Aldobrandin, où ils le prierent de demeurer autant qu'il lui plairoit, & ne se pouvoient aucunement saouler de lui faire honneur & bonne chere, mesmement la Dame qui sçavoit à qui elle le faisoit : mais lui estant avis après quelques jours passés qu'il estoit temps de mettre d'accord ses freres & Aldobrandin, lesquels il connoissoit estre non seulement fort étonnés de son élargissement, mais aussi estoient armés de peur dudit Aldobrandin, il lui fit requeste d'accomplir la promesse qu'il lui avoit faite. Aldobrandin répondit franchement qu'il en estoit tout prêt. A qui le Pélerin fit apprester le lendemain un beau banquet, où il dit qu'il vouloit que ledit Aldobrandin avec ses parens & leurs femmes, fissent accueil aux quatre freres & à leurs femmes, & que lui mesme les iroit incontinent inviter de sa part à la paix, & à son banquet : Aldobrandin accordant tout ce qu'il vouloit, le Pélerin s'en alla tost après vers les quatre freres, envers lesquels usant assez de paroles, telles qui sont requises en semblables

matieres, il les fit enfin condescendre aisément avec raisons invincibles de devoir recouvrer l'amitié d'Aldobrandin, en lui demadant pardon ; & ceci fait, les invita, & leurs femmes aussi, pour venir disner le lendemain avec Aldobrandin, & eux assurés de sa foi, se tinrent pour invités. Le lendemain sur l'heure de disner, les quatre freres de Tedalde ainsi vestus de noir, comme ils estoient avec aucuns de leurs amis, vinrent les premiers en la maison d'Aldobrandin qui les attendit, & là ayant posé leurs armes en terre devant tous ceux qui avoient esté invités par Aldobrandin pour leur faire compagnie, se mirent à la merci d'Aldobrandin, lui requerant pardon de ce qu'ils avoient fait contre lui. Aldobrandin en pleurant les reçut bénignement, & les baisant en la bouche avec peu de paroles, pour le faire court, leur pardonna toute l'injure qu'il avoit reçue. Après ceux ci, les sœurs & les femmes toutes vestues de noir y vinrent aussi, lesquelles furent gracieusement reçues par Madame Hermeline, & par les autres qui estoient avec elle ; puis estant servis magnifiquement en ce banquet, il n'y eut nulle autre chose que louable, fors un certain silence procedé par la douleur fraische qui se représentoit par les habillemens de deuil des parens de Tedalde, dont le banquet du Pélerin & son dessein avoient esté blasmés par aucuns, ainsi qu'il s'en apperçut : pourquoi comme il avoit déliberé quand il fut temps de chasser cette

Digitized by Google

mélancolie, il se leva debout, alors que les autres n'avoient encore mangé le fruit, & il dit: Il n'y a eu faute, Messieurs &, mes Dames, en tout ce banquet pour le rendre joyeux, sinon de la présence de Tedalde, lequel ayant eu continuellement vostre compagnie, vous n'avez point connu: mais je vous le veux montrer. Et ayant jetté à terre son manteau, & tout son habit de Pélerin, il demeura en pourpoint. Alors il fut non sans très-grand étonnement reconnu de tous & long-temps regardé, avant qu'aucun crust assurément que ce fust lui. Ce que voyant Tedalde il leur raconta à plusieurs de leur parentage, & des choses advenues entr'eux, & de ses fortunes: par quoi ses freres & les autres hommes coururent tous les larmes aux yeux de joye à l'embrasser, & autant en firent après les femmes, aussi bien celles qui n'estoient point parentes, excepté Madame Hermeline. Ce que voyant Aldobrandin, il lui dit: Qu'est ceci, Hermeline? Que ne fais-tu chere comme les autres à Tedalde? A qui elle répondit si haut qu'elle pouvoit estre ouye de tous: Il n'y en a point ici certes qui plus volontiers lui ait fait chere ni la lui fasse que je ferois, comme celle qui plus lui suis tenue que nul autre, considerant que par ses bonnes œuvres je t'ai recouvré, n'estoient les deshonnestes paroles qui furent dites le jour que nous pleurions celui que nous pensions estre Tedalde, qui m'en empeschent. A qui

Digitized by Google

Aldobrandin dit: Va hardîment. Penses-tu que je croye ces bavards? Il a bien montré en pourchassant ma délivrance, qu'ils ont menti: encore que je ne les aie jamais crus, tost, leve-toi, & le va embrasser. La Dame, qui ne désiroit autre chose, ne fut paresseuse d'obéir en ceci à son mari: par quoi s'estant levée, tout ainsi comme les autres avoient fait, en l'embrassant elle lui fit grande chere. Cette liberté dont usa Aldobrandin plut grandement aux freres de Tedalde, & à tous les autres hommes & femmes qui estoient en la compagnie: tellement que toute la rancune qui avoit esté en l'entendement de quelques-uns, par les paroles qui avoient esté dites, s'oublia par ce moyen. Quand donc cette grande chere eut esté faite à Tedalde, lui-mesme déchira les habillemens de deuil qui estoient sur les épaules de ses freres, de ses sœurs, & des femmes de ses freres, & voulut qu'on en apportast d'autres: lesquels après qu'ils furent revestus, se prirent à chanter, danser, & faire autres passe-temps, au moyen de quoi le banquet qui avoit esté du commencement triste & mélancolique, eut joyeuse fin, & avec très-grande allegresse s'en allerent de compagnie en la maison de Tedalde où ils souperent, & tenant par plusieurs jours après cette façon de faire, continuerent cette chere. Les Florentins regarderent Tedalde long-temps comme un homme ressuscité, & pour chose admirable, & à plusieurs,

mesme encore à ses propres freres, demeura un peu de doute en l'entendement, si c'estoit lui ou non, ne le croyant point encore fermement, ni par aventure ne l'eussent-ils cru du tout, s'il ne fust advenu un cas qui les fit certains qui estoit celui qu'on avoit tué, lequel estoit tel : Un jour passoient des gens de pied de Lunigiane devant leur maison, & voyant Tedalde, coururent au-devant de lui, en disant : Dieu te garde de mal, Fativole : ausquels Tedalde, en la présence de ses freres, répondit : Vous m'avez pris pour un autre. Ceux-ci quand ils l'ouyrent parler, en eurent honte, lui demanderent pardon, en lui disant : En vérité vous ressemblez mieux qu'homme que nous vismes jamais ressembler à un autre nostre compagnon, qui se nomme Fativole de Pontresme, qui vint ici il y a quinze jours, ou peu s'en faut, & jamais nous n'avons pu sçavoir depuis ce qu'il est devenu : bien est vrai que nous nous étonnions de vostre habit, parce qu'il estoit de mesme condition que nous. Le frere aisné de Tedalde oyant ceci, s'avança, & demanda de quoi estoit vestu ce Fativole; ceux-ci le lui dirent, & il se trouva qu'il estoit vestu ainsi qu'ils le disoient; de quoi tant par ceci que par plusieurs autres signes, on reconnut que celui qui avoit esté tué, estoit Fativole, & non Tedalde, & dès cette heure-là, le soupçon que ses freres & les autres avoient, leur sortit de l'entendement. Tedalde estant retourné très-riche,

perſévera en ſon amitié, & la Dame ſans plus ſe courroucer, fit ſi ſagement qu'ils jouirent longuement de leur amour.

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 10. Le Mire sc.

Digitized by Google

NOUVELLE HUITIEME.

Feronde ayant mangé certaine poudre fut enterré pour mort; & par l'Abbé qui jouïssoit de sa femme fut tiré de la sépulture & mis en prison, & lui fit-on accroire qu'il estoit en Purgatoire : après qu'on l'eust fait ressusciter de la sorte, on lui fit nourrir pour sien l'enfant que l'Abbé avoit fait à sa femme.

Quand la longue nouvelle de Madame Emilie fut achevée, non pourtant déplaisante à personne pour sa longueur, mais tenue de tous pour si courte qu'il sembloit que l'on n'eust pas esté long-temps à la dire, eu égard à la quantité & à la diversité des cas racontés en icelle, la Reine se tourna vers Madame Laurette, & par un seul signe qu'elle fit de désirer qu'elle parlast, lui donna occasion de commencer ainsi. Mais cheres

Digitized by Google

Dames, j'ai un conte véritable à vous faire, qui a plus de semblance de mensonge que de vérité, & m'en suis souvenue tout à cette heure, quand j'ai oui que l'un a esté pleuré & enseveli pour l'autre. A cette cause je vous raconterai comment un homme vif a esté enseveli pour mort: & comme pour ressuscité, & non pour vif, lui-mesme & plusieurs autres crurent qu'il estoit sorti de la sépulture & adorerent pour saint qui en estoit occasion, lequel comme coupable, en devoit plutost estre puni. En Toscane fut & est encore une Abbaye assise, comme nous en voyons plusieurs, en un lieu non trop fréquenté de gens, en laquelle fut fait Abbé un moine de céans, lequel en toutes choses estoit très-saint, sinon à l'égard des femmes, & cela sçavoit-il si cauteleusement faire, que non seulement il n'estoit sçu d'aucun, mais encore moins soupçonné. Or advint qu'un riche paysan appellé Feronde, voisin de ladite Abbaye, homme materiel & gros d'entendement, prit grande familiarité avec ledit Abbé, & ne plaisoit ladite familiarité à l'Abbé pour autre chose que pour aucunes récréations qu'il prenoit quelquefois de ses sottises. En cette privauté & fréquentation l'Abbé s'apperçut que Feronde avoit une très-belle femme, dont il devint si fervemment amoureux, qu'il ne pensoit ni jour ni nuit à autre chose: mais voyant que Feronde, combien qu'il fust en toute autre chose simple & sot, estoit néanmoins très-sage à

Digitized by Google

ſçavoir aimer cette ſienne femme, & à la bien garder : l'Abbé en deſeſpoir quaſi, toutefois comme cault & aviſé, il mena Feronde de telle ſorte, qu'il venoit quelquefois avec ſa femme paſſer le temps au jardin de l'Abbaye, & là deviſant avec eux de la béatitude de la vie eternelle, & des très-ſaintes œuvres de pluſieurs hommes & femmes qui furent jadis, il les entretenoit modeſtement : tellement qu'il vint en grand deſir à la femme de ſe confeſſer à lui, & en demanda congé à Feronde, qui lui fut octroyé. Eſtant doncques venue ſa femme à ſe confeſſer à l'Abbé avec ſon grand contentement, & s'eſtant miſe à genoux à ſes pieds, avant que dire autre choſe, elle commença ainſi : Monſieur, ſi Dieu ne m'avoit donné mari tel que j'en ai un, ou qu'il ne m'en euſt point donné, il me ſeroit par aventure bien aiſé d'entrer avec voſtre ſainte doctrine au chemin dont vous nous avez parlé, qui mene les gens à la vie eternelle; mais moi conſiderant qui eſt Feronde & ſa ſottiſe, je me puis bien dire veuve, encore que je ſois mariée, d'autant que lui vivant je ne puis avoir autre mari : & encore, ainſi ſoit comme vous voyez, il eſt ſans aucune occaſion ſi outrageuſement jaloux de moi, que je ne puis vivre avec lui, ſinon en tribulation & en mal-aventure : pourquoi avant que je puiſſe venir à autre confeſſion, je vous prie le plus humblement que je puis, que ſur ceci il vous plaiſe me donner quelque conſeil, pource

Digitized by Google

que ſi je ne commence par ceci l'occaſion de mes bonnes œuvres, le confeſſer ou autre bien que je ſçuſſe faire, me ſerviroit de peu. Ces paroles chatouillerent avec grand plaiſir le cœur de l'Abbé, & lui ſembla bien que la fortune lui euſt ouvert la voye à ce que plus il déſiroit, ſi dit: Ma fille, je croi pour certain que ce ſoit un grand ennui à une belle & délicate femme, comme vous eſtes, d'avoir pour mari un ſot, ſans cervelle, ni entendement, mais encore le croi-je plus grand d'avoir un jaloux: par quoi vous ayant & l'un & l'autre, ce que vous dites de votre tribulation ſe peut aiſément croire: mais à ceci pour abbreger, je n'y voi autre remede qu'un, qui eſt, qu'il faut qu'il gueriſſe de cette jalouſie; & la medecine de l'en ſçavoir guerir je la ſçais trop bien faire, pourvu que vous vous faſſiez fort de tenir ſecret ce que je vous dirai. La femme lui dit: Mon pere, n'en doutez point; car je me laiſſerois plutoſt mourir, que je diſſe jamais à autrui choſe que vous m'euſſiez défendue de dire. Mais comment ſe pourra-t'il? L'Abbé répondit: Si nous voulons qu'il gueriſſe, il faut par néceſſité qu'il aille en purgatoire. Et comment, dit la femme, y pourra-t-il aller eſtant en vie? Il faut, dit l'Abbé, qu'il meure, & par ainſi il ira; & quand il aura ſouffert tant de peine qu'il ſoit gueri de ſa jalouſie, nous avec certaines oraiſons prierons Dieu qu'il le ramene en cette vie, ce qui ſera. Adonc, dit la femme, dois-je

je cependant demeurer veuve ? Oui, répondit l'Abbé, pour un certain temps, durant lequel il vous faut bien garder de vous remarier, parce que Dieu s'en courrouceroit; outre que quand Feronde reviendroit, il vous faudroit retourner à lui, & lors il seroit plus jaloux que jamais. La femme dit, pourvu qu'il guerisse de cette maudite jalousie & qu'il ne me faille pas toujours demeurer en cette misere j'en suis contente, faites-en comme il vous plaira. Je le ferai, dit l'Abbé. Mais quelle récompense dois-je avoir d'un tel plaisir? Mon pere, dit la femme, ce qu'il vous plaira, pourvu qu'il soit en ma puissance: mais que peut faire une femme comme moi qui soit convenable à un si saint homme comme vous êtes? A qui l'Abbé répondit: Ma mie, vous pouvez non moins faire pour moi, que je puis faire pour vous, parce qu'ainsi comme je me dispose à faire pour vous chose qui doit estre vostre bien & vostre consolation, ainsi pouvez-vous faire chose pour moi qui sera le salut & le recouvrement de ma vie. Lors dit la Dame: si ainsi est j'en suis contente. Donc, dit l'Abbé, me donnerez-vous vostre amour avec contentement de vostre personne, pour laquelle je brûle & me consomme entierement La femme oyant ceci toute étonnée, répondit: Hélas! mon Pere, qu'est-ce que vous me demandez? Je croiois certainement que vous fussiez un vrai saint, est-il convenable aux

Digitized by Google

hommes ſaints de requerir les femmes qui vont à eux pour conſeil, de ſemblables choſes ? A qui l'Abbé dit : Ma chere amie, ne vous en étonnez pas, car la ſainteté ne devient pas moindre, parce qu'elle demeure en l'ame, & ce que je vous demande eſt péché du corps : mais quoi que ce ſoit, voſtre déſirable beauté a tant eu de force, qu'amour m'a contraint d'ainſi le faire, & vous veux bien dire que vous vous devez plus vanter de voſtre beauté qu'aucune femme, conſiderant qu'elle plaiſt aux ſaints hommes qui ont accoutumé de voir celle du Ciel ; & outre ce encore que je ſois Abbé, je ſuis homme comme les autres, & comme vous voyez, je ne ſuis pas encore vieil, & il me ſemble que ce que je vous demande ne vous doit être ennuyeux à faire, mais que vous le devez déſirer, parce que cependant que Feronde demeurera en Purgatoire, je vous donnerai, en vous faiſant compagnie la nuit, cette meſme conſolation qu'il vous devroit donner, & jamais ne s'en appercevra, chacun croyant de moi ce que n'agueres vous en croyez : par quoi ne refuſez la grace que Dieu vous envoye. Il y en a aſſez de telles qui déſireroient avoir ce que vous pouvez avoir, & que vous aurez ſi vous croyez mon conſeil ; & outre tout cela j'ai de belles bagues & autres joyaux, leſquels je n'entens qu'ils ſoient à autre perſonne qu'à vous : faites donc pour moi, ma chere amie, ce que je fais volontiers pour vous.

Digitized by Google

La femme ayant le visage baissé ne sçavoit comme le lui nier : & de lui accorder, il ne lui sembloit pas qu'il fust à propos. Par quoi voyant l'Abbé qu'elle lui avoit presté l'oreille & qu'elle ne répondoit aucune chose, il lui sembla l'avoir à moitié convertie : enfin plusieurs autres paroles continuant les premieres, avant qu'il cessast, il lui mit en la tête que ce seroit bien fait. Elle toute honteuse, lui dit qu'elle estoit preste à faire tout ce qu'il lui plairoit, mais qu'elle ne le pouvoit faire que Feronde ne fust premierement allé en Purgatoire : à qui l'Abbé très-content répondit : Nous ferons qu'il ira incontinent. Faites seulement que demain ou un autre jour il vienne passer ici le temps avec moi. Et après ceci dit, lui ayant secrettement mis un anneau au doigt, il lui donna congé. La femme joyeuse du présent & esperant en avoir d'autres, quand elle fut retournée vers ses compagnes leur conta de merveilleuses choses de la sainteté de l'Abbé, & s'en retourna en sa maison avec elles. De là à peu de jours Feronde s'en alla à l'Abbaye, & incontinent que l'Abbé le vit, il s'avisa de l'envoyer en Purgatoire. Cet Abbé avoit recouvert de fortune une poudre de merveilleuse vertu ès parties du Levant d'un grand Prince, lequel affermoit qu'on en usoit quand quelqu'un vouloit envoyer en dormant quelqu'autre en son Paradis, ou l'en faire sortir ; laquelle ainsi que plus ou moins on prenoit,

faiſoit ſans aucune offenſe dormir tellement celui qui en prenoit, que cependant que ſa vertu & force duroient, jamais perſonne n'euſt jugé que celui-là euſt en ſoi aucun ſentiment de vie. Par quoi ayant pris ledit Abbé de cette poudre autant qu'il ſuffiſoit pour faire dormir trois jours, il la mêla avec un verre de vin trouble, & la donna à boire en ſa chambre à Feronde ſans qu'il penſaſt à aucune choſe, & après le promena par le cloiſtre, où eſtant avec pluſieurs de ſes Moines, ils commencerent à prendre grand paſſe-temps de ſes ſottiſes accoutumées, lequel ne dura gueres que la poudre faiſant ſon operation il lui vînt un ſi ſoudain & enragé ſommeil en la teſte, qu'eſtant tout debout il s'endormit, & ainſi endormi tomba: l'Abbé feignant de ſe troubler fort de cet accident, le fit deſcendre & apporter de l'eau froide qu'on lui jetta au viſage, & pluſieurs autres choſes, comme ſi de quelque fumoſité d'eſtomach, ou autre cauſe qui lui euſt occupé le ſentiment, il lui vouluſt faire recouvrer la vie perdue & le ſentiment. Mais l'Abbé & les Moines voyant que pour tout ce il ne s'en reſſentoit aucunement, eux lui taſtant le poulx & ne lui trouvant aucun ſentiment, crurent tous pour certain qu'il eſtoit mort. Par quoi l'ayant envoyé dire à ſa femme & aux parens, leſquels y vinrent incontinent, ils en pleurerent amerement: l'Abbé le fit mettre ainſi veſtu comme il eſtoit ſous une

Digitized by Google

tombe en ſépulture, & la femme s'en retourna en ſa maiſon avec un petit fils qu'elle avoit de ſon mari, diſant qu'elle n'en ſortiroit jamais. Eſtant ainſi demeurée avec ſon fils, commença à gouverner le bien & les richeſſes de la maiſon. L'Abbé accompagné d'un Moine Boulonnois, duquel il ſe fioit grandement, qui eſtoit venu ce meſme jour de Boulogne, s'eſtant levé la nuit, tirerent ſecrettement eux deux Feronde de la ſépulture, & le porterent en une priſon obſcure, où l'on ne voyoit goutte, laquelle avoit eſté faite pour mettre *in pace* les Moines qui commettoient quelque faute. Ils lui oſterent ſes habits, & le veſtirent en Moine; puis le mirent ſur un faiſceau de paille, & le laiſſerent là juſques à ce qu'il ſe réveillaſt : le jour ſuivant, l'Abbé s'en alla avec un autre de ſes Moines par maniere de viſite à la maiſon de la femme, laquelle il trouva veſtue de noir, & toute troublée : l'ayant un eſpace de temps confortée, la requit tout doucement de ſa promeſſe. La femme ſe voyant en liberté, & ſans empêchement de Feronde ou d'aucun autre, ayant vu à l'Abbé un autre bel anneau au doigt, dit qu'elle eſtoit preſte de tenir ſadite promeſſe, & compoſerent enſemble que la nuit ſuivante il y pourroit venir. Par quoi la nuit venue, l'Abbé veſtu des habits de Feronde, & accompagné de ſon Moine, s'y en alla & coucha avec elle juſques au matin, recevant un très-

Digitized by Google

grand plaisir, puis s'en retourna à l'Abbaye. Faisant assez souvent ce chemin, estant rencontré quelquefois à l'aller, & quelquefois au venir, l'on crut que c'estoit Feronde qui alloit par ce chemin faisant sa pénitence, & l'on en faisoit après mille contes entre ceux du village qui sont gens grossiers & rustiques, & le dit-on plusieurs fois à la femme, qui sçavoit mieux qu'eux ce que c'estoit. Quand donc Feronde fut réveillé, & qu'il se trouva là sans sçavoir où il estoit, le Moine Boulonnois entra dedans la prison, & avec une voix horrible, & certaines verges en la main, lui donna une grande fessée. Feronde pleurant & criant, ne faisoit autre chose que demander : Où suis-je ? A qui le Moine répondit : Tu es en Purgatoire. Comment, dit Feronde, suis-je doncques mort ? Oui, dit le Moine. Par quoi Feronde commença à pleurer soi-mesme, sa femme & son fils, disant les plus grandes folies du monde : auquel le Moine porta un peu après à manger & à boire. Ce que voyant Feronde, il dit : Ho, ho, les morts mangent-ils ? Le Moine dit, oui, & ce que je t'apporte, est ce que la femme qui fut autrefois tienne a envoyé ce matin à l'Eglise pour faire dire des Messes pour ton ame, & Dieu veut qu'il te soit représenté ici : lors dit Féronde : O mon Dieu, donne lui le bon an : je l'aimois tant avant que je mourusse, que je la tenois toute nuit entre mes bras,

Digitized by Google

& ne faisois autre chose quand il m'en prenoit fantaisie. Après ayant grand faim, il commença à manger & à boire ; & le vin ne lui semblant pas trop bon, il dit : O que Dieu la mette en mal an, qu'elle n'a envoyé au Prestre du vin du muid qui est au long du mur : mais après qu'il eut mangé & bû, le Moine le prit derechef, & des mesmes verges lui donna une autre grande secousse : à qui Feronde, ayant fort crié, dit : Hélas ! pourquoi me fais-tu ceci ? Le Moine lui répondit : Pour ce que nostre Seigneur l'a commandé ainsi, & veut que deux fois le jour tu en ayes autant. Pour quelle occasion, dit Feronde ? Pour ce, répondit le Moine, que tu as esté jaloux, ayant la meilleure femme qui fust en tout le pays pour épouse. Hélas ! dit Feronde, tu dis vrai : & la plus douce : elle estoit plus succrée que confitures : mais je ne sçavois pas que nostre Seigneur fust marri, quand l'homme est jaloux, car je ne l'eusse jamais esté. Le Moine dit : A ceci devois-tu penser pendant que tu estois delà : & s'il advient que jamais tu y retournes, ayes toujours un souvenir de ce que je te fais maintenant, & ne sois jamais jaloux. Feronde répondit : Ho, y retourne-t-il jamais qui est une fois mort ? Oui, celui qui plaist à nostre Seigneur, dit le Moine. Hélas ! dit Feronde, si j'y retourne jamais, je serai le meilleur mari du monde : jamais je ne la battrai : jamais je ne lui dirai villenie, sinon du vin qu'elle a envoyé

ici ce matin, & aussi de ce qu'elle n'a point envoyé de chandelle & qu'il m'a fallu manger à l'obscurité. Si a bien, dit le Moine, mais elle a esté brûlée en disant les Messes. Ho, dit Feronde, tu diras à la fin vérité, & pour certain si j'y retourne, je lui laisserai faire ce qu'elle voudra : mais dis-moi, qui es-tu qui me fais tout ceci ? Je suis pareillement mort comme toi, dit le Moine, & nâquis en Sardaigne : & parce que je louai la jalousie à un maistre que je servois, j'ai esté condamné de Dieu à cette peine, que je te doive donner à manger & à boire & te battre comme je fais, jusques à tant que nostre Seigneur ait déterminé autre chose de toi & de moi. Feronde lui demanda, ne sommes-nous que toi & moi ici ? Oui, dit le Moine, à milliers : mais tu ne les peux ni voir ni ouir, non plus qu'eux toi. Alors Feronde dit : Ho, ho, combien sommes-nous loin de nos pays ? Le Moine répondit, beaucoup de milliers de lieues. Moine, c'est bien assez, dit Feronde, & à ce qu'il me semble nous devrions estre hors du monde tant il y a loin. Or en telles semblables façons de faire, avec le boire & le manger fut tenu Feronde, pendant dix bons mois, durant lesquels l'Abbé visita assez souvent la belle jeune femme, & avec elle se donna le plus beau temps du monde. Mais (comme les malheurs arrivent) elle devint grosse, & incontinent s'en estant apperçue, elle le dit à l'Abbé.

Digitized by Google

Par quoi il sembla bon à tous deux, sans y songer autrement, que Feronde dust retourner de Purgatoire en cette vie, & qu'elle retournast avec lui, disant qu'elle estoit grosse de lui. L'Abbé la nuit suivante fit avec une voix contrefaite appeller Feronde en la prison, & lui dire : Feronde, conforte-toi, car il plaist à Dieu que tu retournes au monde, où quand tu y seras, tu auras un fils de ta femme, lequel tu feras nommer Benoît, parce que par les prieres de ton saint Abbé & de ta femme & pour l'amour de saint Benoît il te fait cette grace. Feronde oyant ceci fut fort joyeux, & dit : Il me plaist bien, Dieu donne le bon an à nostre Seigneur & à l'Abbé & à saint Benoît, & à ma femme douce & succrée. L'Abbé lui ayant fait donner parmi le vin qu'on lui envoyoit, de cette poudre autant qu'il suffit pour le faire dormir quatre heures, & l'ayant revestu de ses habits, lui & le Moine l'apporterent secrettement en la tombe où il avoit esté enseveli. Le matin ensuivant sur le point du jour, Feronde reprit ses sens, & vit par quelque trou de la tombe le jour, lequel il n'avoit vu de dix mois. Par quoi lui estant avis qu'il estoit vivant, commença à crier : Ouvrez-moi, ouvrez-moi ; & lui-mesme poussant de la teste le couvercle de la tombe, s'efforça tant que l'ayant entr'ouvert, parce qu'il n'estoit gueres bien joint, il commença à le jetter par terre, quand les Moines qui avoient oui Matines,

Digitized by Google

coururent là, & connurent la voix de Feronde; & le virent hors du monument. De quoi tout épouvantés pour la nouveauté du fait commencerent tous à fuir, & s'en allerent devers l'Abbé, lequel faisant semblant de se lever d'oraison, dit: Mes enfans, n'ayez peur, prenez la Croix & l'eau benite, & vous en venez après moi, nous verrons ce que la puissance de Dieu nous veut montrer, & ainsi fut fait. Feronde estant tout pâle, comme celui qui longtemps avoit esté sans voir le Ciel, sortit hors du monument, & incontinent qu'il vit l'Abbé il se jetta à ses pieds, disant: Mon pere, vos oraisons, ainsi qu'il m'a esté révelé, & celles de saint Benoît, & celles aussi de ma femme m'ont tiré des peines du Purgatoire, & fait retourner en vie, de quoi je prie Dieu qu'il vous donne bon an, & bonnes calendes aujourd'hui & toute vostre vie. L'Abbé dit: Louée soit la puissance de Dieu; va donc, mon fils, puisque Dieu t'a ici renvoyé, & console ta femme, laquelle toujours depuis que tu passas de cette vie, a esté en larmes, & sois doresnavant serviteur de Dieu: Monsieur, répondit Feronde, il m'a bien ainsi esté dit, laissez faire à moi, qu'aussitost que je la trouverai, je la baiserai, tant de bien que je lui veux. L'Abbé estant demeuré avec ses Moines fit semblant d'avoir une grande admiration de ceci, & en fit dévotement chanter le Miserere. Feronde retourna en son village où tout le

Digitized by Google

monde qui le voyoit fuyoit, comme on a accoutumé de faire quand on voit les chofes horribles : mais lui les appellant par leurs noms, affermoit qu'il eftoit reffufcité : fa femme pareillement avoit peur de lui. Mais après que le peuple fe fut par quelque temps affuré avec lui, & voyant qu'il eftoit vif, l'interrogerent & demanderent plufieurs chofes ; & lui, comme s'il eftoit retourné fage, répondoit à tous, & leur contoit nouvelles des ames de leurs parens, & faifoit de foi-mefme les plus belles fables du monde, & de ce qu'on faifoit en Purgatoire, & raconta devant tout le peuple la révelation à lui faite par Rangel Bragriel avant qu'il reffufcitaft. Au moyen de quoi il retourna à la maifon avec fa femme, & eftant remis en la poffeffion de fes biens, il l'engroffit, comme il crut, & de fortune il advint que ce fuft à temps convenable felon l'opinion des fots, qui croyent la femme devoir porter juftement un enfant neuf mois. Elle depuis enfanta un fils, lequel fut nommé Benoît Feronde. Le retour de Feronde & les paroles qu'il difoit, croyant quafi chacun qu'il fuft reffufcité, augmenterent la renommée de la fainteté de l'Abbé ; & Feronde, lequel pour fa jaloufie avoit efté bien battu, comme gueri d'icelle en fuivant la promeffe que l'Abbé avoit faite à fa femme, ne fut de-là en avant plus jaloux : de quoi elle contente vefquit honneftement comme elle vouloit avec lui, & fi bien que

Digitized by Google

quand elle pouvoit, elle se retrouvoit très-volontiers avec le saint Abbé, lequel l'avoit bien & soigneusement servie en ses plus grandes affaires.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 11. Lempereur Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE NEUFVIEME

Gillette de Narbonne guerit le Roi de France d'une fistule qu'il avoit, dont pour récompense elle demanda Bertrand Comte de Roussillon pour mari, lequel l'ayant épousé par force, s'en alla par dépit à Florence, où faisant l'amour à une jeune fille, Gillette coucha au lieu d'elle avec lui, & en eut deux fils; par quoi l'aimant depuis, il la tint pour sa femme.

Il ne restoit, pour ne rompre le privilege donné à Dioneo, que la Reine pour dire sa Nouvelle. Par quoi quand celle de Madame Laurette fut achevée, sans attendre d'estre sollicitée des siens elle toute joyeuse commença à parler ainsi. Qui dira désormais aucune nouvelle qui ressemble belle, ayant oui Madame Laurettte? Certes ce nous a esté grand avantage de ce

Digitized by Google

qu'elle n'a pas esté la premiere, parce que peu des autres ne nous eussent gueres plu après : & ainsi je me doute bien qu'il adviendra de celles qui restent de raconter pour cette journée: toutefois je vous raconterai celle qui doit estre dite par moi sur la matiere proposée. Il y eut au Royaume de France un Gentilhomme nommé Esnard, Comte de Roussillon, lequel pour ce qu'il n'estoit gueres sain, tenoit toujours auprès de lui un Medecin nommé maistre Gerard de Narbonne: ce Comte avoit un sien seul petit fils nommé Bertrand, très-beau & jeune garçon avec lequel l'on faisoit nourrir plusieurs autres enfans de son âge, entre lesquels y avoit une fille dudit Medecin, appellée Gillette, laquelle devint éprise d'amour pour ce Bertrand, jusques au point qu'on ne le pourroit penser, & plus qu'il n'estoit convenable à si grande jeunesse; auquel Bertrand quand son pere fut mort, & lui laissé sous la garde-noble du Roi, il convint aller à Paris, dont la jeune fille demeura désespérément déconfortée. Peu de temps après son pere estant aussi mort, elle fut volontiers allée à Paris pour voir seulement le jeune Comte, si elle eust eu quelque bonne occasion. Mais estant soigneusement gardée par ses parens, parce qu'elle estoit demeurée seule & riche, elle n'y voyoit point d'honneste moyen, dont déja preste à marier, n'ayant jamais pu oublier le jeune Comte, elle avoit refusé plusieurs à

qui ſes parens l'avoient voulu marier, ſans leur témoigner aucunement l'occaſion de ſon refus. Or advint qu'elle brûlant de l'amour de Bertrand plus que jamais, pour ce qu'elle oyoit dire qu'il eſtoit devenu beau jeune Gentilhomme, elle entendit des nouvelles comme il eſtoit demeuré une fiſtule au Roi de France par une enflure d'eſtomach qu'il avoit eue, dont il avoit eſté mal panſé, qui lui cauſoit une merveilleuſe douleur & angoiſſe, & n'avoit-on pu encore trouver Medecin, combien que pluſieurs s'en fuſſent mêlés, qui l'en euſt pû guerir, mais tous l'avoient empiré; pour quoi le Roi comme déſeſperé ne vouloit plus conſeil ni aide de perſonne. La jeune fille fut ſans comparaiſon fort aiſe, & penſa d'avoir par ceci non ſeulement occaſion légitime d'aller à Paris, mais ſi la maladie eſtoit telle qu'elle croyoit, de pouvoir facilement venir à bout d'avoir le Comte Bertrand pour mari. Et comme celle qui avoit appris auparavant pluſieurs choſes de ſon pere, ayant fait une poudre de certaines herbes propres pour la maladie qu'elle penſoit que ce fuſt, elle monta à cheval & alla à Paris. La premiere choſe qu'elle fit, ce fut qu'elle s'efforça de voir le Comte Bertrand. Après eſtant venue devant le Roi elle lui requit de grace qu'il montraſt ſa maladie. Le Roi la voyant belle jeune fille & advenante, ne l'en ſçut eſconduire, & la lui montra: incontinent qu'elle l'euſt vue, auſſitoſt

Digitized by Google

elle se persuada de le pouvoir guerir, & lui dit: Sire, quand il vous plaira, j'ai esperance en Dieu, que sans vous faire ennui ni fascherie, je vous aurai rendu sain dedans huit jours de cette maladie. Le Roi se mocqua en soi-mesme des paroles de cette fille, disant: Comment est-il possible que ce que les plus grands Medecins du monde n'ont pu, ni sçu faire, une jeune femme le fasse? & répondit qu'il avoit proposé en soi-mesme de ne suivre aucun conseil de Medecin. A qui la jeune fille répondit: Sire, vous méprisez mon art, pour ce que je suis jeune & femme: mais je vous advise que je ne medecine point avec ma science, ains avec l'aide de Dieu, & avec la science de maistre Gerard de Narbonne, qui fut mon pere, & Medecin de grande renommée tant qu'il vescut. Le Roi dit alors en soi-mesme: Cette-ci par aventure m'est envoyée de Dieu, pourquoi n'éprouverai-je ce qu'elle sçait, puisqu'elle promet de me guerir en peu de temps sans me faire ennui? Et s'estant accordé il dit: Damoiselle, si vous me guerissez me faisant rompre ma déliberation, que voulez-vous qu'il s'en ensuive? Sire, dit la fille, faites-moi mettre en bonne & sûre garde: & si je ne vous gueris dedans huit jours, faites-moi brûler: mais aussi si je vous gueris, quelle récompense en aurai-je? A qui le Roi répondit: Il me semble que vous estes encore à marier, & pour ce, si vous me guerissez, je vous marierai bien hautement.

Digitized by Google

hautement. Auquel la fille répondit : Certes, Sire, je suis bien contente que vous me mariez : mais je veux un mari tel que je vous demanderai, sans prétendre à pas un de vos enfans ni vostre sang. Le Roi lui promit incontinent de le faire. La jeune fille commença à faire sa medecine ; & en bref, voire avant le terme qu'elle avoit promis, le Roi fut gueri, dont estant bien satisfait, il lui dit : Damoiselle, vous avez bien gagné le mari que vous demanderez. J'ai donc, Sire, dit-elle, gagné le Comte Bertrand de Roussillon, lequel j'ai dès mon enfance commencé à aimer, & depuis l'ai toujours aimé de tout mon cœur. Le Roi crut le lui devoir donner, puisqu'il le lui avoit promis ; ne voulant manquer à sa promesse, il le fit appeller, & lui dit : Comme vous estes desormais grand & puissant, je veux que vous vous en retourniez en vostre maison gouverner vostre estat, & que vous emmeniez une Damoiselle que je vous ai donnée pour femme. Alors le Comte dit : Et qui est, Sire, la Damoiselle ? A qui le Roi répondit : C'est celle qui avec ses medecines m'a gueri. Le Comte qui bien la connoissoit, & déja l'avoit vue, combien qu'elle lui semblât belle, sçachant qu'elle n'estoit de lignage convenable à sa noblesse, tout dédaigneux dit : Vous me voulez donc, Sire, bailler une medecine pour femme ? jà à Dieu ne plaise que j'épouse jamais une telle femme. A qui le Roi répondit : Vous voulez donc que

Digitized by Google

je faille de ma foi, que j'ai donnée à la Damoiselle pour recouvrer ma santé, qui pour récompense vous demande pour mari. Sire, dit Bertrand, vous me pouvez oster tout mon bien, & me donner moi-mesme à qui vous plaist, comme vostre homme que je suis : mais je vous fais certain que je ne serai jamais content d'un tel mariage. Si serez, dit le Roy, parce que la Damoiselle est belle & sage, & si vous aime beaucoup : par quoi j'espere que vous menerez plus joyeuse vie avec elle, que vous ne feriez avec une autre de plus grande maison. Le Comte se tut, & le Roi fit faire grand appareil pour la feste des nopces. Quand le jour qu'on avoit déterminé fut venu, le Comte en la présence du Roi, quoique mal volontiers, épousa la Damoiselle qui l'aimoit plus que soi-mesme. Ceci fait comme celui qui avoit pensé en soi-mesme ce qu'il avoit à faire, feignant qu'il s'en vouloit retourner en son pays, & là consommer le mariage, il demanda congé au Roi : & quand il fut monté à cheval s'en vint à Toscane, où ayant sçu que les Florentins avoient guerre contre les Senois, il se délibera d'estre de leur parti ; & y estant volontiers reçu, & avec honneur fait capitaine de certain nombre de gens, avec bon estat d'eux, il se mit en leur service & y fut long-temps. La nouvelle mariée peu contente de telle aventure, esperant par son adresse de le faire venir en son pays, s'en vint à Roussillon, où elle fut

Digitized by Google

reçue de tous leurs Sujets comme leur Dame. Là ayant trouvé que pour le long temps qu'on avoit esté sans Comte, tout estoit gasté, & en desordre, elle remit comme sage Dame, & par grande diligence & sollicitude, tout en ordre, dont les Sujets se contenterent grandement & l'eurent moult chere, & eurent aussi amour pour elle, blasmant fort le Comte de ce qu'il ne s'en contentoit pas. Ayant la Dame remis sus tout le pays, elle le fit entendre par deux Chevaliers au Comte son mari, le suppliant que si c'estoit pour elle, qu'il ne venoit pas en son pays, il le lui mandast, & qu'elle pour lui complaire se retireroit; ausquels il dit rudement, qu'elle en fasse comme elle voudra. Quant est de moi je m'en irai demeurer avec elle quand elle aura cet anneau au doigt & un fils de moi entre ses bras. Il aimoit fort cet anneau & le tenoit bien cher, & jamais ne l'ostoit de son doigt, pour quelque vertu qu'on lui avoit fait entendre qu'il avoit. Les Chevaliers entendirent la terrible condition par lui mise sur ces deux choses quasi impossibles: & voyant que par leurs paroles ils ne le sçurent fléchir, ils s'en retournerent devers la Dame, & lui raconterent sa réponse, laquelle fort dolente, après qu'elle eut long-temps pensé, resolut de vouloir sçavoir si elle pourroit venir à chef de ces deux choses, afin que par conséquent elle pust ravoir son mari. Ayant advisé ce qu'elle devoit faire, elle assembla une partie des plus

Digitized by Google

grands & plus gens de bien de ſon pays, leur contant par ordre & pitoyablement ce qu'elle avoit déja fait pour l'amour du Comte, lui remontrant la conſéquence de ſon procedé; & à la fin elle leur dit que ſon intention n'eſtoit pas que pour la demeure qu'elle faiſoit là, le Comte demeuraſt en perpetuel exil, mais qu'elle déliberoit de conſommer le reſte de ſes jours en pélerinages, & en ſervices de miſericorde pour le ſalut de ſon ame, les priant qu'ils priſſent la charge & gouvernement du pays, & qu'ils fiſſent entendre au Comte qu'elle lui avoit laiſſé la poſſeſſion d'icelui toute vuide & toute nette, s'eſtant fort éloignée, avec intention de ne jamais plus retourner à Rouſſillon. Là furent répandues, cependant qu'elle parloit, pluſieurs larmes par ces bonnes gens, & lui furent faites de très-grandes prieres qu'il lui pluſt changer d'opinion; mais tout cela ne ſervit de rien. Par quoi les ayant recommandés à Dieu, elle ſe mit en chemin avec un ſien couſin & une ſienne ſervante, en habit de Pélerin, bien garnis d'argent & de précieuſes bagues, ſans qu'aucun ſçuſt où elle alloit, & jamais elle ne s'arreſta qu'elle ne fuſt à Florence; où arrivée par fortune en un petit logis que tenoit une bonne femme veuve, elle ſe contenoit tout bellement comme une pauvre Pélerine, déſirant d'avoir nouvelle de ſon Seigneur, lequel de fortune elle vit le jour ſuivant paſſer devant le logis à cheval avec ſa compagnie. Or quoi-

Digitized by Google

qu'elle le connust très-bien, si demanda-t-elle toutefois à la bonne femme du logis qui il estoit. A qui l'hostesse répondit : C'est un Gentilhomme étranger, lequel se nomme le Comte Bertrand de Roussillon, courtois & gracieux, & fort aimé en cette ville, & si est le plus amoureux homme du monde d'une nostre voisine qui est gentille femme, mais pauvre. Il est vrai qu'elle est honneste jeune fille, & que par pauvreté elle ne se marie point, mais demeure avec une sienne mere très-sage & honneste Dame, & par aventure n'estoit cette mere, elle eust déja fait une partie de ce que le Comte eust voulu. La Comtesse récueillit bien ces paroles, & examinant par le menu chaque particularité d'icelles, & ayant bien compris toutes choses, elle prit conclusion de ce qu'elle avoit à faire. Quand elle eut appris la maison & le nom de la Dame & de la fille aimée du Comte, elle s'y en alla un jour secrettement en habit de Pélerin, & les trouvant assez pauvres en leur ménage, elle les salua, & dit à la mere, que quand il lui plairoit, elle parleroit volontiers à elle. La gentille femme s'estant levée lui dit qu'elle estoit toute preste de l'écouter. Estant entrées toutes seules en une chambre, & assises, la Comtesse commença à dire : Madame, il me semble que vous estes des ennemies de fortune aussi bien que moi : mais si vous voulez vous pourrez consoler & vous & moi. La Dame répondit qu'elle ne

Digitized by Google

désiroit chose en ce monde tant que de se consoler honnestement. La Comtesse suivit son propos, lui disant : J'ai besoin de votre foi, en laquelle si je me remets, & que vous me trompiez, vous gasteriez vostre fait & le mien. Dites-moi, dit la gentille femme, assurément ce qu'il vous plaira, car vous ne vous trouverez jamais trompée de moi. Alors ayant la Comtesse commencé dès le premier jour qu'elle devint amoureuse, lui conta qui elle estoit, & ce qui lui estoit advenu jusques à ce jour-là, de telle sorte que la gentille femme croyant ce qu'elle disoit, comme celle qui déja en avoit oui dire quelque chose à d'autres qu'à elle, commença à en avoir compassion ; & après que la Comtesse lui eut raconté tout son fait, elle continua son propos, en disant : Or vous avez oui entre mes autres fascheries, quelles sont les deux choses qu'il me convient avoir, si je veux recouvrer mon mari : lesquelles je ne connois autre personne qui me les puisse faire avoir, sinon vous, s'il est vrai ce que j'entens : c'est à sçavoir, que le Comte mon mari aime vostre fille : à qui la gentille femme dit : Si le Comte aime ma fille, je n'en sçai rien, toutefois il en fait de grands semblans ; mais que puis-je faire qui vous soit agréable ? Madame, répond la Comtesse, je vous le dirai, mais je vous veux premierement montrer ce qui vous en adviendra, si vous me voulez secourir en ceci. Je vois vostre fille belle

Digitized by Google

& grande, preste à marier, mais à ce que j'ai entendu, & que je puis comprendre, ce qui vous fait la garder tant, est faute d'avoir le moyen de la marier; partant je délibere, pour le mérite du plaisir que vous me ferez, de lui donner promptement de mes deniers autant en mariage que vous mesme trouverez estre suffisant pour la marier honorablement. L'offre de la Comtesse fut fort agréable à la Dame comme nécessiteuse qu'elle estoit: mais toutefois ayant le cœur noble, elle lui dit: Madame, dites-moi ce que je puis faire pour vous, & si c'est chose honneste à moi, je le ferai volontiers, & puis après vous ferez ce qu'il vous plaira. Lors dit la Comtesse: Il est de besoin que vous fassiez dire au Comte mon mari, par quelque personne en qui vous ayez grande confiance, que vostre fille est toute preste de faire ce qui lui plaira, pourvu qu'elle puisse estre assurée qu'il l'aime autant comme il en fait le semblant; ce qu'elle ne croira jamais, s'il ne lui envoye l'anneau qu'il a au doigt, qu'elle a oui dire qu'il aime tant: lequel, s'il vous envoye, vous me le baillerez, & après vous lui envoyerez dire que vostre fille est preste d'accomplir son desir; & lors le ferez secrettement venir ici, & me mettrez en échange de vostre fille auprès de lui, par aventure que nostre Seigneur me fera tant de grace de devenir grosse; & ainsi ayant son anneau au doigt, & l'enfant en mes bras

Digitized by Google

engendré de lui, je le recouvrerai, & demeurerai par vostre moyen avec lui, comme la femme doit demeurer avec son mari. Cette chose sembla difficile à la gentille femme, craignant qu'il ne s'en ensuivît quelque blasme; mais toutefois pensant que c'estoit chose honneste, de donner moyen que la bonne Dame recouvrast son mari, & qu'elle se mettroit à faire cela pour bonne fin, se confiant en sa bonne & honneste affection, non-seulement promit à la Comtesse de le faire, mais en peu de jours avec grande cautelle suivant l'ordre qu'elle avoit donné, elle eut l'anneau, combien qu'il en fist mal au cœur au Comte, & si la mit en échange de sa fille coucher avec lui. A cette premiere rencontre tant affectueusement désirée par le Comte, la Comtesse devint grosse de deux beaux fils; & non-seulement cette fois la gentille femme contenta la Comtesse de la compagnie de son mari, mais plusieurs autres, croyant toujours le Comte avoir esté non avec sa femme, mais avec celle qu'il aimoit; à laquelle quand ce venoit au matin qu'il falloit déloger, il donnoit plusieurs belles & précieuses bagues, lesquelles la Comtesse gardoit toutes très-soigneusement: & quand elle se sentit enceinte, elle ne voulut davantage importuner la gentille femme d'un tel plaisir, mais lui dit: Madame, par la grace de Dieu & la vostre, j'ai ce que je désirois, & par ainsi il est désormais temps que je fasse ce qu'il vous plaira, afin

Digitized by Google

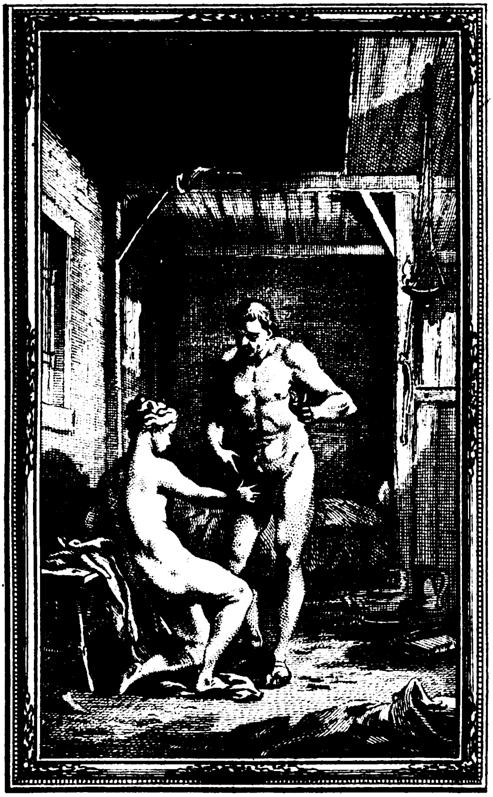
que puis après je m'en aille. La gentille femme lui demanda avec très-grande honte, cent livres pour marier sa fille. La Comtesse connoissant sa honte, oyant sa demande si courtoise, lui en donna cinq cens, & de belles bagues, qui valoient par aventure autant. De quoi la gentille femme plus que contente rendit les plus grandes graces qu'il lui fut possible à la Comtesse, laquelle s'en retourna en son premier logis. La gentille femme pour oster le moyen au Comte de plus venir ni envoyer à son logis, s'en alla avec sa fille au village, chez ses parens : puis le Comte estant de-là à peu de jours rappellé par ses Sujets pour venir en sa maison, adverti que la Comtesse s'estoit retirée, il s'y en retourna. La Comtesse sçachant qu'il estoit parti de Florence, & retourné en son pays, en fut fort contente, & demeura long-temps audit Florence, jusques à ce que le temps de ses couches vînt, & enfanta deux fils, ressemblans fort à leur pere, lesquels elle fit soigneusement nourrir ; & quand il lui sembla estre temps, elle se mit en chemin sans estre connue de personne, & s'en vint à Montpellier, où s'estant reposée quelques jours, & ayant sçu nouvelles du Comte, où il estoit, elle ouit dire que le jour de la Toussaint, il se devoit faire à Roussillon une grande assemblée de Dames & de Gentilshommes ; par quoi elle s'y en alla toujours en guise de Pélerine, comme elle en estoit sortie ; & sçachant qu'ils estoient

tous aſſemblés au Palais du Comte, preſts à ſe mettre à table, elle paſſa entre les gens, ſans changer d'habit, avec ſes deux fils entre ſes bras. Quand elle fut montée en la ſalle, juſques au milieu où elle vit le Comte, elle ſe jettant à ſes pieds, lui dit en pleurant: Monſeigneur, je ſuis ta pauvre & infortunée femme, qui pour te laiſſer retourner & demeurer en ta maiſon, ſuis allée long temps coquinant par le monde, je te requiers pour l'honneur de Dieu, que tu me tiennes les conditions que les deux Chevaliers que je t'envoyai me rapporterent de ta part: car voici entre mes bras, non-ſeulement un fils de toi, mais deux, & pareillement ton anneau: il eſt donc temps que, ſuivant ta promeſſe, je doive eſtre reçue de toi comme ta propre femme. Le Comte oyant ceci fut tout étonné, & reconnut l'anneau, & pareillement les enfans qui lui reſſembloient, & toutefois il dit: Comment cela peut-il eſtre arrivé? La Comteſſe avec grande admiration du Comte & de tous les autres qui eſtoient préſens, conta par ordre tout le fait, & comme il eſtoit advenu, pour laquelle choſe le Comte connoiſſant qu'elle diſoit vrai, & voyant ſa perſéverance, & ſon bon ſens, & deux ſi beaux petits garçons, auſſi pour garder ce qu'il avoit promis, & complaire à tous ſes Sujets, relâcha ſon obſtinée rigueur, & la fit lever, puis l'embraſſa & la baiſa, & la reconnut pour ſa légitime épouſe, & les deux garçons pour

Digitized by Google

ſes enfans. Et après l'avoir fait veſtir d'habits convenables à elle, avec grand plaiſir de tous ceux qui y eſtoient, & de tous ſes autres vaſſaux qui le ſçurent, il fit non ſeulement tout ce jour-là, mais pluſieurs autres, très-grandes cheres, & de ce jour en avant l'aima & l'honora comme ſa femme & épouſe, & elle lui fut très-grandement chere.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Boucher inv. T. II. N. 12. Le Mire Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE DIXIEME.

Alibech fille, vint en un hermitage, où Rustique Hermite lui enseigna de remettre le Diable en enfer; puis estant ostée de-là, elle fut mariée à Neherbale.

Dioneo qui avoit écouté diligemment la nouvelle de la Reine, quand il vit qu'elle fut achevée, & qu'à lui seul restoit de dire la sienne, commença sans attendre aucun commandement à parler ainsi, en souriant: Gracieuses Dames, vous n'avez par aventure jamais oui dire comme le Diable se remet en enfer: & par ainsi sans gueres me départir de l'effet dont vous avez tout aujourd'hui parlé, je vous le dirai, & par aventure en pourrez vous encore sauver vostre ame en l'apprenant: & si pourrez connoistre que combien qu'amour habite plus volontiers ès riches

Digitized by Google

Palais, & ès chambres bien parées, qu'il ne fait ès pauvres maisons, il n'est pourtant à dire que quelquefois il ne fasse sentir ses forces entre les bois épais, & parmi les roides montagnes, & ès désertes cavernes : pour quoi comprendre, il faut croire que toute chose est sujette à sa puissance : donc pour venir au fait, je dis qu'en la Cité de Capse en Barbarie il y eut jadis un très-riche homme, lequel entre ses autres enfans avoit une jeune fille, belle & gentille, nommée Alibech, laquelle n'estant chrestienne, & oyant louer grandement par plusieurs chrestiens, qui estoient en la Cité, la foi chrestienne, & le service de Dieu, demanda un jour à quelqu'un en quelle maniere, & comment avec moins d'empéchement, ou de peine, on pouvoit servir à Dieu ; lequel répondit, que ceux qui le servoient le mieux, méprisoient & fuioient les vanités & les choses du monde, comme ceux qui s'en estoient allés ès lieux solitaires des déserts de la Thébaïde. La jeune fille qui estoit toute simplette, & âgée par aventure de quatorze ans, mue non d'un désir ordonné, mais d'un appetit d'enfant, sans le faire sçavoir à personne, se mit le matin suivant en chemin secrettement toute seule, pour s'en aller au désert de Thébaïde : & avec grande peine (continuant toujours en son propos) arriva en peu de jours en ces lieux solitaires, où ayant vu de loin une petite maisonnette, elle s'y en alla, & y trouva

Digitized by Google

un ſaint Homme ſur l'huis, lequel tout émerveillé de la voir en ce lieu, lui demanda ce qu'elle cherchoit. Laquelle répondit qu'inſpirée de Dieu, elle cherchoit d'eſtre à ſon ſervice, & quelqu'un qui lui puſt enſeigner comme il le falloit ſervir. Le ſaint Homme la voyant jeune & aſſez belle, craignant que le Diable, s'il la retenoit, ne le tentaſt, loua grandement ſa bonne dévotion, & lui ayant donné un peu à manger des racines d'herbes, des pommes ſauvages & des dattes, & de l'eau à boire, lui dit: Ma fille, non gueres loin d'ici demeure un ſaint Homme, lequel en ce que tu cherches, eſt meilleur maiſtre que je ne ſuis; tu t'en iras donc à lui, & la mit au chemin, par lequel elle alla ſi avant, qu'elle arriva à la maiſon d'un Hermite, jeune & aſſez dévote perſonne, qui ſe nommoit Ruſtique, lequel lui fit la meſme demande que lui avoit faite l'autre; & après pour vouloir faire une grande preuve de ſa fermeté, il ne l'envoya pas plus avant, comme avoit fait l'autre, mais la retint avec ſoi en ſa maiſon, & la minuit venue, lui fait en un coin un petit lit de branches de palmier, & lui dit qu'elle ſe repoſaſt là deſſus. Ceci fait, les tentations de la chair ne tarderent guéres à donner bataille aux forces de cet Hermite, ſe voyant avoir eſté trop long-temps trompé par elles, ſans recevoir d'aſſauts, tourna le dos, & ſe rendit pour vaincu; & laiſſant à part les penſers divins, les oraiſons & les diſciplines, commença à mettre en ſon entendement la jeuneſſe

& la beauté de cette-ci, & outre ce à penſer quelle voye & quel moyen il devoit tenir avec elle, afin qu'elle ne s'apperçuſt que comme diſſolu il vouluſt parvenir à ce qu'il déſiroit. Pour cela l'ayant premierement avec certaines demandes interrogée, connut qu'elle eſtoit auſſi ſimple comme elle montroit, & que jamais elle n'avoit eu connoiſſance d'homme. Par quoi il s'aviſa que ſous couleur de ſervir Dieu, il la falloit conduire à ſon deſir. Et premierement lui montra avec pluſieurs paroles combien le Diable eſtoit ennemi de noſtre Seigneur, & après lui donna à entendre que le ſervice qui plus plaiſoit à Dieu, eſtoit de remettre le Diable en enfer, auquel noſtre Seigneur l'avoit condamné. La jeunette lui demanda comment cela ſe faiſoit. A laquelle Ruſtique dit: Tu le ſçauras tantoſt; & pour ce tu feras ce que tu me verras faire. Si commença à dépouiller ce peu d'habillemens qu'il avoit veſtus, & demeura tout nud, & autant en fit la fillette, puis ſe mit à genoux comme s'il l'euſt voulu adorer, & fit mettre tout incontinent la fille vis-à-vis de lui. Et eſtant ainſi Ruſtique échauffé, & brûlant plus que devant, pour la voir ainſi toute nue & belle, la réſurrection de la chair va venir, laquelle regardant Alibech toute émerveillée, dit: Ruſtique, quelle choſe eſt-ce que je te vois qui pouſſe ſi fort en avant, & je ne l'ai point? O ma fille, dit Ruſtique, ceci eſt le Diable, dont je t'ai parlé,
&

Digitized by Google

& vois-tu maintenant, il me donne tel tourment, qu'à peine le puis-je souffrir. Alors, dit la jeune fille : Ho, loué soit Dieu que je vois que je suis mieux que toi de n'avoir point ce Diable. Rustique dit : Tu dis vrai, mais tu as une autre chose que je n'ai pas, & l'as en échange de cette-ci. Eh quoi, dit Alibech ? Rustique répondit : Tu as l'enfer, & je te veux bien dire que je croi que nostre Seigneur t'ait ici envoyée pour le salut de mon ame, parce que si ce Diable me veut toujours donner cet ennui, & qu'il te plaise avoir tant de compassion de moi, que de souffrir que je le remette en enfer, tu me donneras une très-grande consolation, & feras un très-grand service à Dieu & grand plaisir, au moins si tu es venue ici pour faire ce que tu dis. La jeune fille à la bonne foi répondit : O mon Pere, puisque j'ai l'enfer, mettez-y le Diable quand il vous plaira. Alors dit Rustique : Ma fille, tu sois de Dieu benite, allons donc & l'y mettons, afin qu'il me laisse en paix : & ceci dit, mena la fille sur un de leurs petits lits, & lui enseigna comme elle se devoit mettre pour emprisonner ce maudit Diable. La jeune fille qui jamais n'avoit mis aucun Diable en enfer, sentit pour la premiere fois un peu de mal : par quoi elle dit à Rustique : Pour certain, mon Pere, ce Diable doit estre une mauvaise chose, & véritablement ennemie de Dieu, puisqu'à l'enfer mesme il fait mal quand on l'y remet. Rustique répondit : Il

Digitized by Google

n'en adviendra pas toujours ainſi, & pour faire qu'il n'advînt plus, ils l'y remirent par ſix fois avant de deſcendre de deſſus le lit, tant que pour cette nuit ils lui tirerent tellement l'orgueil de la teſte, qu'il demeura volontiers en paix. Mais y retournant pluſieurs fois les jours ſuivans, & la jeune fille obéiſſante toujours à le lui tirer, advint que le jeu lui commença à plaire : par quoi elle dit : Ruſtique, bien voi-je qu'il eſt vrai ce que diſoient ces gens de bien de Capſe, que le ſervir à Dieu eſtoit ſi douce choſe, & pour certain je n'ai aucune ſouvenance que rien que je fiſſe jamais fuſt ſi plaiſant, comme de remettre le Diable en enfer, & par ce je juge que toute perſonne qui penſe à autre choſe qu'à ſervir Dieu, eſt une grande beſte : par quoi elle alloit ſouvent à Ruſtique, & lui diſoit : Mon Pere, je ſuis ici venue pour ſervir à Dieu & non pour demeurer oiſive. Allons remettre le Diable en enfer. Faiſant laquelle choſe, elle diſoit aucunefois : Ruſtique, je ne ſçai pourquoi le Diable s'enfuit d'enfer, car s'il y demeuroit auſſi volontiers comme l'enfer le reçoit & le tient, il n'en ſortiroit jamais. Ainſi donc la jeune fille invitant ſouventefois Ruſtique, & le confortant au ſervice de Dieu, lui ſecoua tellement la bourſe de ſon peliſſon, que telle heure il ſe ſentoit froid ou un autre euſt ſué ; & par ainſi commença à dire à la fille, qu'il ne falloit point chaſtier le Diable, ni le remettre en enfer, ſinon

Digitized by Google

quand par orgueil il levoit la teste; & par la grace de Dieu ils l'avoient tant chastié, qu'il prioit nostre Seigneur qu'on le laissast en paix; & ainsi il imposa un peu de silence à la jeune fille, laquelle quand elle vit que Rustique ne la requeroit plus de remettre le Diable en enfer, lui dit un jour: Rustique, pourtant si ton Diable est chastié, & ne te donne plus d'ennui, mon enfer ne me laisse point en paix; par quoi je te prie qu'avec ton Diable tu aides à oster la rage à mon enfer, comme j'ai aidé avec lui à tirer l'orgueil du tien. Rustique qui ne vivoit que de racines, d'herbes & d'eau, pouvoit très-mal satisfaire à la poste de la jeune fille, & lui dit qu'il faudroit trop de diables pour oster la rage à un enfer, mais qu'il feroit ce qu'il pourroit; & ainsi aucunefois la contentoit, mais c'estoit si peu, que ce n'estoit autre chose que jetter une febve en la gueule d'un Lion, dont la jeune fille (lui estant avis qu'elle ne servoit pas à Dieu autant comme elle eust bien voulu) murmuroit; mais cependant qu'entre le Diable de Rustique & l'enfer d'Alibech duroit cette question, l'un pour trop désirer, & l'autre pour ne pouvoir, advint que le feu se prit en la ville de Capse, & brûla le pere d'Alibech en sa propre maison, avec le reste de tous ses enfans, pour laquelle chose Alibech demeura héritiere universelle de tout le bien de sondit pere: & y eut en ladite ville un jeune homme nommé Neherbale, lequel

Digitized by Google

ayant dépensé en folles dépenses tous ses biens, & sçachant que cette fille estoit en vie, se mit à la chercher, & vouloir trouver, avant que la Justice se fust saisie des biens du trépassé, comme biens de main-morte, & fit tant qu'il la trouva, & la ramena à Capse contre sa volonté, & au très-grand contentement de Rustique, qui n'en pouvoit plus. Si la prit à femme. Mais estant enquise des Dames de la ville, avant qu'elle couchast avec son mari, de quoi elle servoit à Dieu au désert, elle répondit qu'elle servoit à remettre le Diable en enfer, & que Neherbale avoit fait grand péché de l'avoir retirée de tel service. Les Dames demanderent comme on remettoit le Diable en enfer. La jeune fille tant par paroles que par gestes le leur montra, dont elles se mirent tant à rire, qu'encore rient elles, & lui dirent : Ne t'en donnes, ma fille, point tant de melancolie, car l'on sçait bien faire ici cela. Neherbale en servira bien avec toi nostre Seigneur. Et racontant par après l'une à l'autre cette bonne nouvelle par la ville, elles en firent un commun proverbe, que le plus plaisant service qu'on pouvoit faire à Dieu, estoit de remettre le Diable en enfer ; lequel proverbe passa de-çà la mer, & encore dure. Et par ainsi vous, jeunes Dames, ausquelles la grace de Dieu est nécessaire, apprenez à remettre le Diable en enfer, parce qu'il est fort agréable à Dieu, & aux plaisirs des parties, & beaucoup de bien en

Digitized by Google

peut naiſtre & s'en enſuivre. La nouvelle de Dioneo fit rire mille fois ou plus les honneſtes Dames, ſi plaiſantes leur ſembloient ſes paroles : par quoi eſtant venu à la concluſion d'icelle, connoiſſant la Reine que la fin de ſa Royauté eſtoit venue, elle oſta la Couronne de laurier de deſſus ſa teſte, & la mit fort gracieuſement ſur celle de Philoſtrate, & dit : Nous nous appercevrons tantoſt ſi le loup ſçaura mieux guider les brebis, que les brebis n'ont ſçu guider les loups. Quoi oyant Philoſtrate, il dit en riant : Si l'on m'euſt cru, les loups euſſent enſeigné aux brebis de remettre le Diable en enfer, non moins par aventure que Ruſtique a fait à Alibech : & par ainſi ne nous appellez point loups, où vous n'avez point eſté brebis : toutefois ainſi qu'il m'a eſté ordonné je gouvernerai le Royaume. A qui Neiphile répondit : Philoſtrate, vous nous euſſiez, en nous voulant enſeigner, pû apprendre à devenir ſages, comme apprit Maſet de Lamporecchio des Nonnains à recouvrer la parole, à telle heure les os euſſent pû apprendre à fluter ſans maiſtre. Philoſtrate connoiſſant qu'il ne ſe trouvoit moins de trous qu'il avoit de chevilles, ayant laiſſé le gauſſer à part, commença à s'adonner au gouvernement du Royaume, qui lui avoit eſté donné, & faiſant appeller le Maiſtre d'Hoſtel, pour ſçavoir en quel eſtat eſtoient les choſes, il les voulut toutes ſçavoir, & il en ordonna très-ſagement, ſelon ce qu'il lui

ſembla devoir eſtre bien, pour ſatisfaire à la compagnie, pendant que ſa Seigneurie dureroit. Après s'en retournant devers les Dames, il leur dit : Amoureuſes Dames, il vous faut croire que par mon malheur depuis que je ſçus diſcerner le bien d'avec le mal, j'ai toujours eſté ſujet, pour la beauté d'aucune d'entre vous, à l'amour : où pour eſtre humble & obéiſſant, ni pour lui complaire en tout ce qu'elle a voulu, il ne m'a ſervi de rien, ni voulu tant faire que je n'aye premierement eſté abandonné pour une autre, & que je ne ſois toujours allé de mal en pis, & penſe que j'irai ainſi juſques à la mort. Par quoi il me plaiſt qu'on ne parle demain d'autre matiere, ſinon de celle qui eſt plus conforme à mes accidens ; c'eſt à ſçavoir de ceux deſquels les amours ont eu malheureuſe fin, parce que je l'attens, au long aller, très-malheureuſe : ni pour autre raiſon me fut donné le nom dont on m'appelle, par celle qui ſçavoit bien ce qu'elle diſoit. Et ceci dit s'eſtant levé debout, il donna congé à chacun juſques à l'heure du ſouper. Le jardin eſtoit ſi beau & ſi plaiſant, qu'il n'y eut perſonne qui choiſiſt d'en ſortir pour trouver plus grand plaiſir ailleurs : mais le ſoleil eſtant déja ſi bas qu'il ne faiſoit plus d'ennui, & que les chevreuils connils & autres beſtes qui eſtoient par le jardin en nombre ſuffiſant, pour leur donner paſſe-temps, eſtoient venus ſauter au milieu d'eux, Dioneo & Madame Flammette commencerent

Digitized by Google

à chanter une chanson de Messire Guillaume & de la Dame de Vertu. Philomene & Pamphile s'adonnerent à jouer aux échets, & faisant ainsi l'un une chose & l'autre une autre, en passant leur temps, l'heure du souper non encore attendue survint. Par quoi quand les tables furent misses autour de la belle fontaine ils souperent là avec très-grand plaisir. Philostrate pour ne sortir du chemin que celles qui avoient esté Reines avant lui avoient tenu, incontinent que les tables furent levées, commanda que Madame Laurette commençast la danse & dist une chanson, laquelle dit : Monseigneur, je ne sçache point de chansons des autres, & si ne me souvient de pas une des miennes qui soit assez convenable pour si joyeuse compagnie, s'il vous plaist de celles que j'ai présentement en mémoire, j'en dirai volontiers. A laquelle le Roi dit : Vous n'avez chose qui sçust estre autre que belle & plaisante, & par ainsi telle que vous l'avez, telle la dites. Madame Laurette alors avec une voix fort douce, & une maniere piteuse, commença ainsi, répondant les autres :

Il n'est si malheurée
Qui cause ait de vouloir
Tant que moi se douloir,
Moi pauvre enamourée,

Celui qui fit les Etoiles & Cieux,

Digitized by Google

M'avoit faite à son gré,
Belle & gaillarde, en maintien gracieux,
Pour faire entendre aux esprits précieux,
Assis en haut degré,
Celle beauté luisant devant ses yeux;
Mais le mortel défaut
Qui mal connoissant faut,
Ne me reçoit, ains m'a pour déprisée,
Moi pauvre enamourée.

Bien en fut un jadis qui me tint chere,
Me prenant fort jeunette
Entre ses bras, me faisant bonne chere,
Et de mes yeux en telle maniere,
Que lui, personne honneste,
A me quester mit sa saison premiere:
Lors moi de bonne foi
Le fis digne de moi,
Mais maintenant, helas! j'en suis privée,
Moi pauvre enamourée.

Après me vint un fol présomptueux
En sa jeunesse fiere,
Se reputant noble, & chevaleureux,
Qui à grand tort est jaleux,
Dont je me desespere:
Connoissant bien qu'au monde plantureux
Je suis d'enhaut venue,
Pour estre à tous tenue,
Et que d'un seul ne dois estre occupée,
Moi pauvre enamourée.

Digitized by Google

Dont je maudis telle mesaventure,
Quand pour robe changer,
Je dis oui, tant belle en l'autre obscure
Je ne voyois, mais sous vie plus dure
Me faut certes ranger,
Qui moins que l'autre est estimée pure,
O feste douloureuse,
Mort m'eust esté heureuse,
Avant que j'eusses en tel cas éprouvée,
Moi pauvre enamourée.

O cher ami, duquel premierement,
Plus qu'autre fus contente,
Qui es au Ciel, devant celui vraiment
Qui nous crea, donne moi seulement
Que je connoisse & sente,
Moi qui ne puis t'oublier nullement,
Qu'esteints ne sont les feux,
Dont pour moi bruslé fus;
Et puis obtiens là sus ma retournée,
Il n'est si malheurée,
Qui cause ait de vouloir,
Tant que moi se douloir,
Moi pauvre enamourée.

Ici finit Madame Laurette sa chanson, laquelle notée de tous, fut entendue de plusieurs en diverses sortes, & en y eut de ceux qui veulent entendre les choses à la Milanoise, c'est-à-dire qu'un bon pourceau seroit meilleur qu'une truye

Digitized by Google

coiffée. Il y en eut aussi d'autres qui furent de plus haut, meilleur & plus vrai jugement, dont n'est besoin de faire à présent aucun récit. Le Roi après cette-ci ayant fait allumer sur l'herbe, & parmi les fleurs plusieurs torches & flambeaux, en fit encore chanter d'autres, jusques à ce que déja les étoiles qui estoient élevées au Ciel commençoient à descendre vers terre. Par quoi lui semblant estre temps & l'heure de s'en aller coucher, il commanda que chacun avec la bonne nuit s'en retournast en sa chambre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Boucher inv. *T. II. N. 13.* *Piquart sc.*

Digitized by Google

QUATRIÉME JOURNÉE.

En laquelle on devise sous le gouvernement de Monsieur Philostrate de ceux ; les amours desquels ont eu malheureuse fin.

Très-cheres Dames, dit Philostrate, j'avois toujours pensé, tant parce que j'ai autrefois oui dire aux sages, que pour l'avoir vu & lu, que le vent ardent & impétueux d'envie ne dust jamais frapper sinon les hautes tours & les plus élevées cimes des arbres. Mais je me trouve grandement deçu en mon opinion, parce qu'ayant toujours fait ce que j'ai pu, pour fuir l'outrageuse impétuosité de ce vent enragé, je me suis efforcé d'aller, non pas par le plein chemin seulement, mais aussi par les vallées très-profondes, ainsi qu'il se peut voir clairement lisant ces présentes nouvellettes que j'ai

écrites, non feulement en profe vulgaire Florentine, fans aucun titre, mais encore en ftile très-bas & autant remis qu'il m'a efté poffible. Et combien que j'ai efté rudement ébranlé, voire prefque déraciné par les agitations d'un tel vent, & tout déchiré par les morfures de cette envie, fi n'ai-je pû pourtant difcontinuer ni interrompre mon entreprife. Par quoi je puis affez manifeftement comprendre que ce que les Sages ont accoutumé de dire, que la feule mifere eft fans envie en ce monde, eft vérité. Or eft-il ainfi, mes très-fages Dames, qu'aucuns ayant vu ces petites nouvelles, ont dit que vous m'eftes trop agréables, & que c'eft chofe indigne de moi, & dont je ne puis acquerir aucun honneur, que de me délecter fi fort à vous complaire & confoler, ou de tant vous louer comme je fais, ainfi que d'autres qui vouloient dire pis, ont dit. Autres auffi feignant vouloir parler plus fobrement, ont pareillement dit, qu'il n'eft gueres bien feant à mon âge de m'amufer dorénavant à telles chofes comme à devifer avec des femmes, ou tâcher de leur complaire. Plufieurs autres faifant demonftration d'eftre amateurs de ma renommée, difent que je ferois plus fagement de me tenir avec les Mufes au mont Parnaffe, que de m'envelopper en ces folies parmi vous autres. Et encore y en a-t'il eu quelques-uns parlant plus dépiteufement, que fagement, qui ont dit que ce feroit plus difcrettement fait à

Digitized by Google

moi, de regarder comme je pourrois avoir de quoi vivre, que de m'amuser après ces frasques, & me paistre ainsi de vent. Et quelques-autres veulent, pour calomnier mon travail, vous faire accroire que les choses que je vous ai recitées ont esté déguisées par moi, & figurées d'autre sorte qu'elles n'ont esté. Par ainsi vous voyez, vertueuses Dames, comment cependant que je travaille pour vostre service, je suis agité & molesté de tels soufflemens, & percé jusques au vif des dents aigues & venimeuses de l'envie; ce que je supporte, comme Dieu sçait, de bien bon cœur. Et combien qu'il n'appartienne qu'à vous seules de me défendre en cela, si entends-je pourtant d'y épargner mes forces, & sans leur répondre autant qu'il seroit convenable, je les veux oster promptement d'autour de mes oreilles, avec quelque légere réponse & sans y songer. Car je regarde que si, moi n'estant encore parvenu à la troisiéme partie de mon labeur, ils sont déja en grand nombre, & qui présument beaucoup, ils pourroient, s'ils ne sont repoussés du commencement, multiplier tellement avant que je fusse à la fin, qu'avec peu de peine qu'ils prendroient, ils me mettroient à fonds, sans que vos forces, combien qu'elles soient grandes, pussent servir lors pour y resister. Mais avant que je vienne à répondre à pas un d'eux, je veux raconter en ma faveur une nouvelle, non pas entiére, afin qu'il ne semble que je veuille mêler les miennes parmi celles

Digitized by Google

d'une si louable compagnie, comme celle que je vous ai montrée; mais partie d'icelle, afin que ce qui en défaudra, montre assez qu'elle n'est pas de celles-là. Disant par maniére de devis à ceux qui m'assaillent, que ja longtemps a, il y eut en nostre Cité un citoyen nommé Philippes Balduci, homme d'assez basse condition, mais au reste il estoit riche, bien acheminé & expert en plusieurs choses selon son estat, lequel avoit une femme qu'il aimoit parfaitement, & elle lui, vivant ensemble d'une vie douce & paisible, ne pensant rien tant comme à complaire entierement l'un à l'autre. Or advint, comme il advient de tous, que la bonne Dame passa de cette vie en l'autre, & ne laissa autre chose de soi à son mari, qu'un fils, qui estoit par aventure de l'âge de deux ans. Ce mari demeura autant déconforté pour la mort de sa femme qu'homme demeura jamais, d'autant qu'il avoit perdu chose qu'il aimoit fort; & se voyant séparé de la compagnie qu'il aimoit le plus, délibera du tout de ne vouloir plus estre du monde, mais de s'adonner au service de Dieu & faire le semblable de son petit fils. Par quoi ayant donné tout son bien pour Dieu, il s'en alla incontinent sur le mont Asinaire, où il se mit en une petite cahuette avec son fils, vivant avec lequel d'aumônes, d'abstinences, & d'oraisons; il se gardoit surtout de deviser jamais en sa présence d'aucunes choses mondai-

Digitized by Google

nes, ni de lui en laiſſer rien voir, afin qu'elles ne le divertiſſent d'un tel ſervice, mais lui parloit toujours de la gloire de la vie éternelle, & de Dieu & des Saints, ne lui enſeignant autre choſe que ſaintes oraiſons, & le tint en cette vie pluſieurs ans, ne le laiſſant jamais ſortir de la cahuette, ni ne lui montrant autre choſe que ſoi. Le bon homme avoit coutume de venir quelquefois à Florence, où ayant reçu ſelon les opportunités quelques aumônes des amis de Dieu, il s'en retournoit à ſon Hermitage. Or advint que le garçon eſtant déja à l'âge de dix-huit ans, & le pere vieil, il lui demanda un jour où il alloit; le pere le lui dit, à qui le garçon dit alors: Mon pere, vous eſtes déſormais vieil & pouvez ſupporter mal aiſément la peine, pourquoi ne me menez-vous une fois à Florence, afin qu'en me faiſant connoiſtre chez les amis & devots de noſtre Seigneur, & les voſtres, moi qui ſuis jeune ſupporterai mieux la peine que vous, je puiſſe après aller à Florence pour nos néceſſités, & vous demeurerez cependant ici? Le bon homme voyant que le garçon eſtoit déja grand, & le penſant ſi habitué au ſervice de Dieu, que les vanités du monde le pourroient mal aiſément tirer à elles, dit en ſoi-meſme: Cettui-ci dit très-bien, par quoi voulant aller à Florence il le mena avec ſoi: quand il fut là & qu'il vit les palais, les maiſons, les Egliſes & toutes les autres choſes dont on

voit la ville toute pleine, il commença à s'en émerveiller fort, comme celui qui n'en avoit jamais vu, au moins qu'il en eust souvenance, & demandoit de plusieurs choses à son pere ce que c'estoit, & comment on les nommoit. Le pere lui disoit, & quand il l'avoit oui dire il demeuroit fort content; puis il s'enqueroit d'une autre chose, tant qu'en demandant ainsi le fils d'un costé & le pere répondant de l'autre, ils rencontrerent par fortune une troupe de belles jeunes Dames & bien en ordre, qui venoient toutes d'une nôce; lesquelles aussitost que le garçon les vit demanda à son pere quelle chose c'estoit, à qui le pere dit: Mon fils, baisse les yeux en terre & ne les regarde point, car c'est une mauvaise chose. Le garçon dit alors, mais comment s'appellent-elles? Le pere pour non réveiller en l'appetit concupiscible du jeune garçon aucun désir moins utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à sçavoir, femmes, mais lui dit, elles se nomment Oyes. O chose émerveillable à ouir, que cettui-ci qui n'en avoit jamais vu, ne se souciant des palais, ni du bœuf, ni du cheval, ni de l'âne, ni d'argent, ni d'aucune autre chose qu'il eust vue, dit soudainement: Mon pere, je vous prie faites tant que j'ai une de ces Oyes. A qui le pere dit: O Jesus, mon fils, tais-toi, c'est une mauvaise chose. Et le garçon en demandant lui dit: Comment, mon pere, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites?

Digitized by Google

tes? Oui, dit le pere. Et le garçon répondit: Je ne sçai ce que vous voulez dire ni pourquoi ces choses-ci sont mauvaises, car quant à moi il ne me semble point avoir encore vu chose si belle ni si plaisante comme elles, qui sont beaucoup plus belles que les Anges peints que vous m'avez plusieurs fois montrés. Hé, mon pere, je vous supplie, si vous m'aimez, faites que nous menions là haut une de ces Oyes, & je lui donnerai à paistre. Je ne le veux pas, dit le pere, tu ne sçais point par où elles se paissent. Et lors il connut incontinent que la nature avoit plus de force que son sens, & se repentit de l'avoir mené à Florence. Mais ayant jusques ici assez dit de la présente Nouvelle, je suis content d'en demeurer là, & veux retourner à ceux à qui je l'ai racontée. Aucuns donc de ceux qui me reprennent, disent que je fais mal, mes jeunes Dames, de m'efforcer à vous complaire, & que vous me plaisez trop, ce que je confesse devant tout le monde, j'entends que vous me plaisez grandement, & que je m'efforce de vous complaire entierement. Je leur demande s'ils s'ébahissent de ceci, & en considerant, je ne dis pas que j'ai connu les baisers amoureux, les plaisans embrassemens, & les délectables fruitions, qu'on prend souvent de vous autres, mes douces Dames, mais seulement d'avoir vu & voir continuellement vos louables conditions, la désirable beauté, l'ornée gentillesse, &

outre vostre honnesteté feminine, puisqu'à celui qui avoit esté nourri, élevé & devenu grand sur une montagne sauvage & solitaire, dedans le pourpris d'une petite cahuette, sans autre compagnie que de son pere, vous fustes, incontinent qu'il vous vit, la seule chose qu'il désira, qu'il demanda, & qu'il voulut seulement suivre avec affection. Ceux-ci doncques me réprendront-ils, me mordront-ils, me déchireront-ils, si vous me plaisez, ou bien si je m'efforce de vous complaire, moi duquel le corps n'a esté produit du Ciel sinon pour vous aimer, & qui dès ma premiere enfance y ai mis toute mon entente, sentant la vertu de la lumiere de vos yeux, la douceur de vos paroles agréables, & la flamme allumée par vos pitoyables soupirs? Considerant que vous plustes avant toute autre chose à un pauvre Hermite, garçonneau, sans sentiment, ou plutost à une beste sauvage; pour certain qui ne vous aime & qui ne désire estre aimé de vous, me réprend comme celui qui ne sent & ne connoist les plaisirs, ni la vertu de l'affection naturelle, aussi je ne m'en soucie gueres. Quant aux autres qui parlent de mon âge, ils montrent bien qu'ils ne connoissent point qu'encore que le porreau ait la teste blanche, il a pourtant la queue verte. Auxquels, laissant à part la gausserie, je réponds que je ne tiendrai jamais à honte, tant que la vie me durera, de complaire aux choses aux-

Digitized by Google

quelles Guido Caluacant & Dante Aligieri, déja vieux, & Messire Cino de Pistoye, plein d'âge, tinrent à honneur & leur fut chose très-agréable de complaire ; & n'estoit que ce seroit sortir hors de la façon de nostre deviser, j'alleguerois les histoires parmi mon dire, & montrerois qu'elles sont toutes pleines d'hommes anciens & vaillans, lesquels en leur âge plus meur ont étudié longuement de complaire aux Dames. Quoi ne sçachant ceux-ci, l'aillent chercher & l'apprennent : or de m'en devoir aller demeurer en Parnasse avec les Muses, je confesse que le conseil en est très-bon, mais nous ne pouvons toujours demeurer avec elles ni elles avec nous ; & toutefois quand il advient que l'homme partant d'avec elles, se délecte de voir chose qui leur ressemble, il ne mérite d'en estre blasmé. Or est-il que les Muses sont femmes, & encore que les femmes ne vallent ce que sont les Muses, si est-ce qu'en premier aspect elles ont la ressemblance des Muses ; tellement que quand les femmes ne me plairoient pour autre raison, elles me devroient plaire pour cette-là. Outre que les Dames m'ont jadis esté occasion de composer mille vers, où les Muses ne furent jamais occasion de m'en faire un seul. Bien est-il vrai qu'elles m'aiderent bien, & m'enseignerent semblablement à les composer, voir & par aventure à écrire ces Nouvelles. Et combien que ce soit chose très-basse, si sont-

Digitized by Google

elles néanmoins venues plusieurs fois demeurer avec moi, pour le service par aventure & en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont à elles. Par quoi en disant ces choses, je ne m'éloigne pas tant, comme plusieurs penseroient par aventure, ni du mont Parnasse, ni des Muses. Mais que dirons-nous à ceux qui ont si grande compassion de ma faim, qu'ils me conseillent que je pourchasse d'avoir de quoi vivre? Certes je ne sçai sinon que voulant penser en moi-mesme quelle seroit leur réponse, si je leur en allois demander par necessité, je pense qu'ils diroient : Va-t'en en chercher parmi tes fables. Et je leur fais sçavoir que les Poëtes en ont jadis plus trouvé parmi les fables, que beaucoup de riches n'ont fait parmi les trésors, & aussi qu'il y en a eu plusieurs autres qui ont fait fleurir leur âge autour de leurs fables, ou au contraire grand nombre d'autres cherchent d'avoir plus de quoi vivre qu'il ne leur estoit besoin, se sont ruinés & perdus malheureusement. Que dirai-je plus? que ceux que je veux dire, me chassent hardiment quand je leur en irai demander, non pas que j'en ai besoin, mais quand la nécessité surviendroit, je sçai (suivant l'Apostre) abonder & endurer nécessité; & par ainsi que personne ne se soucie de moi, plus que je ne m'en soucie. Quant à ceux qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme je les dis, certes j'aurois grand plaisir qu'ils apportassent

Digitized by Google

les originaux ; s'ils se trouvoient discordans de ce que j'écris, je dirois qu'ils auroient juste occasion de me reprendre, & moi-mesme m'efforcerois de m'amender ; mais jusques à ce qu'ils me fassent apparoir d'autre chose que de parole, je les laisserai avec leur opinion, & suivrai la mienne, disant d'eux ce qu'ils disoient de moi. Or m'estant avis que pour cette fois je leur ai assez répondu, je dis, très-gentilles Dames, qu'à l'aide de Dieu & de la vostre, en laquelle j'espere, je tirerai plus outre, armé de bonne patience, tournant le dos à ce vent, & le laissant souffler, parce que je ne vois point qu'il peut advenir de moi autre chose que ce qui arrive de la poussiére menue, quand un tourbillon de vent la souffle ; car ou il ne la fait mouvoir de dessus la terre, ou s'il la porte en haut, & plusieurs fois la laisse sur la teste des hommes, sur la couronne des Rois & des Empereurs, & quelquesois sur les hauts Palais, & sur les plus hautes cimes de tours, desquelles si par fortune elle tombe, elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'où elle est partie. Et par ainsi je me délibererai à jamais de vous complaire de toute ma puissance en toutes choses, & certes je m'y disposerai maintenant plus que jamais, parce que je connois bien qu'il n'y aura personne qui puisse dire avec raison autre chose, sinon que les autres & moi qui vous aimons, faisons ce que nature a commandé, pour résister aux loix

Digitized by Google

de laquelle il faudroit de trop grandes forces, lesquelles on a vu employer plusieurs fois, non seulement en vain, mais avec le très-grand dommage de celui qui s'en travailloit. Lesquelles forces je confesse n'avoir point, & si je ne désire de les avoir en cet endroit, ou si je les avois, je les presterois plutost que de les mettre en œuvre pour moi; par quoi je conseille à ceux qui me veulent ainsi piquer & blasmer qu'ils se taisent; & s'ils ne se peuvent échauffer à aimer, qu'ils vivent en leur morfondure, demeurant en leurs délices & appetits corrompus, qu'ils me laissent demeurer en mon appetit, ce peu de temps que j'ai à vivre. Mais il est temps, mes belles Dames, de retourner d'où nous sommes partis, car nous avons assez extravagué. Le soleil avoit déja chassé toutes les étoiles du ciel, & l'ombrage humide de la nuit de dessus la terre, quand Philostrate Roi s'estant levé, fit pareillement lever toute sa compagnie. Puis estant venu au beau jardin, commencerent à passer le temps, & disnerent, l'heure du disner venue, au lieu qu'ils avoient soupé le soir précedent. Après que le soleil fut au plus haut qu'il peut estre, & qu'ils se furent levés de dormir, ils s'assirent à la maniere accoutumée auprès de la belle fontaine. Et lors le Roi commanda à Madame Flammette qu'elle donnast commencement aux Nouvelles. Laquelle sans plus attendre qu'on le lui dist, commença à parler ainsi gracieusement.

Digitized by Google

Cochin filius del. T. II. N.° XIV. Lempereur Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE PREMIERE

Tancredi Prince de Salerne fit tuer l'ami de sa fille, & lui en envoya le cœur en une coupe d'or, laquelle y mit après de l'eau empoisonnée qu'elle but, & mourut ainsi.

Nostre Roi, mes nobles Dames, nous a aujourd'hui donné un sujet fort fascheux & ennuyeux pour deviser, mesme si nous considerons que où nous sommes venues pour nous réjouir, il nous faut raconter les larmes d'autrui, lesquelles ne se peuvent dire sans que celui mesme qui les dit & celui qui les ouit n'en ait compassion : mais il l'a fait par aventure pour moderer aucunement le plaisir que nous avons eu ces jours passés. Au fort, quoi que ce soit qui l'ait mu à ceci, puisqu'il ne m'est loisible de changer ou contrevenir à son plaisir, je raconterai

Digitized by Google

un accident pitoyable, ou plutoſt malheureux, & digne de nos larmes. Tancredi Prince de Salerne euſt eſté Seigneur fort humain & de benigne nature, ſi en ſa vieilleſſe il n'euſt ſouillé ſes mains en ſon propre ſang. Or eſt-il que ce Prince n'eut en tout le temps de ſa vie qu'une ſeule fille, encore plus heureux auroit il eſté s'il ne l'avoit point eue, laquelle fut autant cherement aimée de lui que fille fuſt oncques de pere, & pour cette grande amitié il ne la pouvoit laiſſer aller d'avec ſoi, & ne la marioit aucunement, quoiqu'elle euſt paſſé de pluſieurs ans l'âge de devoir eſtre mariée : toutefois à la fin il la donna au fils du Duc de Capoue, avec lequel elle ne fut gueres de temps qu'elle demeura veuve, & s'en retourna chez ſon pere. Cette Dame eſtoit belle de corps & de viſage autant que jamais fut femme, jeune, alaigre & de bon entendement, plus par aventure qu'il n'eſtoit requis à une femme. Or demeurant ainſi avec ſon pere qui tant l'aimoit, elle vivant comme grande Dame en grandes délices, & voyant que pour l'amour qu'il lui portoit il ne ſe ſoucioit gueres de la remarier, auſſi ne lui ſemblant eſtre honneſte de l'en requerir, elle penſa en ſoi-meſme d'avoir ſecrettement, s'il eſtoit poſſible, un honneſte & ſage ami par amour. Au moyen de quoi voyant fréquenter en la Cour de ſon pere pluſieurs Gentilshommes & autres, comme on voit communément ès Cours des Princes, &

Digitized by Google

ayant consideré le maintien & la grace de beaucoup, il y eut un jeune homme, entre les autres serviteurs de son pere, qui se nommoit Guischard, homme d'assez basse condition, mais plus noble par vertu & conditions louables que nul des autres, qui lui plut grandement; le voyant souvent elle s'embrasa desesperément de lui, louant à toute heure plus ses façons de faire que de nul autre. Le jeune homme qui n'estoit pas peu avisé, s'en estant apperçu, l'avoit tellement mise en son entendement, qu'il ne pensoit à autre chose qu'à l'aimer. S'aimant donc l'un l'autre secrettement en cette maniere, & ne désirant la Dame autre chose que de se trouver seule avec lui, parce qu'elle ne se vouloit fier de cette amitié à aucune personne, elle pensa en soi-mesme une nouvelle cautelle pour lui en faire entendre le moyen, qui fut qu'elle écrivit une lettre, où estoit ce qu'il avoit à faire le jour suivant pour se trouver ensemble : & l'ayant mise en un tuyau de canne elle le donna en se jouant à Guischard, & lui dit : Tu en feras ce soir un soufflet à ta servante avec lequel elle pourra allumer ton feu. Guischard le prit, pensant bien en soi-mesme que cette-ci ne le lui avoit donné, & dit ce propos sans occasion; par quoi il s'en retourna avec ladite canne en sa maison, où regardant icelle canne il la trouva fendue, l'ouvrit & trouva dedans la lettre qu'elle avoit écrite, & l'ayant lue & bien compris

Digitized by Google

ce qu'il y avoit à faire, il fut le plus content homme du monde, & commença à donner ordre pour se trouver avec la Dame par le moyen qu'elle lui avoit enseigné. Il y avoit en un des coins du Palais du Prince une cave faite long-temps auparavant dedans la montagne, laquelle prenoit son jour par un soupirail fait par force dedans ladite montagne, lequel parce que la cave n'estoit plus fréquentée de personne, estoit quasi bouché de buissons & d'épines, qui estoient crus autour: & en cette cave pouvoit-on descendre par un degré secret qui répondoit à l'une des chambres basses du Palais que la Dame tenoit, quoiqu'elle fust fermée d'un huis très-fort, & estoit ce dégré si hors de la mémoire d'un chacun, parce que dès long-temps auparavant l'on n'y estoit descendu, que quasi personne ne se souvenoit qu'il y fust. Mais Amour, aux yeux duquel rien n'est si caché qu'il ne vienne à lumiere, l'avoit remis en la mémoire de la Dame amoureuse, laquelle afin que personne ne s'apperçust de ceci, travailla plusieurs jours son esprit pour ouvrir cet huis avant qu'elle pust y parvenir : puis quand elle en eut trouvé le moyen, & qu'elle fut descendue toute seule en la cave, & vu le soupirail, elle fit sçavoir à Guischard qu'il s'efforçast de descendre par là, lui ayant fait entendre la hauteur qu'il y pouvoit avoir jusques à terre. Pour quoi exécuter Guischard apresta une corde avec certains nœuds

pour pouvoir descendre & monter, & s'estant vestu d'un cuir pour se garder des épines, il s'en alla la nuit suivante audit soupirail sans le sçû de personne, & après avoir très-bien attaché l'un des bouts de la corde à un tronçon d'arbre qui estoit crû à la bouche du soupirail, il descendit en la cave par le moyen de ladite corde, & là attendit la Dame, laquelle le jour suivant faisant semblant de vouloir dormir après disner, envoya ses Damoiselles hors de la chambre, & s'y enferma seule, puis ouvrit l'huis, descendit en la cave, où quand elle eut trouvé Guischard, ils se firent l'un à l'autre merveilleuse chere, puis monterent ensemble en sa chambre, où ils demeurerent la plus grande partie de ce jour avec très-grand contentement. Après avoir donné bon ordre pour l'avenir à la conduite de leur amitié, afin qu'elle fust secrette, Guischard s'en retourna en la cave, & la Dame ferma l'huis, & s'en vint dehors vers ses Damoiselles : puis après la nuit suivante Guischard monta par sa corde par où il estoit descendu, & sortit du soupirail, & s'en retourna à la maison. Ainsi ayant appris ce chemin, il y retourna par plusieurs fois après par succession de temps. Mais fortune ennuieuse d'un si long & grand plaisir, renversa en tristes pleurs par douloureux accidens la joie des deux amans. Le Prince avoit de coutume de venir aucunefois tout seul en la chambre de sa fille & y demeurer & deviser

Digitized by Google

quelque espace de temps avec elle, & après s'en aller. Lequel un jour après disner, lorsque la Dame qui se nommoit Sigismonde, estoit en un sien jardin avec toutes ses Damoiselles, descendit là bas, & entra en la chambre sans estre ni oui ni vu de personnne. Mais ne voulant oster sa fille de son plaisir, & trouvant les fenestres de sa chambre fermées & les rideaux du lit abbattus, se sied sur un carreau au pied d'icelui, & appuyant la teste contre le lit & le rideau tiré sur lui, comme s'il se fust caché expressément, s'endormit là. Le Prince dormant ainsi, la Dame qui par mal-fortune avoit fait venir Guischard, laissa les Damoiselles au jardin, & s'en entra bellement en sa chambre, laquelle ayant fermé sans appercevoir qu'il y eust personne, elle ouvrit l'huis à Guischard qui l'attendoit: puis se mettant sur le lit comme ils avoient de coutume, & foliant & passant leur temps ensemble, advint que le Prince s'éveilla, & ouit & vit ce que Guischard & sa fille faisoient. De quoi estant dolent outre mesure, il voulut de prime face s'écrier, mais il avisa pour le meilleur de se taire, & demeurer caché s'il pouvoit, afin de pouvoir faire plus secrettement, & avec moins de honte pour soi, ce qui déja lui estoit tombé en l'entendement de devoir faire. Les deux amans demeurerent par long espace de temps ensemble, comme ils avoient de coutume, sans s'appercevoir du Prince: & quand

Digitized by Google

bon leur sembla, descendus qu'ils furent de dessus le lit, Guischard s'en retourna en la cave, & elle sortit de la chambre, de laquelle le Prince, encore qu'il fust vieil, se coula au jardin par une fenestre, & sans estre vu de personne s'en retourna dolent jusques au mourir en sa chambre. La nuit suivante, sur l'heure du premier somme, il fit prendre, par bon ordre qu'il donna, Guischard qui sortoit du soupirail, vestu & empesché de son habillement de cuir, & fut mené secrettement au Prince, lequel aussitost qu'il le vit, lui dit quasi la larme à l'œil: Guischard, ma benignité dont j'ai toujours usé envers toi, n'avoit point mérité l'outrage & la honte que tu m'as faite en mes propres choses, comme aujourd'hui j'ai vu de mes yeux. Auquel Guischard ne répondit autre chose, sinon, Amour a plus de puissance que vous & moi n'avons. Lors le Prince commanda qu'il fust gardé secrettement en une chambre du Palais, & ainsi fut fait. Et quand le jour suivant fut venu, ne sçachant encore Sigismonde aucune chose de tout ceci, le Prince ayant pensé en soi-mesme plusieurs & diverses choses s'en alla après disner, comme il avoit de coutume, en la chambre de sa fille, où il la fit appeller, & s'enferma avec elle; puis en pleurant commença à dire: Sigismonde, m'estant avis que je connoissois ta vertu & ton honnesteté, à peine me fut-il jamais tombé en l'entendement, qui me l'eust

Digitized by Google

dit, si je ne l'eusse vu de mes propres yeux, que tu eusses, non pas fait, mais seulement pensé de t'abandonner à quelque homme, s'il n'eust esté ton mari : de quoi je serai dolent en me souvenant de ceci, tant que ce peu de vie que ma vieillesse me reserve, durera en moi. Or eust Dieu voulu, puisque tu te devois conduire à telle des-honnesteté, que tu eusses pris homme sortable : mais entre tant qui fréquentent en ma Cour, tu as choisi ce jeune homme Guischard, qui est de très-basse condition, & élevé quasi comme pour l'honneur de Dieu dès son jeune âge jusqu'à présent en nostre Cour, dont tu m'as mis en un merveilleux travail d'esprit, ne sçachant quel parti je dois prendre de toi. Car quant à lui, lequel j'ai fait prendre cette nuit en sortant du soupirail & le tiens prisonnier, j'ai déja conclu ce que j'en dois faire : mais de toi Deu le sçait, car je ne sçai que faire : d'une part me tire l'amour que je t'ai toujours plus porté que jamais pere porta à fille, & de l'autre me tire une très-juste indignation prise par ta grande folie. L'un veut que je te pardonne, & l'autre que contre mon naturel je devienne cruel envers toi. Toutefois avant que d'en faire aucune résolution, je désire d'ouir ce que tu dois dire à ceci. Et ces paroles dites, il baissa le visage pleurant aussi fort comme feroit un enfant qu'on auroit bien fessé. Sigismonde oyant son pere, & connoissant que

Digitized by Google

non ſeulement ſon amour ſecrette eſtoit découverte, mais auſſi que Guiſchard eſtoit priſonnier, elle ſentit une douleur incroyable, ce qu'elle cuida pluſieurs fois montrer par les cris & les larmes, comme font la pluſpart des femmes; mais le grand cœur qu'elle avoit vainquit cette baſſeſſe & aſſura ſon viſage avec une merveilleuſe force, déliberant en ſoi-meſme avant que de faire aucunes prieres pour ſoi de ne vouloir plus demeurer en vie, croyant auſſi bien que ſon Guiſchard eſtoit déja mort. Par quoi non comme femme dolente, ou repriſe de quelque faute, mais comme ne ſe ſouciant de rien avec un viſage ſec & ouvert & point troublé, elle dit à ſon pere: Mon pere, je ne ſuis déliberée de vous nier aucune choſe, ni auſſi de vous prier d'aucune, parce que l'une ne me vaudroit rien, & je ne veux pas que l'autre me vaille: & outre je n'entreprens en aucune maniere de fléchir voſtre clémence & amour envers moi: mais confeſſant la vérité, je veux premierement défendre mon honneur avec vraies raiſons, & puis ſuivre vertueuſement par effet la grandeur de mon courage. Il eſt vrai que j'ai aimé & aime Guiſchard, & l'aimerai tant que je vivrai, qui ſera peu: encore ſi on s'aime après la mort, je ne m'abſtiendrai de l'aimer. Mais à ceci ne m'a tant induit ma fragilité feminine, comme ont fait le peu de ſoin que vous avez eu de me remarier, & la vertu de Guiſchard: il vous de-

Digitized by Google

voit, mon pere, estre tout notoire, que vous estant de chair aviez engendré une fille de chair, & non de pierre ou de feu : & aussi vous devoit & doit souvenir, ores que vous soyez maintenant vieil, quelles sont & avec combien de force viennent les loix de jeunesse, & encore que vous vous soyez, durant la force de vostre âge, exercé aux armes, si ne deviez-vous pourtant pas moins connoistre combien de puissance ont les oisivetés & les délices non seulement ès jeunes, mais aussi ès vieux. Je suis donc chair, comme engendrée de vous, & ai si peu vescu que je suis encore jeune & pleine par l'une & l'autre raison de concupiscence : à quoi la connoissance que j'ai eue, pour avoir esté mariée, du plaisir qui est de donner accomplissement à un tel désir, a ajousté de merveilleuses forces, ausquelles m'estant impossible de résister que je n'aye suivi ce à quoi elles me tiroient, je devins amoureuse comme jeune femme que je suis, & certainement j'emploiai toute ma vertu, autant qu'il me fut possible, pour ne vouloir faire honte ni à vous ni à moi, en ce à quoi péché naturel me tiroit. A quoi Amour pitoyable & fortune bénigne m'avoient trouvé & montré une voie assez secrette, par laquelle sans que personne le sçust, je parvenois à mes désirs. Et ceci qui que ce soit qui vous l'ai montré, ou comme vous l'ayez sçu, je ne le veux nier : mais je n'ai point pris Guischard par accident, comme plusieurs femmes

femmes font, ains avec un conseil déliberé & un penser avisé, je le choisis par sur tout autre & l'introduisis à moi, jouissant avec nostre sage perséverance long-temps de mon désir ; dont il me semble, outre que je n'ai péché que par amour, que pour suivre la plus vulgaire opinion que la vérité, vous m'en veuillez reprendre plus amerement, disant que quasi vous n'auriez occasion de vous en courroucer, si j'eusse choisi en ceci un Gentilhomme. En quoi vous ne vous appercevez point que vous reprenez non pas ma faute, mais celle de fortune, laquelle éleve assez souvent les indignes, laissant à bas ceux qui sont très-dignes. Mais ne parlons pas maintenant de ceci, & regardez un peu au commencement des choses. Premierement vous verrez que d'une masse de chair nous avons tous reçu chair, & qu'un mesme Créateur a créé toutes les ames avec force & puissance égale, & avec égale vertu, laquelle fut la premiere qui fit distinction de nous, qui sommes nés & naissons égaux : & ceux qui eurent d'elle la plus grande part & en firent les œuvres, furent appellés nobles, demeurant le reste non noble ; & combien que contraire usance ait chassé depuis cette loi, si n'est-elle pourtant ostée ni chassée de la nature des bonnes mœurs : & par ainsi celui qui fait toutes ses operations, se montre apertement noble, & celui qu'on appelle autrement commet faute, non pas celui qui est appellé. Regardez

donc tous vos Gentilshommes, & examinez leur vertu, leurs conditions & façons de faire : d'autre part regardez celles de Guischard, lors si vous voulez juger sans affection, vous direz qu'il est très-noble, & que tous vos Gentilshommes sont vilains au respect de lui, des vertus & de la valeur duquel je n'ai cru au jugement d'aucune autre personne qu'à celui de vos paroles, & de mes yeux. Qui jamais les loua tant comme vous les louiez en toutes les choses louables, où un honneste homme doit estre loué ? & certainement ce n'estoit à tort. Car si mes yeux ne m'ont trompée, vous ne lui donnastes oncques louange, que je n'en aye plus connu en lui, que vos paroles ne le pouvoient exprimer. Toutefois si j'avois reçu en ceci aucune tromperie, ce seroit de vous de qui j'aurois esté trompée. Voudriez vous donc dire que je me sois mise avec un homme de basse condition ? Certe vous ne diriez point bien. Mais par aventure si vous me disiez avec un pauvre, il se pourroit confesser, vrai est que ce seroit avec vostre honte, qui n'avez daigné colloquer en grand estat un honneste homme vostre serviteur. Toutefois la pauvreté ne prive aucun de noblesse, mais si fait bien de richesse. Plusieurs Rois & grands Princes furent jadis pauvres, où beaucoup de ceux qui labourent la terre & gardent les brebis, ont par le passé esté riches, comme il en est encore. Et quant au dernier

Digitized by Google

doute qui vous tourmente, c'est à sçavoir, ce que vous devez faire de moi, chassez-le hardiment de vostre entendement, & si vous avez déliberé en l'extrémité de vostre vieillesse d'user de ce qu'en vostre jeunesse vous ne fistes oncques, j'entens de devenir cruel, usez contre moi de vostre cruauté : pour laquelle éviter je n'ai déliberé de vous faire aucune priere, comme celle qui est la premiere occasion de ce péché, si péché se doit nommer; vous assurant que si vous ne faites de moi ce que vous avez fait ou ferez de Guischard, mes propres mains le feront. Par quoi allez répandre vos larmes avec les femmes, & si vous voulez devenir cruel, faites mourir lui & moi d'un mesme coup, si au moins il vous semble que nous l'ayons mérité. Le Prince connut le grand cœur de sa fille, mais il ne crut pourtant pas qu'elle fust déliberée de faire ce à quoi tendoient ces paroles, & comme elle disoit vouloir faire. Par quoi partant d'avec elle & en volonté de ne vouloir faire user envers elle d'aucune cruauté, il pensa qu'avec le dommage d'autrui il refroidiroit son ardente amitié, & commanda à deux de ces gens, qui avoient Guischard en garde, que sans aucun bruit ils l'étranglassent la nuit suivante, puis lui ayant tiré le cœur hors du corps, le lui apportassent : lesquels firent comme il leur fut commandé. Et le lendemain le Prince se fit apporter une belle & grande coupe d'or, dedans laquelle il mit le

Digitized by Google

cœur de Guiſchard, qu'il envoya par un ſien ſerviteur familier, à ſa fille, & lui commanda qu'il lui diſt, le lui préſentant, ces paroles : Ton pere t'envoye ce préſent pour te conſoler de la choſe que plus tu aimes, comme tu l'as conſolé de ce que plus il aimoit. Or Sigiſmonde perſiſtant toujours en ſa cruelle déliberation, s'eſtoit fait apporter après le partement de ſon pere, des herbes & racines venimeuſes, qu'elle diſtilla & en fit de l'eau, pour la boire ſoudainement, ſi dont elle ſe doutoit avenoit. Et quand le ſerviteur du Prince fut venu à elle, & qu'il eut fait le préſent & dit les paroles qu'il avoit eſté chargé de dire, elle prit la coupe, & avec un viſage aſſuré & icelle découverte, auſſitoſt qu'elle vit le cœur & entendit les paroles, elle ſe tint pour toute certaine que c'eſtoit le cœur de Guiſchard. Par quoi le viſage levé vers le ſerviteur elle lui dit : Il n'appartenoit certes à un tel cœur que cettui-ci une ſépulture moins digne que d'or : en quoi mon pere a uſé très-ſagement. Puis l'approchant de ſa bouche & le baiſant dit : J'ai en toutes choſes & juſques à cette extrémité de ma vie, trouvé toujours l'amitié de mon pere très-grande envers moi, mais je la connois maintenant plus grande que jamais : & par ainſi tu lui rendras de ma part les dernieres graces, leſquelles je lui dois jamais rendre d'un ſi grand préſent. Après ces paroles, eſtant retournée ſur la coupe, laquelle elle tenoit étroitement,

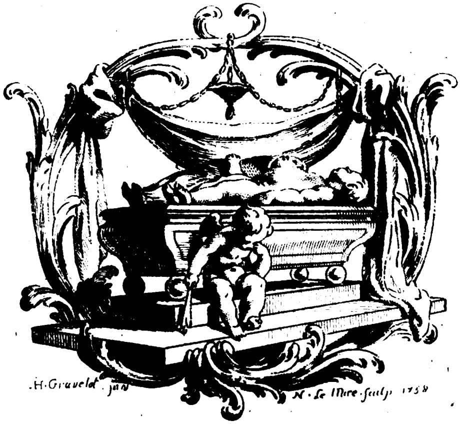
Digitized by Google

regardant le cœur, elle dit ainsi : O doux recueil de tous mes plaisirs, il ne te falloit plus autre chose pour avoir des obséques accomplies, sinon les larmes de celle que tu aimois tant pendant que tu estois en vie. Et certes je te les donnerai, combien que j'eusse déliberé de mourir les yeux secs ; & quand je te les aurai données, je ferai que mon ame que tu gardas jadis tant cherement se joindra par ton moyen avec la tienne. Certes je suis assurée qu'elle est encore ici dedans, qui regarde le lieu de ses plaisirs & des miens, m'assurant qu'elle attend la mienne, de laquelle elle est aussi grandement aimée. Et ceci dit, commença à verser tant de larmes, que ce fut chose merveilleuse à voir, baisant par infinies fois le cœur mort. Les Damoiselles qui estoient autour d'elle, n'entendoient point quel cœur c'estoit, ni que vouloient dire ces paroles : mais vaincues de compassion pleuroient toutes, lui demandant piteusement l'occasion de son pleurer, & s'efforçoient comme mieux elles pouvoient & essayoient de la conforter. Laquelle après avoir tant pleuré qu'il lui sembla assez, leva la teste, & ayant essuyé ses yeux dit : O cœur aimé, tout mon devoir est achevé envers toi, ne me restant plus à faire autre chose sinon de venir avec mon ame faire compagnie à la tienne. Et ceci dit, elle fit apporter la fiole où estoit l'eau qu'elle avoit faite le jour de devant, & la versa en la coupe où estoit le cœur lavé de plusieurs de ses larmes : laquelle ayant mise en sa bouche sans aucune crain-

te, elle la but toute, & quand elle l'eut bue, elle monta sur son lit avec la coupe en la main, rangeant le plus honnestement qu'elle sçut son corps sur icelui, puis approcha de son cœur celui de son ami. Ses Damoiselles ayant vu & entendu ceci, encore qu'elles ne sçussent quelle eau elle avoit bue, avoient envoyé dire tout ceci au Prince, lequel craignant ce qui survint, descendit incontinent en la chambre de sa fille, où il arriva à la mesme heure qu'elle se jetta sur son lit, & trop tard venu à son secours, avec douces paroles commença, la voyant aux termes où elle estoit, à pleurer amerement. Auquel la fille dit : Mon pere, gardez ces larmes à moins desirée fortune que cette-ci, & ne me les donnez : car je ne les désire point. Qui jamais vit homme, sinon vous, pleurer de ce qu'il a voulu faire ? Mais toutefois s'il y en a encore en vous tant soit peu de cet amour que vous m'avez tant porté, accordez-moi, pour le dernier don que je désire de vous, que puisqu'il ne vous a esté agréable que je vesquisse secrettement & à cachettes avec Guischard, au moins que mon corps & le sien quelque part que vous l'ayez fait jetter, soient enterrés publiquement ensemble. L'angoisse du pleurer ne permit que le Prince lui répondist aucune parole. Et lors la Dame se sentant tirer à la fin, estreignant & serrant fort le cœur mort à son estomach, dit : Demeu-

Digitized by Google

rez avec noſtre Seigneur, car je m'en vai. Et ayant les yeux clos, & perdu tout ſon ſentiment, ſe partit de cette dolente vie. Ainſi eut l'amour de Guiſchard & de Sigiſmonde fin douloureuſe, comme vous l'avez ouie. Leſquels le Prince après avoir pleuré, s'eſtant repenti trop tard de ſa cruauté, les fit enterrer tous deux honorablement en un meſme ſepulchre, non ſans grand dueil de tous les Salernitains.



Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. *T. II. N. 16.* *Le Mire Sc.*

Digitized by Google

NOUVELLE SECONDE

Frere Albert fit accroire à une femme Vénitienne, que l'Ange Gabriël eſtoit amoureux d'elle, & y coucha par pluſieurs fois, en guiſe dudit Ange; puis par crainte des parens de la femme ſe jetta par une feneſtre, & ſe cacha en la maiſon d'un pauvre homme, lequel le mena le jour ſuivant en guiſe d'un homme ſauvage en la place ſaint Marc, où eſtant reconnu de ceux de ſon Ordre, il fut mis en priſon.

La Nouvelle racontée par Madame Flammette, avoit fait venir pluſieurs fois la larme à l'œil à ſes Compagnes. Mais quand elle fut achevée, le Roi dit avec un viſage ſévere : Je penſerois avoir donné bien peu de choſe, ne donnant que ma vie, ſi j'avois reçu ſeulement la moitié d'un tel plaiſir que Sigiſmonde eut avec Guiſchard : & vous ne devez aucunement vous

Digitized by Google

émerveiller de ceci, comme ainſi ſoit qu'eſtant en vie, je ſens à toute heure mille morts, ni pour icelles toutes ne m'eſt donnée une ſeule petite partie de plaiſir. Mais laiſſant demeurer pour le préſent mes fortunes en leur eſtat, je veux que Madame Pampinée en pourſuivant nos malheureux devis, ſemblables en partie à mes malheurs, diſe la ſienne, après laquelle, ſi elle ſuit comme a commencé Madame Flammette, ſans faute je commencerai à ſentir que quelque roſée tombera ſur mon feu. Madame Pampinée voyant que le commandement lui eſtoit fait, connut plus par ſa propre affection la volonté de ſes compagnes, qu'elle ne fit celle du Roi par ſes paroles. Par quoi aimant mieux les récréer aucunement, que de contenter le Roi, fors ſeulement du commandement qu'il lui avoit fait, délibera de dire une Nouvelle pour rire, ſans toutefois ſortir du propos, & commença ainſi. L'on dit en un commun proverbe, que le méchant pris pour un homme de bien fait beaucoup de maux, & ſi n'en croit-on rien. Ce proverbe me donne ample matiere pour parler de ce qui m'a eſté propoſé, & encore pour faire connoiſtre quelle & combien eſt grande l'hypocriſie des gens de Religion, leſquels avec leurs habits longs & larges, & les viſages artificiellement pâles, avec leurs paroles humbles & douces à demander le bien d'autrui, & très-hautains & rebarbatifs à reprendre

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

& blasmer ès autres leurs mesmes vices, & aussi à force de montrer qu'eux par apprendre, & les autres par leur donner vont à la salvation, & encore non comme gens qui ayent à pourchasser Paradis, ainsi que nous, mais quasi comme vrais possesseurs & seigneurs d'icelui, donnent à chacun de ceux qui meurent, le lieu le plus ou moins excellent que bon leur semble, selon la quantité de deniers qui leur aura esté laissée par lui, s'efforçant par ce moyen de tromper premierement eux-mesmes, & puis après ceux qui ajoustent foi à leurs paroles, si ainsi ils croyent. Desquels s'il m'estoit licite vous en faire connoistre autant qu'il seroit convenable, je declarerois bientost à plusieurs simples gens ce qu'ils tiennent caché sous leurs très-grands habits. Que plust à Dieu qu'il leur advint ainsi à tous de leurs mensonges, comme il fit à un Cordelier, non point jeune novice, mais de ceux qui estoient en la plus grande réputation des meilleures maisons de Venise; duquel j'ai grand desir de vous faire un conte pour récréer aucunement vos esprits pleins de compassion, à cause de la mort de Sigismonde. Il y eut donc, mes prudentes Dames, en la ville d'Imole un homme de méchante & malheureuse vie, nommé Bertho de la Masse: les œuvres pernicieuses duquel fort bien connues des Imolois, le conduisirent à tant qu'il n'y avoit personne à Imole qui voulust croire de lui, non le mensonge

ſeulement, mais la pure vérité meſme. Par quoi connoiſſant que ſes méchancetés n'avoient plus là de lieu, il ſe tranſporta comme déſeſperé à Veniſe, receptacle de toute ordure & vilenie, & là il penſa de trouver quelqu'autre maniere pour exercer ſa méchanceté, & faire ce qu'il n'avoit pû faire ailleurs. Et comme s'il lui fuſt ſurvenu quelque certain remords de conſcience pour les crimes par lui commis au temps paſſé, lui feignant d'eſtre ſurpris d'une très-grande dévotion, & devenu par deſſus toute autre perſonne, Catholique, s'en alla rendre Cordelier, ſe nommant Frere Albert d'Imole; & commença de faire en cet habit par ſemblant une vie auſtere, & louer grandement la pénitence & l'abſtinence : jamais il ne mangeoit chair & ne buvoit de vin, au moins quand il n'en avoit point qui lui vînt à goût : tellement qu'avant que perſonne à peine s'en apperçut, il devint de larron, ruffien, fauſſaire & meurtrier qu'il eſtoit, un grand Prédicateur, ſans qu'il euſt pourtant abandonné les vices ſuſdits, quand ſecrettement il euſt pu les mettre à exécution. Outre ce, s'eſtant fait Preſtre, quand il eſtoit à l'Autel & célebroit la Meſſe, s'il eſtoit vu de pluſieurs, il pleuroit toujours la Paſſion de noſtre Seigneur, comme celui à qui les larmes couſtoient bien peu, quand il vouloit : de ſorte qu'en peu de temps il ſçut, & par ſes prédications & par ſes larmes, apaſter les Vénitiens, de telle ſorte

Digitized by Google

qu'on le faisoit exécuteur quasi de tous les testamens qui s'y faisoient, & qui pis est, dépositaire & gardien de l'argent de plusieurs, devenant Confesseur & Conseiller, quasi de la plus grande partie des hommes & des femmes. En faisant ainsi le loup, il devint berger, tellement que la renommée de sa sainteté estoit plus grande en ces quartiers-là, que ne fut jamais celle de saint François d'Assise. Or advint-il qu'une jeune Dame quelque peu sotte & niaise, qui se nommoit Madame Lisette de Caquirin, femme d'un riche marchand, qui s'en estoit allé avec aucunes galeres en Flandres, s'en alla avec quelques autres femmes pour se confesser à ce saint Beaupere, laquelle estant à ses pieds, comme celle qui estoit Vénitienne (& les Vénitiens sont tous présomptueux, glorieux & legers, comme leurs petites gondolles) dit au Beaupere partie de ses péchés. A laquelle Frere Albert demanda si elle n'avoit point d'ami par amour: auquel elle répondit avec un mauvais visage: Comment, Monsieur le Beaupere, n'avez vous point d'yeux en la teste? Mes beautés vous semblent-elles faites comme celles des autres? J'aurois trop d'amoureux si j'en voulois, mais elles ne sont point pour se devoir laisser aimer de cettui-ci, ni de cettui-là. Combien en voyez-vous de qui les beautés soient telles comme les miennes, qui seroient assez belles pour le Paradis? Et outre ce elle dit tant de choses sur cette sienne beauté, que

Digitized by Google

c'estoit fascherie de l'ouir. Frere Albert connut incontinent que cette Dame avoit un peu le cerveau creux : & faisant son compte que c'estoit un vrai gibier pour son oiseau, il en devint soudainement amoureux outre mesure; mais il remit à l'apprivoiser à un autre temps plus commode : & toutesfois pour se montrer saint homme cette fois, il commença à la vouloir reprendre, & à lui dire que cela estoit vaine gloire, & autres siennes folies. Par quoi la Dame lui dit, qu'il estoit une grande beste, & qu'il ne connoissoit point quelle difference il y avoit d'une beauté à une autre : au moyen de quoi Frere Albert, ne la voulant trop courroucer, la laissa aller avec les autres femmes après que la confession fut achevée. Quelques jours après, lui ayant pris un sien compagnon fidéle, s'en alla en la maison de Madame Lisette, où il se tira si à part en un coin de la salle avec elle, qu'il ne pouvoit estre vu de personne, & lors il se jetta à genoux, & lui dit : Madame, je vous prie pour l'honneur de Dieu que vous me pardonniez ce que je vous dit Dimanche dernier quand vous vous confessastes à moi, parce que la nuit suivante j'en fus chastié si cruellement, que je n'ai pu me lever du lit jusques aujourd'hui. Dit lors Madame la sotte : Et qui vous chastia ainsi ? Je vous le dirai, dit frere Albert : estant cette nuit-là en dévotion, comme j'ai toujours accoutumé d'estre, je vis soudainement en ma cellule une

Digitized by Google

grande ſplendeur, & ne me ſçus jamais ſitoſt retourner pour voir ce que c'eſtoit, que je vis ſur moi un très-beau jeune garçon avec un gros baſton en la main : lequel me prit par mon capuchon, & me jetta à ſes pieds, & me donna tant de coups qu'il me froiſſa tout : auquel je demandai après, pourquoi il m'avoit ainſi battu ; pource (répondit-il) que tu préſumas ces jours paſſés de reprendre les beautés celeſtes de Madame Liſette, laquelle j'aime (après Dieu) ſur toute chofe. Et alors je lui demandai : Et qui eſtes-vous ? A quoi il répondit qu'il eſtoit l'Ange Gabriël. O mon Seigneur, dis-je, je vous prie que vous me pardonniez. Et alors il dit : Et je te pardonne, à la charge que tu t'en iras vers elle le plutoſt qu'il te ſera poſſible, & fais tant qu'elle te pardonne : ou s'il ne lui plaiſt te pardonner, je reviendrai, & t'en donnerai tant que je te ſerai malheureux tout le temps de ta vie : ce qu'il me dit après cela je ne l'oſe dire ſi vous ne me pardonnez premierement. Madame la coucourde éventée, qui eſtoit un peu douce de ſel, ſe réjouiſſoit toute d'ouir ces paroles, les croyant plus que véritables. Quelque peu de temps après elle dit : Je vous le diſois bien, Frere Albert, que mes beautés eſtoient celeſtes : mais, Dieu me ſoit aide, que j'ai regret de voſtre mal : & afin qu'il ne vous en ſoit plus fait, je vous pardonne juſques ici, à condition que vous me direz ce que l'Ange

vous dit après. Frere Albert répondit: Madame, puisque vous m'avez pardonné, je vous le dirai volontiers : mais qu'il vous souvienne que quelque chose que je vous dise, vous vous gardiez bien de le dire à personne qui soit en ce monde, si vous ne voulez gaster tout vostre fait, car vous estes la plus heureuse femme qui soit au monde. Cet Ange Gabriël me dit que je vous disse que vous estes tant en sa grace, qu'il fust plusieurs fois venu coucher la nuit avec vous, n'eust esté la crainte de vous faire peur : maintenant il vous envoie dire par moi, qu'il vous veut venir voir une nuit, & demeurer avec vous un espace de temps ; & pour ce qu'il est Ange, & que s'il venoit en cette forme vous ne le pourriez toucher, il dit que pour vous donner plaisir il veut venir en forme d'homme : par quoi il m'a donné charge de sçavoir de vous quand il vous plaira qu'il vienne, & en la forme de qui, & il ne manquera, dont vous vous pouvez reputer la plus heureuse femme qui vive. Madame la badaude dit alors, qu'elle estoit bien aise que l'Ange Gabriël l'aimoit, parce qu'aussi l'aimoit-elle bien, & que jamais elle ne le voyoit en quelque lieu que ce fust, qu'elle n'allumast une chandelle d'un tournois devant lui, & qu'à toute heure qu'il lui plairoit venir, il seroit le bien venu, car il la trouverroit toute seule en sa chambre, mais ce seroit à telle condition, qu'il ne la laisseroit point pour une autre,
parce

Digitized by Google

parce qu'on lui avoit dit qu'il lui portoit une grande amitié, & aussi qu'il lui sembloit que par tous les lieux où elle le voyoit, il estoit toujours à genoux devant elle, se remettant au reste à lui de venir en telle forme qu'il voudroit, pourvu qu'elle n'eust point de peur. Alors frere Albert dit : Madame, vous parlez très-sagement, & me laissez faire, car je donnerai bien ordre avec lui à tout ce que vous dites : mais vous me pouvez faire une grande grace, & si vous ne coustera rien, & la grace que je vous demande, est qu'il vous plaise seulement qu'il vienne avec ce mien corps : & écoutez quelle grace vous me ferez, il me tirera l'ame du corps & la mettra en Paradis, & entrera par un mesme moyen dedans mon corps. Et par ainsi tout autant qu'il demeurera avec vous, autant sera mon ame en Paradis. Alors dit Madame Peufille : Il me plaist très-bien, afin qu'au lieu de bastonnades qu'il vous donna pour l'amour de moi, vous ayez au moins en récompense cette consolation. Alors dit Frere Albert : Vous donnerez donc ordre qu'il trouve cette nuit la porte de vostre maison ouverte, de telle sorte qu'il puisse entrer céans, parce que venant en corps humain comme il viendra, il n'y pourroit entrer sinon par la porte. La Dame répondit que cela seroit fait. Frere Albert partit d'avec elle, la laissant là avec si grande réjouissance, que la chemise ne lui toucha au cul, lui estant avis

que le temps dureroit mille ans avant que l'Ange Gabriël vint à elle. Frere Albert donc considerant qu'il devoit estre cette nuit Chevalier & non Ange, commença à se renforcer avec confitures & autres bonnes choses, afin qu'il ne fust aisément desarçonné; puis ayant eu licence, il s'en alla incontinent qu'il fut nuit avec un sien compagnon en la maison d'une sienne amie, où il avoit autrefois accoutumé de prendre sa course quand il alloit courir les jumens: & de là s'en alla, quand il sembla estre temps, tout transporté en la maison de la Dame, en laquelle estant entré, il se déguisa en Ange, avec des habillemens qu'il avoit portés, & estant monté en haut entra en la chambre de la Dame: laquelle aussitost qu'elle vit cette chose ainsi blanche, s'agenouilla devant lui, & l'ange lui donna sa benediction & la leva debout, lui faisant signe qu'elle s'en allast dedans le lit, ce qu'elle, désirant d'obeir, fit incontinent, & l'Ange ne faillit aussitost de se coucher auprès d'elle. Frere Albert estoit bel homme & robuste, & soutenoit très-bien sa personne sur ses jambes: au moyen de quoi se voyant avec cette Madame Lisette qui estoit fraische & délicate, lui faisant autrement le jeu que ne faisoit son mari, vola sur son corps plusieurs fois sans aisles, dont elle se tint merveilleusement pour contente, & si lui dit davantage plusieurs choses de la gloire celeste. Puis quand le jour s'approcha, ayant

Digitized by Google

donné bon ordre à son retour, il sortit dehors avec son équipage, & s'en retourna avec son compagnon, auquel la bonne vieille du logis avoit fait toute la nuit amoureuse compagnie, afin qu'il n'eust point de peur s'il eust couché seul. Madame Lisette aussitost qu'elle eut disné, ayant pris sa servante s'en alla vers le Frere Albert, & lui dit des nouvelles de l'Ange Gabriël, & ce qu'elle lui avoit oui dire de la gloire de la vie éternelle, & comme il estoit fait, ajoustant outre ceci de merveilleuses fables: à laquelle Frere Albert dit: Madame, je ne sçai comment vous vous estes trouvée avec lui, mais je sçai bien que cette nuit quand il est venu à moi, & que je lui eusse fait vostre ambassade, il a emporté soudainement mon ame entre tant de fleurs & tant de roses qu'on n'en vit jamais autant par deça, & ai demeuré en un des plus délectables lieux qui fust jamais, jusques à ce matin: mais de vous dire ce que devint mon corps, je vous assure que je n'en sçai rien. Ne vous dis-je pas, dit la Dame, que vostre corps a esté toute la nuit entre mes bras avec l'Ange Gabriël? & si vous ne m'en voulez croire, regardez-vous sous le tetin gauche, où j'ai donné un tel & si grand baiser à l'Ange, que la marque y paroistra plusieurs jours. Je ferai donc aujourd'hui une chose, dit lors Frere Albert, que je ne fis de long-temps: car je me dépouillerai pour voir si ce que vous dites est vrai. Et

Digitized by Google

après avoir longuement causé, la Dame s'en retourna à son logis, vers laquelle Frere Albert alla depuis plusieurs fois, toujours en forme d'Ange sans aucun empeschement. Toutefois il advint un jour qu'estant Madame Lisette avec une sienne Commere devisant des beautés des femmes, elle pour mettre en avant la sienne par dessus toute autre, dit, comme celle qui avoit peu de sel en sa caboche : Si vous sçaviez, dit-elle, à qui ma beauté plaist, sans faute vous ne parleriez point des autres. La Commere, qui bien la connoissoit, désirant de sçavoir ce qu'elle vouloit dire, lui dit : Ma Commere, il est bien possible que ce que vous dites soit vrai, mais si on ne sçait qui est celui-là, un autre que moi le pourra mal-aisément croire. Alors la Dame qui n'estoit pas des plus fines de ce monde, dit : Commere, il est vrai qu'il ne se devroit nommer, mais celui que je veux entendre est l'Ange Gabriël, lequel m'aime plus que soi-mesme, comme la plus belle femme qui soit au monde, ou au Royaume de Longres, à ce qu'il m'a dit. La Commere eut lors grande volonté de rire, toutefois elle s'en retint pour la faire parler davantage, & lui dit: En bonne foi, ma Commere, si l'Ange Gabriël est celui que vous voulez dire, & qu'il vous ait dit cela, il faut bien croire qu'il soit ainsi : mais je ne croyois pas que les Anges fissent telles choses. Commere, dit la Dame, vous errez ; en bonne foi, il le fait mieux que

mon mari, & si me dit qu'on le fait aussi bien là haut qu'ici bas : mais pource que je lui semble plus belle que nulle qui soit au Ciel, il est amoureux de moi, & y vient coucher bien souvent : l'entendez-vous maintenant, Commere ? si sembla bien à la Commere, quand elle fut partie d'avec Madame Lisette, que le temps lui durast mille ans, qu'elle n'estoit en quelque lieu où elle pust rire son saoul de tout ceci ; & se trouvant un jour en une nopce, avec une grosse compagnie de femmes, elle leur conta de bout en bout tout ce beau conte. Ces femmes le dirent à leurs maris, & à d'autres femmes, & ceux-là à plusieurs autres : & ainsi en moins de deux jours Venise en fut tout abreuvée. Mais entre les autres à qui ces nouvelles vinrent aux oreilles, ce fut aux beaux freres d'elle, lesquels sans en dire mot à personne se mirent en l'esprit de trouver cet Ange, pour sçavoir s'il sçavoit voler, & de fait ils y firent le guet plusieurs nuits. Advint que de ce beau fait Frere Albert en sentit quelque vent ; lequel estant une nuit allé voir la Dame pour la reprendre de sa sottise, ne s'estoit à peine dépouillé que les beaux freres d'elle, qui l'avoient vu entrer, furent à l'huis de sa chambre pour l'ouvrir. Ce qu'oyant Frere Albert & ayant advisé ce que c'estoit, il se leva incontinent, & n'ayant autre refuge, ouvrit une fenestre qui répondoit sur le grand canal, & se jetta dans l'eau : le canal estoit

Digitized by Google

profond, & il ſçavoit bien nager, par quoi il ne ſe fit point de mal: & nageant de l'autre part du canal, ſe mit ſoudainement en une maiſon qu'il trouva ouverte, & priant un bon homme qui eſtoit dedans, que pour l'honneur de Dieu il lui ſauvaſt la vie, lui diſant mille folies, comme il ſçavoit bien dire, pourquoi il eſtoit arrivé ainſi nud à cette heure. Le bon homme mu de pitié, le mit en ſon lit, & s'en voulant aller faire ſa beſogne, lui dit qu'il demeuraſt là juſques à ce qu'il revînt: puis l'ayant enfermé en ſa maiſon, s'en alla faire ce qu'il avoit à faire. Les beaux freres de la Dame quand ils furent entrés en la chambre, trouverent que l'Ange Gabriël ayant laiſſé là ſes aiſles s'en eſtoit envolé, dont ſe voyant ainſi mocqués, dirent mille injures à la Dame, & à la fin la laiſſerent toute déconfortée, & s'en retournerent en leurs maiſons, avec les hardes & tout l'équipage de l'Ange Gabriël. Durant ces entrefaites le jour devint grand, & le bon homme ouit dire en la place de Réalte, comment l'Ange Gabriël avoit eſté couché cette nuit avec Madame Liſette, & qu'y ayant eſté trouvé par ſes beaux freres, il s'eſtoit jetté de peur dedans le grand canal, & ne ſçavoit-on ce qu'il eſtoit devenu: par quoi il va incontinent penſer que celui qui eſtoit en ſa maiſon devoit eſtre cet Ange, dont eſtant retourné vers lui, & l'ayant reconnu après pluſieurs autres paroles, il fit de ſorte qu'il ſe fiſt apporter cinquante

Digitized by Google

ducats, si l'autre ne vouloit qu'il le dist aux beaux freres de la Dame. Après ceci désirant Frere Albert sortir de là, le bon homme lui dit: Il n'y a point de moyen que vous puissiez sortir, si ce n'est par un secret que je vous dirai: nous faisons aujourd'hui une feste, en laquelle chacun qui veut, peut amener un homme, soit en guise d'ours ou d'homme sauvage, ou quelque autre chose que ce soit; & se fait en la place saint Marc une chasse, laquelle achevée, la feste est finie, & puis chacun s'en va avec ce qu'il a mené, où il lui plaist. Si vous voulez donc, avant qu'on puisse espier que vous soyez céans, que je vous mene en quelqu'une de ces façons, je vous pourrai mener là où vous puissiez sortir sans estre connu: car il vous faut entendre que les beaux freres d'elle pensant que vous estes en quelque lieu céans, ont mis guet par tout pour vous empoigner. Or quoiqu'il fist bien mal à Frere Albert d'aller en cette guise, toutefois pour la peur qu'il avoit des parens de la Dame, il s'y accorda à la fin, & dit à cettui-ci où il vouloit estre mené, & qu'il estoit content qu'il le déguisast comme il le voudroit. Cettui-ci l'oignit tout de miel, & le couvrit de duvet, puis lui mit une chaîne au col, & un masque au visage, & lui donna un gros baston en une main, & deux grands mastins en l'autre qu'il avoit amenés de la boucherie. Après il envoya un homme en Réalte pour faire à sçavoir

Digitized by Google

à ſon de trompe qui voudroit voir l'Ange Gabriël qu'il ſe trouvaſt en la place de ſaint Marc. Et ceci fut une loyauté Vénitienne. Quoi fait, il ſortit peu après de la maiſon, le faiſant marcher devant ſoi, & s'en allant ainſi, & le tenant par derriere par le bout de la chaîne, non ſans grande rumeur de pluſieurs qui diſoient: Qu'eſt-cela? qu'eſt-cela? il le mena en la place ſaint Marc, où ſe trouva une infinité de peuple, tant de ceux qui le ſuivoient comme de ceux qui avoient oui le cri de Réalte qui y eſtoient venus. Quand cettui-ci fut arrivé en la place, il vous attacha ſon homme ſauvage à un pilier en lieu haut & élevé, faiſant ſemblant d'attendre l'heure que la chaſſe ſe feroit, auquel les mouches & les taons, pource qu'il eſtoit oint de miel, faiſoient très-grand ennui. Mais quand cet homme de bien, je veux dire ce Vénitien, vit que la place eſtoit fort pleine de gens, feignant de vouloir déchaîner ſon homme ſauvage il oſta le maſque à Frere Albert, en diſant: Meſſieurs, je veux que vous voyez l'Ange Gabriël, qui deſcend du Ciel en terre pour conſoler la nuit les Dames Vénitiennes. Auſſitoſt le maſque oſté Frere Albert fut incontinent connu d'un chacun: le bruit ſe leva grand, & lui furent dites par tout le monde qui eſtoit là les plus vituperables paroles, & les plus grandes injures qui furent onc dites à méchante perſonne, juſques à ce que les nouvelles en vinrent en ſon Convent;

Digitized by Google

au moyen de quoi six Religieux vinrent là, qui lui jetterent un habit sur son dos, & après l'avoir déchaîné, le menerent, non sans grande rumeur du peuple, en leur maison : où l'ayant mis en prison, l'on présume qu'après lui avoir fait endurer une misérable vie, il mourut. Plaise à Dieu qu'il en puisse ainsi advenir à tous les autres ses semblables.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 16. Pibre sc.

Digitized by Google

NOUVELLE TROISIEME

Trois jeunes hommes aimant trois sœurs, s'enfuirent en Candie, l'aisnée desquelles tua par jalousie son ami, à laquelle la seconde faisant plaisir au Duc de Candie, sauva la vie. Puis l'ami d'icelle seconde la tua, & s'enfuit avec l'aisnée, & de sa mort fut chargé le troisieme amoureux, avec la troisieme sœur. Par quoi estant pris prisonniers confesserent le fait, & craignant de mourir, gagnerent avec argent ceux qui les gardoient, puis s'enfuirent à Rhodes, où ils moururent en pauvreté.

Après que le Roi eut vu que Madame Pampinée avoit achevé son conte, il demeura un peu pensif sans dire mot, & après il lui dit: Il y a eu quelque peu de bon, & qui m'a plu, vers la fin de vostre Nouvelle : mais au commencement il y a trop de quoi rire, ce que j'eusse bien voulu n'y estre point. Puis se tourna vers

Digitized by Google

Madame Laurette, & lui dit : Madame, dites-en une meilleure s'il est possible; & elle souriant dit au Roi : Vous estes trop cruel envers les amoureux, s'il est ainsi que vous leur souhaitiez mauvaise fin : toutefois pour vous obeir j'en conterai une de trois qui la firent tous également mauvaise, ayant bien peu joui de leurs amours. Et ceci dit, commença ainsi : Tout vice, mes jeunes Dames, redonde, comme vous pouvez connoistre ouvertement, au très-grand ennui & fascherie de celui qui en use, & encore plusieurs fois d'autrui ; & entre autres le vice qui plus nous transporte à bride abbattue dedans les dangers & périls, il me semble que c'est celui de la colere, qui n'est autre chose qu'une soudaine & inconsiderée émotion, mue de quelque injure reçue, laquelle ayant chassé toute raison, & offusqué de tenebres les yeux de l'entendement, embrase nostre cœur de très-ardente fureur. Or combien que ceci advienne souvent aux hommes, & plus aux uns qu'aux autres, néanmoins on l'a vu advenir aux femmes, avec plus grand dommage, parce qu'il s'allume plus soudain en elles, & y brûle avec une flamme plus claire, les émouvant avec moins de consideration dont il ne se faut émerveiller, parce que si nous y voulons bien regarder, nous verrons que le feu se prend de sa nature plutost aux choses tendres & légeres, qu'il ne fait à celles qui sont dures & pesantes,

Digitized by Google

& nous autres femmes sommes, n'en deplaise aux hommes, plus délicates qu'ils ne sont, & beaucoup plus fragiles : par quoi voyant que nous sommes naturellement enclines à ceci, considerant aussi combien nostre douceur & bénignité est de grand plaisir & contentement aux hommes, avec lesquels nous avons à vivre, & en cas semblable que l'ire & la fureur sont pleines d'ennui & de dangers, je veux, afin que nous soyons plus magnanimes de courage pour nous mieux garder de ce vice, vous montrer par cette mienne Nouvelle, comment l'amitié de trois jeunes hommes & d'autant de femmes est devenue d'heureuse malheureuse, par la colere d'une d'entre elles, comme j'ai dit ci-dessus. Marseille, comme vous sçavez, est en Provence, assise sur la mer, & est une cité ancienne & très-noble, qui a esté autrefois plus habitée de très-riches gens & grands Marchands qu'elle n'est aujourd'hui, entre lesquels il y en eut un nommé Narnald Cluade, homme de basse condition, mais plein de foi, & loyal marchand, riche sans fin en héritages & en argent comptant, lequel avoit eu plusieurs enfans de sa femme, dont il avoit trois filles plus âgées que les mâles; desquelles les deux qui estoient jumelles avoient quinze ans, & la troisiéme quatorze, n'attendant leurs parens autre chose pour les marier, que le retour de leur pere, qui s'en estoit allé avec sa marchandise

Digitized by Google

en Espagne. L'une des deux premieres se nommoit Ninette, & l'autre Magdelaine, & la troisieme Bertelle. De Ninette estoit amoureux, le plus qu'il estoit possible, un jeune Gentilhomme, quoiqu'il fust pauvre, nommé Restaignon, & la fille pareillement de lui; lesquels avoient si bien sçu faire leurs cas, que sans le sçû de personne ils jouissoient de leurs amours, & déja en avoient long-temps joui, quand il advint que deux jeunes compagnons, dont l'un se nommoit Foulques, & l'autre Huguet, lesquels estoient demeurés grandement riches après la mort de leur pere, devinrent amoureux l'un de Magdelaine & l'autre de Bertelle. De quoi s'estant apperçu Restaignon, par ce que lui en avoit fait voir Ninette sa mie, il pensa de se relever de pauvreté par le moyen de ceux-ci; & ayant pris familiarité avec eux, il les accompagnoit, ores l'un & tantost l'autre, & quelquesfois tous deux ensemble pour aller voir leurs amies & la sienne. Quand il lui sembla qu'il fut assez privé & ami d'eux, les ayant invités un jour à sa maison, il leur dit: Mes amis, la fréquentation d'entre nous vous peut assez rendre certains combien est grande l'amitié que je vous porte, & que je ferois pour vous ce que je voudrois faire pour moi-mesme; & pour ce que je vous aime grandement, je délibere de vous faire entendre ce qui m'est tombé dans la pensée, & après nous prendrons par ensemble telle réso-

Digitized by Google

lution qu'il vous semblera pour le mieux. Si vos paroles ne sont mensongeres, & encore à ce que j'en ai pu comprendre par vos actes, tant de nuit que de jour, vous brûlez & vous consommez pour l'amour des deux jeunes filles que vous aimez, & moi pour la troisieme leur sœur, auquel feu, si vous voulez condescendre à faire ce que je vous dirai, je me fais bien fort de trouver un remede pour l'éteindre qui sera gracieux & plaisant, & sera cestui-ci. Vous estes tous deux très-riches, ce que je ne suis pas : mais si vous voulez assembler vostre bien en un, & me faire participant de la troisieme partie, & déliberer en quel endroit du monde nous voulons aller vivre en plaisir avec ce bien, je me fais fort que les trois sœurs avec grande partie du bien du pere, s'en viendront avec nous, où nous les voudrons mener, & là nous pourrons vivre chacun avec la sienne, comme trois freres, les plus contentes personnes qui soient au monde. C'est à vous maintenant à regarder de vous vouloir consoler de ceci, ou de le laisser. Les deux jeunes hommes qui brûloient sans mesure, voyant qu'ils pourroient jouir de leurs amies, n'eurent grande peine à résoudre ce qu'ils devoient faire, mais dirent que où ceci adviendroit, ils estoient tous prests de le faire ainsi. Restaignon, quand il eut eu cette réponse, se trouva delà à peu de jours avec Ninette, vers laquelle il ne pouvoit aller que fort mal

Digitized by Google

aisément. Et après qu'il eut esté quelque temps avec elle, il lui conta tout le propos qu'il avoit eu avec les deux jeunes hommes, s'efforçant avec plusieurs raisons de lui faire trouver bonne cette entreprise; mais il lui fut bien peu mal aisé, parce qu'elle avoit plus désir que lui de pouvoir toujours estre en sa compagnie, sans soupçon. Par quoi elle répondit franchement qu'elle le trouveroit très-bon, & que ses sœurs feroient, mesme en ceci, tout ce qu'elle voudroit: puis lui dit qu'il donnast ordre à tout ce qu'il penseroit nécessaire, le plutost qu'il pourroit. Restaignon estant retourné vers Foulques & Huguet, qui le sollicitoient ordinairement du propos qu'ils avoient eu ensemble, leur dit que du costé de leurs amies le cas estoit déja mis en ordre. Et après qu'ils eurent déliberé entre eux de s'en aller en Candie, eux ayant vendu quelques héritages qu'ils avoient, sous couleur de vouloir aller faire quelque train de marchandise avec deniers comptans, & fait argent de tout leur bien, ils acheterent une frégate qu'ils armerent secrettement fort à l'avantage, & attendirent le terme qui leur avoit esté donné. De l'autre part Ninette qui sçavoit assez la volonté de ses sœurs, leur mit le feu en la teste, desorte qu'elles ne pensoient jamais tant vivre qu'elles ne vissent advenir ceci. Par quoi quand la nuit qu'ils devoient monter sur la frégate fut venue, les trois sœurs crocheterent un grand coffre de leur pere,
&

Digitized by Google

& y prirent une grande quantité d'argent & de joyaux, & sortirent de nuit avec tout cela, toutes trois secrettement, & vinrent trouver leurs amis qui les attendoient, avec lesquels sans intervalle estant montées sur ladite frégate, donnerent des rames en l'eau, & s'en allerent sans s'arrester en aucun lieu & arriverent la nuit suivante à Gênes, où les nouveaux & gentils amoureux prirent pour la premiere fois joie & plaisir de leur amour : puis quand ils se furent rafraischis de ce qui leur pouvoit estre nécessaire, poursuivirent leur chemin ; & allant ainsi de port en port, arriverent, sans aucun empeschement, avant huit jours en Candie, où ils acheterent de très-bons & beaux héritages, & firent pour estre fort près de la ville, de très-belles & plaisantes demeures, & commencerent à vivre là avec grande famille, force chiens, oiseaux & chevaux, en Gentilshommes, & toutes sortes de plaisirs avec leurs amies, les plus contens du monde. Eux vivant en cette maniere, il advint, comme nous voyons advenir chaque jour que combien que les choses qui plaisent fort, elles ennuyent toutefois quand l'on en a trop grande abondance, que Restaignon qui avoit aimé le plus du monde Ninette, & estoit en sa puissance d'en jouir sans soupçon quand il lui plaisoit, commença à s'ennuyer d'elle, & par conséquent il lui faillit d'amitié : par quoi lui ayant grandement plu à une feste où il se trouva, une jeune

fille du pays, belle & gentille, qu'il poursuivoit attentivement, il commença à faire pour elle de merveilleuses courtoisies & festes. De quoi s'appercevant Ninette, elle entra en si grande jalousie de lui, qu'il ne pouvoit faire un pas qu'elle ne le sçust, & qu'avec paroles & courroux elle ne tourmentast grandement & lui & soi-mesme. Et quoi qu'il en advînt, par succession de temps soit que Restaignon jouît de l'amitié de la nouvelle aimée ou non, Ninette, qui que ce soit qui lui rapporta, le tînt pour certain, dont elle tomba en telle melancolie & de la melancolie en si grande fureur, que retournée l'amitié qu'elle portoit à Restaignon, en cruelle haine, elle aveuglée qu'elle estoit de son courroux, se va aviser de venger par mort l'injure qu'il lui sembloit avoir reçue de Restaignon. Par quoi trouvant une vieille Grecque, grande ouvriere de composer des poisons, elle la persuada tant avec promesses & présens, qu'elle la conduisit à lui faire d'une eau mortifere, laquelle sans s'en conseiller autrement elle donna une fois à boire à Restaignon qui estoit échauffé, & ne se donnoit garde de ceci. La puissance de cette eau fut telle, qu'avant qu'il fust le lendemain matin elle l'eut tué. La mort duquel entendue par Foulques, Huguet & leurs amies, ne sçachant de quel venin il avoit esté empoisonné, ils pleurerent amerement avec Ninette, & le firent enterrer honorablement. Advint de fortune par

Digitized by Google

plusieurs jours après que la vieille qui avoit fait cette eau empoisonnée, fut prise : laquelle entre les autres crimes qu'elle confessa à la question, découvrit cette-ci, déclarant entierement ce qui en estoit advenu : au moyen de quoi le Duc de Candie fut une nuit secrettement autour du Palais de Foulques, & prit Ninette, laquelle sans se laisser questionner dit incontinent tout ce qu'on voulut de la mort de Restaignon. Foulques & Huguet avoient sçu en secret du Duc, & leurs amies d'eux, pour quelle occasion Ninette avoit esté prise, ce qui leur fut grandement déplaisant, & mettoient toute leur étude de faire ensorte que Ninette échapast la peine du feu, à quoi on jugeoit bien qu'elle seroit condamnée, comme celle qui l'avoit bien méritée : mais il leur sembloit que toutes leurs peines n'y serviroient de rien, parce que le Duc avoit conclu en soi d'en faire justice. Magdelaine qui estoit belle jeune femme, à laquelle le Duc avoit longuement fait la cour, sans qu'elle eust jamais voulu faire aucune chose qui lui plust, va penser en soi-mesme, que si elle lui vouloit complaire, elle pourroit tirer sa sœur du feu, & lui envoya dire par un messager secret & avisé, qu'elle estoit preste de faire son commandement, pourvu qu'il s'en ensuivist deux choses, l'une qu'elle pust sauver sa sœur, & lui fust délivrée en ses mains, & l'autre que ceci fust tenu secret. Le Duc ayant entendu l'am-

Digitized by Google

bassade, qui lui fut agréable, pensa long-temps en soi-mesme s'il le feroit; à la fin il s'y accorda, & dit qu'il en estoit content. Par quoi ayant fait retenir prisonniers une nuit, du consentement de la Dame, Foulques & Huguet, feignant de se vouloir informer du fait, il s'en alla secrettement au logis de Magdelaine, & ayant premierement fait semblant d'avoir mis Ninette dans un sac pour la faire jetter cette nuit en l'eau, la ramena à sa sœur, laquelle il lui donna pour le loyer de cette nuit, & lui enchargea qu'elle envoyast sa sœur en quelque lieu bien loin, afin qu'il n'en reçust blasme, ou qu'il ne fust contraint à devenir derechef rigoureux envers elle. Tost après Foulques & Huguet ayant oui dire que Ninette avoit esté jettée cette nuit là dedans un sac en l'eau, & le croyant ainsi, furent élargis. Depuis eux estant retournés en leur maison, pour consoler leurs amies de la mort de leur sœur, Foulques, combien que Magdelaine s'essayast fort de cacher sa sœur, qu'elle ne fust vue, s'apperçut bien qu'elle estoit au logis, dont il s'ébahissoit grandement, & entra soudain en soupçon, ayant déja entendu que le Duc avoit aimé ladite Magdelaine, si lui demanda comment il estoit possible que Ninette fust céans. Magdelaine lui fit un grand discours pour lui déguiser sa maniere de faire, & la vérité. A quoi, comme fin & malicieux qu'il estoit, il n'adjoutoit gueres de foi, & finalement la contraignit d'en dire

Digitized by Google

la vérité. Laquelle après plusieurs longs propos la lui dit, dont Foulques vaincu de douleur, & monté en fureur tira son épée, & combien qu'elle lui criast, mais en vain, merci, il la tua : puis craignant la fureur & la justice du Duc, l'ayant laissée toute morte en la chambre, s'en alla en celle où estoit Ninette, & avec un visage saintement joyeux, lui dit : Allons nous-en bientost où ta sœur a déterminé que je te mene, afin que tu ne retombes ès mains du Duc. Ce que croyant Ninette & comme peureuse, désirant de déloger, se mit en chemin avec Foulques, estant déja nuit, sans demander autrement congé à sa sœur, & avec le peu d'argent qu'il put prendre, allant à la marine, monterent sur une barque, sans que l'on ait jamais sçu depuis où ils estoient arrivés. Quand le lendemain fut venu, & qu'on eut trouvé que Magdelaine avoit esté tuée, il y en eut aucuns, qui par envie & haine qu'ils portoient à Huguet, le firent incontinent sçavoir au Duc, lequel parce qu'il brussoit de la grande amitié qu'il portoit à Magdelaine, courut en fureur & courroux à la maison de Huguet, & le prit prisonnier avec sa mie, & eux qui ne sçavoient encore rien de ceci, c'est à sçavoir du partement de Foulques & Ninette, furent contraints de confesser qu'ils estoient coupables avec Foulques de la mort de Magdelaine. Or craignant au moyen de cette confession de mourir, ils corrompi-

Digitized by Google

rent & non sans cause par grande finesse, ceux qui les gardoient, leur donnant une certaine somme de deniers, qu'ils gardoient cachés en leur maison, pour les nécessités qui leur pourroient advenir; & sans avoir loisir de pouvoir emporter aucune chose du leur, monterent une nuit avec leurs hardes sur une barque, s'enfuirent à Rhodes, où ils vesquirent depuis quelque peu de temps en grande pauvreté & misere. Ainsi donc la folle amour de Restaignon, & le courroux de Ninette, les conduisirent tous deux ensemble à tel malheur que vous avez oui.

H. Gravelot in. L. Lempereur sc.

Digitized by Google

Digitized by Google

Eisen inv. T.II.N.17. Tardieu Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE QUATRIEME

Guerbin contre la foi donnée par le Roi Guillaume son ayeul combattit une nef du Roi de Tunis, pour prendre une sienne fille, laquelle fut tuée par ceux qui estoient dedans la nef. Par quoi il les tua tous après, dont il eut depuis la teste tranchée.

Madame Laurette avoit achevé sa Nouvelle, & la Compagnie plaignoit le malheur de ceux qui aiment, blasmant l'un l'ire de Ninette, autres disant une chose & les autres une autre, quand le Roi, quasi comme s'il fust sorti d'un penser profond, haussa son regard & fit signe à Madame Elise qu'elle dist après la sienne. Laquelle en obéissant commença ainsi : Il y a, mes Dames, beaucoup de gens qui croyent qu'amour n'envoye jamais ses fléches, sinon par le regard des yeux, & se mocquent de ceux qui

Digitized by Google

veulent maintenir qu'on peut devenir amoureux par ouir dire seulement ; lesquels sont trompés comme il se verra par une nouvelle que je vous vais dire, en laquelle vous oyrez que non seulement la renommée fit cela sans jamais avoir vu, mais aussi conduisit beaucoup de personnes à miserable mort. Guillaume deuxieme Roi de Sicile, eut deux enfans, sçavoir, un fils qui fut nommé Roger, & une fille nommée Constance. Lequel Roger mourant premier que son pere, laissa un sien fils appellé Guerbin, qui fut élevé avec grand soin par son ayeul, & devint beau jeune Prince, & fort estimé en prouesse & courtoisie, dont sa renommée ne s'estendit seulement dedans les limites du Royaume de Sicile, mais estant toute notoire en plusieurs parties du monde florissoit sur tout en Barbarie, qui estoit pour lors tributaire au Roi de Sicile. Entre autres personnes, aux oreilles de qui la triomphante renommée des vertus & courtoisie de Guerbin vint, ce fut à une fille du Roi de Tunis, laquelle estoit estimée de tous ceux qui l'avoient vue une des plus belles créatures que nature forma jamais, la mieux conditionnée & de plus grand & noble cœur qu'on vit oncques. Cette-ci écoutant volontiers parler des hommes vertueux, mit avec si grande affection en son entendement les faits valeureux de Guerbin, qui lui estoient racontés par l'un & par l'autre, & lui plaisoient tellement, qu'en pensant en soi-

mesme combien de perfections il avoit, elle en devint fervemment amoureuse, & prestoit plus volontiers l'oreille quand on parloit de lui, que de nul autre. D'autre part la renommée de la beauté & valeur d'elle, estoit parvenue, comme ailleurs, jusques en Sicile, laquelle avoit chatouillé, non en vain, ni sans grande délectation, les oreilles de Guerbin, ains l'avoit enflammé de l'amitié d'elle, non moins qu'elle de lui. Par quoi, & jusques à ce qu'il impétrast licence de son grand pere d'aller lui-mesme à Tunis, sous quelque honneste occasion, pour le désir qu'il avoit de la voir sur toutes choses, il donnoit charge à chacun de ses amis, qui s'en alloit par de-là, de faire entendre à la Dame, par le meilleur moyen qu'il aviseroit, & le mieux qu'il pourroit, son secret, & la grande amitié qu'il lui portoit, & de lui rapporter de ses nouvelles. Ce que l'un de ces amis fit très-sagement, lui portant à voir, comme font les marchands, des joyaux à femme, & lui découvrit entierement la fervente amitié de Guerbin, lui faisant offre de sa personne, & de tout ce qu'il avoit, pour en disposer à sa volonté. Laquelle reçut avec bon visage l'ambassadeur & l'ambassade, puis lui répondant qu'elle brusloit du pareil amour, lui envoya pour témoignage de ce, une de ses plus cheres bagues, que Guerbin reçut avec une telle & si grande joie, que chose, tant chere pust-elle estre, fust oncques reçue, & lui

Digitized by Google

écrivit aussi, & envoya par cettui-ci mesme plusieurs fois de très-beaux présens, tenant une pratique avec elle de s'entrevoir & toucher, si la fortune le vouloit permettre. Mais allant les choses en cette maniere, & un peu plus longuement qu'il n'eust esté besoin, bruslant d'une part la jeune Dame, & de l'autre le jeune Prince, advint que le Roi de Tunis la promit en mariage au Roi de Grenade, dont elle fut désespérément marrie, pensant que non seulement elle s'éloignoit par une grande distance de chemin de son ami, mais aussi qu'on le lui ostoit quasi du tout, & si elle eust vu quelque moyen, elle s'en fust volontiers fuie d'avec son pere, afin que ceci n'advînt, & s'en fust venue trouver son ami. Pareillement Guerbin sçachant ce mariage, vivoit dolent outre mesure, & pensoit plusieurs fois en soi-mesme s'il pourroit voir aucun moyen de la prendre par force s'il advenoit qu'on la menast par mer à son mari. Le Roi de Tunis ayant entendu quelque chose de cette amitié & de la déliberation de Guerbin, & aussi de sa prouesse, doutant de sa force, envoya devers le Roi de Sicile, quand le temps fut venu qu'il voulut envoyer sa fille, pour lui faire entendre ce qu'il avoit intention de faire, & que s'il avoit sauf-conduit de lui, de n'avoir aucun empeschement en ceci par Guerbin, ni autre, il estoit déliberé de l'accomplir. Le Roi Guillaume qui estoit vieil Seigneur, lequel

Digitized by Google

n'avoit jamais oui parler de cette amitié de Guerbin, ne pensant point qu'on demandast sureté pour cela, l'octroya liberalement, & en signe de ce envoya un sien gant au Roi de Tunis, lequel après avoir reçu le sauf-conduit, fit apprester une très-grande & belle nef au port de Carthage, qu'il équipa de ce qui estoit nécessaire à ceux qui devoient aller dessus, & la fréta & accoustra pour y faire monter sa fille, & l'envoyer au Roi de Grenade, tellement qu'ils n'attendoient plus sinon le temps propice. La jeune Dame qui sçavoit tout ceci, envoya secrettement un sien serviteur à Palerme, & lui donna charge qu'il saluast le beau guerrier de sa part, & lui dist comme elle devoit aller dans peu de jours en Grenade, & qu'on connoistroit bien à cette fois s'il estoit vaillant homme comme l'on disoit, & s'il l'aimoit autant comme il avoit plusieurs fois fait entendre. Celui qui eut cette charge fit très-bien son message, & s'en retourna à Tunis. Guerbin oyant ceci, & sçachant que le Roi son grand pere avoit donné sauf-conduit au Roi de Tunis, ne sçavoit que faire, néanmoins mu de grand amour, & ayant entendu les paroles de la Dame pour ne se montrer homme de peu de cœur, il s'en alla à Messine, où il fit armer soudainement deux galeres subtiles, & ayant mis de vaillans hommes dessus, s'en alla sur icelles en Sardaigne, faisant son compte que la nef de la Dame passeroit

Digitized by Google

par-là, dont l'effet ne fut guéres loin de ce qu'il avoit pensé, parce que bientost après la nef de la Dame arriva avec peu de vent auprès de-là où il s'estoit mis pour l'attendre ; & aussi-tost qu'il la vit, il dit à ses compagnons : Messieurs, si vous estes aussi gens de bien, comme je vous répute, je pense qu'il n'y ait aucun de vous qui n'ait senti ou qui ne sente ce que c'est que d'amour, & si jamais vous fustes amoureux, ce vous sera chose facile de comprendre ce que je désire. Ce que j'aime repose en la nef que vous voyez là devant, laquelle est pleine de richesses. Je n'en désire aucune part, sinon une Dame pour qui j'ai pris les armes, vous donnant liberalement toute autre chose qui y est. Les Messinois convoiteux de la rapine, avoient déja déliberé en leur entendement de faire ce à quoi Guerbin les exhortoit par ses paroles : par quoi ayant fait un grand cri à la fin de son dire, les trompettes sonnerent, & prenant les armes donnerent des rames en l'eau & aborderent la nef. Ceux qui estoient dessus, voyant venir de loin les galeres, & ne leur estant possible de partir, se mirent en ordre pour se défendre. Quand le beau Guerbin fut bien près, il fit commander que les Patrons de la nef lui fussent envoyés, si on ne vouloit avoir bataille. Les Sarrasins avertis qui ils étoient & de ce qu'ils demandoient, répondirent que c'estoit contre la foi que leur avoit donnée le Roi de Sicile, d'estre ainsi assaillis, & en signe de ce monstre-

rent le gant du Roi; disant en outre qu'ils ne se rendroient jamais que par force, ni pareillement leur bailleroient chose qui fust sur la nef. Guerbin qui avoit vu sur la pouppe la Dame plus belle qu'il n'avoit pensé, enflammé plus qu'au commencement, répondit quand on montra le gant, qu'il n'y avoit point là pour l'heure de faucon, pour lequel on eust affaire de gants, & par ainsi s'ils ne vouloient bailler la Dame, qu'ils se déliberassent de recevoir la bataille sans plus attendre. Laquelle ils commencerent, combattant long-temps, avec le dommage de chacune des parties. A la fin voyant Guerbin qu'il ne faisoit gueres son profit, il prit un petit vaisseau qu'ils avoient amené de Sardaigne, & y mit du feu, puis s'approcha avec ses deux galeres près de la nef; ce que voyant les Sarrazins, & connoissant qu'ils estoient contraints de se rendre ou de mourir, firent venir la fille du Roi sur le navire, qui estoit pleurante au bas, & icelle menée à la proüe, appellant Guerbin, ils la tuerent en sa présence: elle pleurant & demandant merci & aide, & la jettant en mer, lui dirent: Tiens-la, nous te la donnons telle que nous pouvons, & que ta foi l'a méritée. Guerbin voyant la cruauté de ceux-ci, désirant quasi de mourir, ne se souciant des coups de fléches ni de pierres, se fit approcher de la nef, & estant monté sur icelle malgré tous ceux qui estoient dedans, fit tout ainsi comme un lion affamé, quand il

Digitized by Google

arrive au troupeau des bestes ; & en tua cruellement une grande quantité. Et croissant déja le feu qui estoit allumé en la nef, il fit tirer par les mariniers ce qu'il fust possible pour leur payement, puis descendit en bas avec victoire peu joyeuse acquise contre ses adversaires. Faisant enfin tirer de la mer le corps de la belle Dame, il la pleura long-temps avec plusieurs larmes, & s'en retourna en Sicile, où il la fit enterrer honorablement en une petite isle nommée Ustica, quasi vis-à-vis de Trapani, & s'en retourna chez soi, plus dolent qu'homme fust oncques. Le Roi de Tunis sçachant la nouvelle, envoya ses ambassadeurs vestus de deuil vers le Roi de Sicile, se plaignant de la foi qui leur avoit esté mal gardée, & lui conterent comment tout estoit allé ; dont le Roi s'estant fort courroucé, ne voyant aucun moyen pour leur pouvoir denier justice, puisqu'ils la demandoient, fit prendre Guerbin, & lui mesme, encore qu'il n'y eust aucun de ses Barons qui ne se forçast avec prieres de le fléchir, le condamna à avoir la teste tranchée, qu'il lui fist couper en sa présence, aimant mieux demeurer sans héritier que d'estre réputé Roi sans foi. Ainsi donc les fideles amans sans avoir gousté aucun fruit de leur amitié, moururent miserablement en peu de jours & de mort malheureuse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Eisen inv. T. II. N. 18. [illegible] Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE CINQUIEME

Les freres d'Isabeau tuerent un ami qu'elle avoit, lequel s'apparut après à elle en dormant, & lui montra où il estoit enterré : elle déterra secrettement sa teste, & la mit en un pot de basilic, pleurant tous les jours une grande heure dessus. Mais ses freres la lui ostant, elle en mourut de deuil peu de temps après.

Quand la Nouvelle de Madame Elise fut achevée, & aucunement louée du Roi, il commanda à Madame Philomene qu'elle dist la sienne, laquelle toute pleine de compassion du miserable Guerbin, & de sa mie, commença après un grand soupir à dire ainsi : Ma Nouvelle, gracieuses Dames, ne sera point de gens de si grosse étoffe, comme furent ceux-ci, de qui Madame Elise a parlé : mais elle ne sera par

Digitized by Google

adventure pas moins pitoiable, & m'en a fait souvenir Meſſine, dont on a parlé n'agueres, parce que l'accident advint en cette ville. Il y eut doncques à Meſſine trois jeunes freres marchands, qui demeurerent fort riches après la mort de leur pere, lequel eſtoit de S. Geminan, & avoient une ſœur nommée Iſabeau, jeune, fort belle & bien conditionnée, laquelle (pour quelque occaſion que ce fuſt) ils n'avoient point encore mariée. Ils avoient auſſi en une de leurs boutiques, un jeune garçon de Piſe, nommé Laurens, qui gouvernoit & faiſoit toutes leurs affaires, lequel eſtant fort beau perſonnage & très gracieux, & l'ayant Iſabeau pluſieurs fois regardé, il advint qu'il commença merveilleuſement à lui plaire; de quoi s'eſtant apperçu Laurens une fois & d'autre, il commença (aiant laiſſé ſes autres amourettes qu'il avoit en la ville) à mettre ſon cœur en elle: & tellement alla le cas que plaiſant également l'un à l'autre, il ne ſe paſſa gueres de temps qu'ils ne s'aſſuraſſent de ce que chacun déſiroit le plus: & continuant en ceci avec beaucoup de plaiſir & de bon temps, ils ne ſçurent ſi ſecrettement faire, qu'une nuit qu'Iſabeau s'en alloit où couchoit Laurens, le plus aîné de ſes freres s'en apperçuſt, ſans qu'elle en ſçuſt rien. Lequel, pource qu'il eſtoit ſage jeune homme, encore que ce lui fuſt choſe fort ennuieuſe de le ſçavoir, mu toutefois de plus honneſte conſeil, attendit jusques

Digitized by Google

jusques au lendemain matin, sans en faire de bruit, pensant en soi-mesme plusieurs & diverses choses sur ce fait : puis quand le jour fut venu, il raconta à ses freres ce qu'il avoit vu la nuit précedente ; lesquels après plusieurs avis sur cette matiere, conclurent tous ensemble de le supporter secrettement, de peur qu'il ne s'en ensuivist quelque infamie, & à eux & à leur sœur, jusques à tant que le temps vînt, auquel sans leur dommage ils pourroient oster de devant leurs yeux cette honte, avant qu'elle allast plus avant. Et demeurant en telle déliberation, causant & riant avec Laurens, comme ils avoient de coutume, advint que faisant semblant de s'en aller tous trois à l'ébat hors la ville, ils menerent Laurens avec eux : & quand ils furent arrivés en un lieu fort solitaire, ils le tuerent sans qu'il s'en donnast aucunement de garde, & l'enterrerent, de sorte que personne ne s'en apperçust, puis s'en retournerent à Messine, où ils firent courir le bruit qu'ils l'avoient envoié en quelque lieu pour leurs affaires. Mais lui ne retournant point, Isabeau demandoit fort souvent à ses freres quand il viendroit, comme celle à qui sa longue demeure déplaisoit : & le demandant un jour très instamment, l'un de ses freres lui dit : Que veut dire ceci ? Qu'as-tu tant affaire de Laurens, que tu t'en enquiers si souvent ? S'il t'advient plus de t'en enquerir, nous te ferons la réponse qui t'appartiendra. Par quoi la jeune fille dolente,

triste, craignant, & ne sçachant quelle réponse c'estoit, n'osa plus s'en enquerir. Si l'appelloit plusieurs fois la nuit fort piteusement, le priant qu'il vînt vers elle, & qu'elle se consoleroit avec lui. Or advint une nuit qu'ayant pleuré longtemps son Laurens, qui ne revenoit point, & s'estant à la fin endormie en pleurant, elle songea que Laurens s'apparoissoit à elle, pasle & tout hérissé, ses habillemens tout déchirés, & lui sembla qu'il lui dit: Hé, Isabeau, tu ne fais autre chose que m'appeller, & te tourmenter en m'accusant encore de ma longue demeure, par quoi il faut que je te fasse sçavoir que je ne puis plus revenir, pource que le dernier jour que tu me vis, tes freres me tuerent. Et lui aiant désigné le lieu où ils l'avoient enterré, il lui dit qu'elle ne l'appellast pas davantage, & n'attendist plus, & après cela disparut. La jeune fille s'éveilla & donnant foi à la vision pleura amerement. Puis au matin quand elle fut levée, n'ayant toutefois la hardiesse d'en dire aucune chose à ses freres, elle délibera de vouloir aller au lieu qu'on lui avoit enseigné, pour voir si ce qui lui estoit apparu en songe, estoit véritable. Par quoi ayant eu congé d'aller un peu hors la ville à l'ébat, en la compagnie d'une qui avoit servi autrefois en leur maison, qui sçavoit tous ses secrets, s'y en alla tout droit, le plutost qu'il lui fut possible, & ostant quelques feuilles seiches qui estoient en ce lieu, fouilla le lieu où il lui

Digitized by Google

ſembla que la terre eſtoit moins dure, & trouva le corps de ſon miſerable ami, qui n'eſtoit point encore corrompu ni gaſté. Par quoi elle connut manifeſtement que ſon ſonge avoit eſté véritable, dont eſtant plus dolente que fuſt onc femme, connoiſſant que ce n'eſtoit pas là le lieu pour pleurer, elle euſt volontiers emporté tout le corps ſi elle euſt pû, pour lui donner plus honorable ſépulture : mais voyant que cela ne ſe pouvoit faire, elle lui coupa la teſte avec un couteau, puis l'ayant enveloppée en un mouchoir, la mit dedans le giron de la ſervante. Après quoi ſans que perſonne l'euſt vue, elle ſe partit de là, & s'en retourna en ſa maiſon, où quand elle ſe fut enfermée en ſa chambre avec cette teſte, elle pleura tant ſur elle, qu'elle la lava toute de ſes larmes, la baiſant mille fois. Cela fait, elle prit ſubitement un beau & grand terrain, de ceux où l'on plante volontiers la marjolaine ou le baſilic, & mit la teſte dedans, enveloppée en un beau drap de ſoye; puis ayant mis de la terre deſſus, elle y planta pluſieurs branches d'un très-beau baſilic Salernitain, qu'elle n'arroſoit jamais, ſinon d'eau roſe ou de fleur d'orange, ou de ſes larmes, s'accoutumant de là en avant de ſe ſeoir toujours auprès de ce terrain, auquel elle faiſoit la cour de tout ſon cœur, comme à celui qui tenoit enclos ſon Laurens. Après qu'elle l'avoit aſſez courtiſé, elle ſe baiſſant deſſus commençoit lors à pleurer, & pleuroit

Digitized by Google

toujours jusques à ce qu'elle voyoit que ledit basilic trempoit en larmes, lequel tant pour le long & continuel soin, que pour la graisse de la terre procedante de la teste déja pourrie, qui estoit dedans, devint très-beau & odoriferant. Et continuant la fille de faire toujours ainsi, elle fut plusieurs fois apperçue de ses voisins, lesquels voyant que les freres d'elle s'émerveilloient de sa beauté perdue, leur dirent: Nous nous sommes apperçus qu'elle ne fait autre chose tous les jours que de pleurer. Ce qu'oyant ses freres, & aussi s'en apperçevant, ils lui déroberent secrettement ce terrain, lequel ne trouvant, elle le demanda plusieurs fois avec très-grande instance. Mais voyant qu'on ne le lui rendoit, elle se plaignit, & pleura tant qu'elle devint malade, ne demandant autre chose durant toute sa maladie que son terrain. Ses freres s'ébahissoient merveilleusement de ce qu'elle le demandoit si souvent, & voulurent voir ce qu'il y avoit dedans. Par quoi ayant vuidé la terre, ils virent le drapeau dedans lequel ils trouverent enveloppée la teste, qui n'estoit encore si consommée, qu'ils ne connussent bien à la crépure des cheveux, que c'estoit celle de Laurens, dont ils furent fort étonnés; & de peur que le cas ne fust sçu, ils l'enterrerent: puis sans en dire autre chose, ils sortirent secrettement de Messine, & s'en allerent à Naples. La jeune fille ne cessant de pleurer, en demandant toujours son terrain, mourut en pleurant.

Digitized by Google

Quelque tems après, quand cette chose fut sçue de plusieurs, il y eut quelqu'un qui composa la chanson, qu'on chante encore aujourd'hui; c'est à sçavoir, Qui fut le malheureux Chrestien qui me déroba le basilic Salernitain?

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 19. Aliamet Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE SIXIEME.

Une fille nommée Andrée aimant un jeune homme nommé Gabriël, lui raconta un songe qu'elle avoit fait, & lui un autre à elle, & mourut soudainement Gabriël entre ses bras; elle & sa servante furent prises ainsi qu'elles le portoient devant sa maison par les Ministres de la Seigneurie, où elle dit comme le fait estoit allé, & voulant le Potestat la prendre à force, elle ne le voulut souffrir, dont son pere qui en ouit les nouvelles, montra son innocence & la fit délivrer. Elle refusant après cela de plus vivre au monde, se rendit religieuse.

La Nouvelle que Madame Philomene venoit de conter, fut très agréable aux Dames, parce qu'elles en avoient oui chanter plusieurs fois la chanson, sans avoir jamais pû sçavoir, pour demande qu'elles en fissent, à quelle occasion

Digitized by Google

elle avoit esté faite. Mais quand le Roi en eut oui la fin, il commanda à Pamphile qu'il suivist son ordre. Alors Pamphile dit : Le songe qui a esté raconté en la précedente Nouvelle, me donne matiere pour en conter une, en laquelle est faite mention de deux songes, lesquels devinerent aussi bien ce qui estoit à advenir, comme en l'autre ce qui estoit advenu, & à peine furent-ils achevés de dire, par ceux qui les avoient songés, que les effets de tous deux s'en ensuivirent. Or vous devez sçavoir, gracieuses Dames, que c'est une génerale passion à chacun qui vit, de voir plusieurs & diverses choses en dormant, lesquelles combien qu'elles semblent à celui qui dort, toutes très véritables, & que quand il est éveillé il juge les unes vraies, les autres vraisemblables, & partie d'icelles hors de toute vérité, néanmoins il s'en trouve plusieurs qui sont advenues, qui est la cause que beaucoup de personnes adjoutent autant de foi à chaque songe qu'ils font, comme ils feroient à la chose qu'ils verroient en veillant ; tellement que par leurs songes, ils se contristent ou se réjouissent, selon que par eux ils craignent ou esperent ; & au contraire il y en a qui n'en croyent pas un, sinon après qu'ils se voyent chus au danger & peril qui leur avoit esté montré ; dont je ne loue ni les uns ni les autres, parce qu'ils ne sont pas toujours véritables, ni pareillement toujours mensongers. Or qu'ils ne soient tous

Digitized by Google

véritables, chacun de nous le peut avoir connu bien souvent. Aussi qu'ils ne soient tous mensongers, il est déja connu ci-dessus en la Nouvelle de Madame Philomene : encore vous le veux-je montrer en la mienne, comme je vous ai dit cidevant. Par quoi je suis d'opinion qu'ès choses de bien vivre & de bien faire, on ne doit craindre aucun songe qui y soit contraire, ni pour cela délaisser les bonnes œuvres & bonnes déliberations : ès choses aussi pernicieuses & mauvaises, encore que les songes leur semblent favorables, & qu'ils confortent par leur prospere vision ceux qui les songent, si n'en doit-on pourtant croire pas un : aussi ès choses contraires, adjouter à tous entiere foi. Mais venons à la Nouvelle. Il y eut jadis en la Cité de Bresse un Gentilhomme nommé Messire Negro de Pontecararo, lequel entre plusieurs de ses enfans avoit une fille nommée Andrée, jeune & fort belle, qui n'estoit encore mariée, laquelle par fortune devint amoureuse d'un sien voisin qui se nommoit Gabriël, homme de basse condition, mais au demeurant plein de louables complexions, & si estoit beau & gracieux personnage. Si fit si bien cette jeune fille par le moyen & aide de la servante de la maison, que Gabriël non seulement sçut qu'il estoit aimé d'Andrée, mais outre ce fut mené par plusieurs fois en un jardin du pere d'elle prendre plaisir l'un de l'autre ; & afin qu'aucune occasion, sinon la mort, ne pust

Digitized by Google

jamais séparer cette leur délectable amitié, ils se marierent secrettement par paroles de présent; & continuant ainsi à la derobée leur jouissance, il advint que la jeune fille songea une nuit qu'elle estoit en son jardin avec Gabriël, & qu'elle le tenoit entre ses bras avec très grand plaisir de tous deux, & que cependant qu'ils estoient ainsi, il lui sembloit qu'elle voioit sortir de son corps une chose obscure & terrible, la forme de laquelle elle ne pouvoit connoistre, lui estant pareillement avis que cette chose noire prenoit Gabriël, & que malgré elle le lui arrachoit d'une merveilleuse force d'entre les bras: puis se mussoit avec lui en terre, & jamais plus ne pouvoit voir ni l'un ni l'autre, dont elle souffroit fort grande & inestimable douleur, qui la fit éveiller; combien qu'elle fut joyeuse de voir qu'il n'estoit rien de ce qu'elle avoit songé, il lui entra néanmoins en l'entendement une grande peur de ce songe. Au moyen de quoi voulant Gabriël la venir voir la nuit suivante, elle s'essaya le plus qu'il lui fut possible de faire tant qu'il n'y vînt point: toutefois voyant son affection, & aussi de peur qu'il eust soupçon de quelque autre chose, elle le reçut en son jardin, où ayant cueilli plusieurs roses blanches & vermeilles, pour ce qu'il en estoit la saison, elle s'en alla asseoir avec lui au pied d'une très-belle & claire fontaine qui estoit au jardin; & là après qu'ils eurent longuement fait grande chere ensemble,

Digitized by Google

Gabriël lui demanda pour quelle occasion elle lui avoit défendu le jour précedent qu'il ne vînt point. La jeune fille le lui dit, en lui faisant le conte du songe qu'elle avoit songé la nuit précedente, & le soupçon qu'elle en avoit pris. Gabriël oyant ceci, se mit à rire, & lui dit que c'estoit une grande sotise d'adjouter aucune foi aux songes, pource qu'ils adviennent le plus souvent, ou de trop, ou de peu manger, & voit-on à toute heure qu'ils sont tous mensongers, & après lui dit: Si j'eusse voulu croire aux songes, je ne fusse pas venu ici, non pas tant pour le tien, comme pour un que j'ai fait pareillement cette nuit passée, lequel fut qu'il me sembloit que j'estois en une belle & délectable forest, où j'allois chassant, & avois une biche la plus belle & la plus plaisante que beste que je vis jamais, me semblant qu'elle estoit plus blanche que neige, & qu'en peu de temps elle devint si privée de moi qu'elle ne m'abandonnoit point: toutefois il me fut avis que je l'aimois tant, que de peur qu'elle ne s'en allast d'avec moi, je lui avois mis un collier d'or au col, attaché à une chaisne d'or que je tenois en la main, & après ceci se reposant une fois cette biche, & tenant la teste sur mon giron, il sortit je ne sçai d'où une lionne noire comme charbon, affamée & fort épouvantable à voir, qui s'en vînt vers moi, à laquelle me sembloit que je ne faisois aucune résistance, mais il m'estoit avis qu'elle

Digitized by Google

me mettoit le museau dedans le sein du costé gauche, & qu'elle le rongeoit si fort qu'elle parvenoit jusques au cœur, lequel il me sembloit qu'elle m'arrachoit par force pour l'emporter, dont je sentois telle angoisse que mon songe se rompit : & aussitost que je fus éveillé je courus mettre la main à mon costé, pour voir s'il n'y avoit rien : mais ne trouvant aucun mal, je me mocquai de moi-mesme, de ce que j'y avois cherché. Que penses-tu donc que celui là veuille dire ? Certes j'en ai long-temps songé de semblables & de plus épouvantables, toutefois il ne m'en est jamais advenu ni plus ni moins, & par ainsi laisse les courir, & pensons seulement à faire grande chere. La jeune fille qui estoit assez épouvantée de son songe, le devint encore davantage quand elle ouit cettui-ci : mais pour ne donner occasion d'aucune tristesse à Gabriël, elle dissimula sa peur tant qu'il lui fut possible; & combien qu'elle passast le temps avec lui le baisant & embrassant, & pareillement estant embrassée & baisée de lui, elle soupçonnant & ne sçachant quoi, le regardoit au visage plus souvent qu'elle n'avoit accoutumé, & pareillement si par le jardin elle ne voyoit point venir de quelque lieu aucune chose noire. Estant en ce pensement, il advint que Gabriël jetta un grand soupir, l'embrassa & lui dit : Hélas, ma mie, aide moi, car je me meurs. Ceci dit, il tomba en terre sur l'herbe du préau. Ce

que voyant la jeune fille & l'ayant tiré sur son giron, lui dit en pleurant : Là, mon doux ami, qu'est-ce que tu sens ? Gabriël ne répondit rien, mais estant ainsi en une grande sueur, sans pouvoir avoir son haleine, rendit l'esprit bien peu de temps après. Combien ceci fut grief & ennuyeux à la jeune fille, qui plus l'aimoit que soi-mesme, chacun le peut penser. Elle le pleura beaucoup & l'appella plusieurs fois envain : mais s'appercevant finalement qu'il estoit mort, l'ayant tasté par tous les endroits de sa personne, & le trouvant froid par tout, dont elle ne sçavoit que faire ni que dire, s'en alla ainsi éplorée comme elle estoit & pleine d'angoisse, appeller sa servante, qui sçavoit toute cette amitié, & lui fit entendre l'occasion de sa douleur & misere. Après que toutes deux ensemble eurent pleuré amerement quelque espace de temps sur la face morte de Gabriël, la fille dit à la servante : Puisque nostre Seigneur m'a osté cettui-ci, je n'ai plus déliberé de demeurer en vie, mais premier que je vienne à me tuer, je voudrois bien que nous prissions quelque convenable moyen pour garder mon honneur, & l'amitié secrette qui a esté entre nous deux, & que le corps, dont la gracieuse ame s'est séparée, fust enterré. A qui la servante dit : Ne parle point, ma fille, de te vouloir tuer, pour ce que tu l'as perdu ici, tu le perdras pareillement en l'autre monde, si tu te tuois : car tu t'en irois en enfer,

Digitized by Google

où je suis certaine que son ame n'est point allée, d'autant qu'il estoit trop honneste jeune homme: mais il est beaucoup meilleur que tu te reconfortes, & penses d'aider à son ame avec oraisons, ou quelqu'autre bien, si par fortune il en avoit besoin; pour aucun péché qu'il eust commis. Quant est de l'enterrer, le moyen est tout préparé ici dedans ce jardin, ce que personne ne sçaura jamais, parce que nul ne sçait qu'il y soit oncques venu; & si tu ne veux qu'ainsi soit, mettons le ici hors du jardin, & l'y laissons, où il sera trouvé demain matin & emporté en sa maison, puis ses parens le feront bien enterrer. La jeune fille, combien qu'elle fust pleine de très-grande douleur & pleurast continuellement, si écoutoit elle pourtant le conseil de la servante, & ne lui semblant la premiere opinion bonne, répondit à la seconde en disant: Ja, à Dieu ne plaise que je souffre qu'un ami si cher comme cettui-ci qui a esté tant aimé de moi, & qui plus est mon mari, soit enterré comme un chien ou jetté en la rue sur le pavé, il a eu mes larmes, & si je puis il aura celles de ses parens, & déja m'est tombé sur le cœur ce que nous avons à faire en ceci. Par quoi elle envoya querir soudainement par la servante une piece de drap de soye qu'elle avoit en un sien coffre; & quand elle l'eut apportée, elles l'étendirent & mirent sur icelle le corps de Gabriël, puis lui ayant mis la teste sur un oreiller, & avec

Digitized by Google

plusieurs larmes clos les yeux & la bouche, & fait un chapeau de roses, le couvrant presque tout de ce qu'elles deux cueillirent, la fille dit à la servante : Il n'y a gueres loin d'ici à la porte de sa maison, où toi & moi le porterons aisément ainsi accoustré comme il est, & le mettrons devant, puis il ne tardera gueres après qu'il ne soit jour, & lors il sera recueilli ; & combien que ceci ne soit aucune consolation à ses parens, toutefois ce sera à moi, entre les bras de qui il est mort, grand plaisir. Ceci dit, elle se jetta derechef avec très abondantes larmes sur sa face, pleurant sur icelle. Puis estant fort sollicitée de sa servante, parce que le jour s'approchoit, elle se dressa & tira de son doigt le mesme anneau, avec lequel Gabriël l'avoit épousée par paroles de présent, & le mit en celui de son ami en disant: Mon cher Seigneur, si ton ame voit maintenant mes larmes, ou que quelque connoissance ou sentiment reste ès corps après qu'elle en est partie, reçoi benignement le dernier présent de celle que tu as aimée si cherement. Cela dit, retomba toute évanouie sur son corps. Mais après qu'elle fut revenue, elle se leva, & prenant avec la servante le drap sur quoi le corps estoit étendu, elles sortirent du jardin, & prirent leur chemin vers la maison du mort, où allant, advint par fortune qu'elles furent rencontrées & prises avec le corps mort par les gens de la garde du Potestat qui se rencontrerent là pour quelque

Digitized by Google

accident qui estoit survenu. La jeune fille desirant plus la mort que la vie, ayant connu les gens du Guet, leur dit franchement : Je connois qui vous estes, & sçai bien qu'il ne me serviroit de rien de fuir, je suis preste d'aller avec vous devant la Seigneurie, & lui conter la vérité du fait. Mais que nul de vous ne soit si hardi de me toucher, puisque je vous suis obeissante, ni pareillement d'oster rien de chose qui soit sur ce corps, si vous ne voulez que je vous en accuse. Au moyen de quoi sans que personne lui touchast, elle s'en alla avec le corps devers la Seigneurie. Ce qu'ayant entendu le Potestat il se leva & informa d'elle, qui avoit esté menée en sa chambre, de ce qui estoit survenu : puis il fit regarder par certains Medecins si le jeune homme n'avoit point esté empoisonné, ou autrement tué : mais tous affermerent que non, mais que quelque apostume qu'il avoit près du cœur s'estoit crevée qui l'avoit étouffé. Le Potestat oiant ceci, & connoissant que la fille n'estoit point ou bien peu coupable, s'efforça de lui montrer & lui faire entendre qu'il lui vouloit donner ce qu'il ne lui pouvoit vendre, & dit que si elle lui vouloit faire un bon tour, il la delivreroit : mais voyant que ses paroles ne servoient de rien, il voulut contre toute raison user de force ; toutefois la fille enflammée de dédain & lui augmentant la force, se défendit virilement, le repoussant avec paroles injurieuses & hautaines ; puis quand

Digitized by Google

quand le jour fut venu, estant ces choses racontées au pere d'elle, il s'en alla dolent, avec plusieurs de ses amis, au Palais; où estant arrivé & s'estant informé de tout le fait par le Potestat, il demanda que sa fille lui fust rendue. Le Potestat se voulant plutost accuser de la force qu'il lui avoit voulu faire, que d'attendre qu'elle mesme l'accusast, louant premierement la jeune fille & sa constance, vint à dire, pour la décharger, ce qu'il avoit fait: par quoi la voyant de si grande & bonne fermeté, il avoit mis si fort son amour en elle, que là où il plairoit à Messire Noir, qui estoit son pere, & à elle, qu'il la prendroit volontiers pour sa femme. Cependant que ceux-ci parloient ainsi, Andrée vint en la présence de son pere, & en pleurant se jetta à ses pieds, & lui dit: Je croi, mon pere, qu'il n'est point besoin que je vous raconte l'histoire de ma hardiesse & de mon malheur, car vous l'avez oui dire & la sçavez; & par ainsi je vous demande pardon de ma faute, le plus humblement qu'il m'est possible, non pas afin que la vie me soit pardonnée, mais pour mourir vostre fille & en vostre bonne grace. Messire Noir qui estoit déja vieil & homme naturellement benin & gracieux, oyant ces paroles commença à pleurer, & en pleurant leva sa fille tout doucement, lui disant: Ma fille, j'eusse beaucoup mieux aimé que tu eusses eu tel mari comme il m'eust semblé t'estre convenable, & encore que tu en ayes pris un comme il t'a plu, ni pour cela m'en doit-il

déplaire, mais bien me plains-je grandement que tu me l'ayes celé, & du peu de fiance que tu as eu en moi-mesme, voyant que tu l'as perdu premier que je l'aye sçu : toutesfois puisque les choses sont telles, je veux que tout ainsi que pour te contenter je lui eusse fait autant d'honneur s'il vivoit, comme à mon gendre, qu'en semblable cas il lui soit maintenant fait à la mort, & se retourna devers ses enfans & parens, ausquels il commanda qu'on préparast grandes & honorables obséques à Gabriël. Durant toutes ces choses les parens & parentes du trépassé, qui en avoient esté advertis, arriverent pareillement presque là; par quoi le corps mis au lieu de la cour, sur le drap d'Andrée, avec toutes ses roses, il ne fut pas seulement pleuré d'elle & des parens de lui, mais quasi publiquement de toutes les femmes de la ville. Après cela le mettant hors de la cour ouverte à un chacun, il fut porté en sépulture, non pas à la mode d'un Bourgeois seulement, mais d'un Seigneur, sur les épaules de plusieurs nobles citoyens avec très grand honneur & réverence. De là à quelques jours après poursuivant le Potestat sa demande, & le pere en voulant parler à sa fille, elle n'y voulut entendre aucunement, dont désirant son pere lui complaire, il la rendit avec sa servante en une Religion fort renommée de sainteté & dévotion, où elles véquirent long-temps après en grande honnesteté.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 20. Aliamet Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE SEPTIEME.

Simonne aimant Pasquin & estant avec lui en un jardin, advint que Pasquin se frotta les dents d'une feuille de sauge, dont il mourut : Simonne fut reprise de la Justice, & se frotta pareillement d'une de ces feuilles de sauge les dents, dont semblablement elle mourut.

Pamphile avoit achevé sa Nouvelle, quand le Roi montrant avoir eu compassion d'Andrée, regarda Madame Emilie, lui faisant signe qu'il lui plust, en disant la sienne, de continuer après les autres, laquelle, sans tarder, commença ainsi : Mes cheres Compagnes, la Nouvelle qu'a dite Pamphile me fait venir la volonté d'en dire une autre qui ne ressemble à la sienne en aucune chose, sinon que tout ainsi comme Andrée perdit son ami en un jardin, aussi fit celle de qui je veux parler ; laquelle estant après pareillement

Digitized by Google

prise comme fut Andrée, se délivra des mains de Justice, non par force ni par sa vertu, mais avec mort inopinée. Or quoique l'amour, ainsi que nous avons autrefois dit, fasse sa demeure ès maisons des personnes nobles, si ne refuse-t-il pas pourtant l'empire sur celle des pauvres, mais y montre quelquefois ses forces, tout ainsi comme puissant Seigneur qu'il est, il se fait faire craindre des plus riches; ce que je vous ferai connoistre en tout ou grande partie par la Nouvelle avec laquelle je veux rentrer en nostre cité, de laquelle en parlant diversement de plusieurs & diverses choses, & tournoyant par diverses parties du monde, nous nous sommes tant éloignés. Il n'y a pas encore long-temps qu'il y eut à Florence une jeune fille fort belle & gracieuse selon sa qualité, de qui le pere estoit pauvre, laquelle se nommoit Simonne; & combien qu'il lui convînt gagner sa vie au travail de ses bras en filant de la laine, à qui lui en vouloit bailler à filer, elle ne fut pourtant de si peu de cœur, qu'elle ne prît la hardiesse de recevoir amour en son entendement, lequel avoit long-temps fait semblant d'y vouloir entrer par le moyen des actions & paroles gracieuses d'un jeune garçonneau, non de plus grande étoffe qu'elle, qui s'en alloit baillant de la laine à filer pour un faiseur de draps son maistre. L'ayant donc reçu en soi, par les regards gracieux du jeune garçon qui l'aimoit, lequel se nommoit Pasquin, elle fort désireuse,

ne taſchant de faire rien davantage, jettoit en filant, chaque tour de laine filée qu'elle entortilloit à ſon fuſeau, mille ſoupirs plus cuiſans que le feu, ſe ſouvenant de celui qui la lui avoit baillée à filer : Paſquin de l'autre part devenu fort ſoigneux & diligent à ſolliciter que la laine de ſon maiſtre fuſt bien filée, ſollicitoit plus ſouvent ce que Simonne filoit qu'aucune autre, comme ſi elle ſeule & non aucune autre duſt fournir toute la piece. Par quoi l'un ſollicitant & l'autre prenant plaiſir d'eſtre ſollicitée, il advint que l'un prenant plus de hardieſſe que de coutume, & l'autre chaſſant beaucoup de la peur & de la honte qu'elle avoit, ils firent ſi bien qu'ils mirent leurs fuſeaux enſemble; à quoi l'un & l'autre prirent ſi grand plaiſir, que non ſeulement l'un n'attendoit à y eſtre invité par l'autre, ains qui plus eſt pour s'y devoir entre-inviter, alloient l'un au devant de l'autre en invitant : & en continuant ainſi leur plaiſir d'un jour à autre, & s'embraſant toujours plus en cette continuation, Paſquin dit un jour à Simonne qu'il déſiroit ſur toute choſe qu'elle trouvaſt moyen de venir en un jardin, où il la vouloit mener, afin qu'ils puſſent eſtre là enſemble plus à leur aiſe & avec moins de ſoupçon : Simonne dit qu'elle en eſtoit contente ; & ayant donné à entendre à ſon pere un Dimanche après diſner qu'elle vouloit aller gagner les pardons à ſaint Gal, elle s'en alla avec une ſienne compagne, nommée Lagine,

Digitized by Google

au jardin que Pasquin lui avoit enseigné, où elle le trouva avec un sien compagnon, qui se nommoit Puccin : toutefois on l'appelloit le Strambe. Là s'estant forgée une autre nouvelle amitié, entre Strambe & Lagine, Pasquin & Simonne se retirerent en un endroit du jardin pour prendre leur plaisir, & laisserent Strambe & Lagine en un autre. Or il y avoit à l'endroit du jardin où Pasquin & Simonne estoient, une belle & fort grande plante de sauge, au pied de laquelle s'estant assis ils se divertirent ensemble, & deviserent d'un gouster qu'ils délibetoient de faire une autre fois en ce jardin, à leur beau loisir : Pasquin se retournant devers la plante de sauge en cueillit une feuille & commença à se frotter les dents & les gencives avec icelle, mais il ne continua gueres que tout le visage lui commença à changer, & il perdit aussi-tost la vue & la parole, & enfin mourut. Ce que voyant Simonne commença à pleurer & à crier, & appella Strambe & Lagine, qui y coururent promptement. Eux voyant Pasquin non seulement mort, mais déja tout enflé, & que son visage & tout son corps estoient pleins de taches noires, Strambe commença soudainement à crier : Ha ! méchante garce, tu l'as empoisonné. Faisant ainsi grand bruit ils furent ouis de plusieurs voisins qui demeuroient près de ce jardin, lesquels y estant accourus & trouvant cettui-ci mort & enflé, & oyant que Strambe s'en plaignoit & accusoit Si-

Digitized by Google

monne de l'avoir empoisonné, & elle quasi hors du sens pour la douleur de cet accident qui lui avoit osté son ami, ne se sçavoit excuser, il fut cru de tous qu'il estoit ainsi comme Strambe le disoit. Au moyen de quoi cette pauvre dolente fut prise & menée toujours pleurante très-fort au Palais du Potestat, où estant accusée de Strambe & de deux autres, nommés l'un l'Attio & l'autre le Mal-aisé, compagnons de Pasquin, qui y estoient survenus, le Juge sans donner intermission à l'affaire, se mit à l'examiner du cas : & ne pouvant aucunement comprendre qu'elle en fust coupable, il voulut voir en la présence d'elle le corps mort & le lieu où il estoit trépassé, & qu'elle lui racontast la maniere comment il estoit mort. L'ayant donc sans grand bruit fait mener là où le corps de Pasquin gisoit encore enflé comme un crapaud, & l'aiant suivie après, lui demanda comment cela avoit esté fait. Cette-ci s'estant approchée de la plante de sauge, & lui ayant raconté toute l'histoire précedente, d'un bout à l'autre, pour mieux lui donner à entendre le cas advenu, fit ni plus ni moins comme avoit fait Pasquin, & se frotta les dents d'une des feuilles de cette sauge. Regardant lesquelles choses, Strambe & les autres amis & compagnons de Pasquin, comme par moquerie, en la présence du Juge, & comme vaines & frivoles, ils accusoient avec plus grande instance sa méchanceté, & ne demandoient autre

Digitized by Google

chose sinon que le feu en fist la punition, dont la pauvrette qui de deuil d'avoir perdu son ami, & aussi de la peur de la peine requise par Strambe, demeuroit sans dire mot, tomba pour s'estre frotté les dents de cette plante, en ce mesme accident auquel premierement estoit tombé Pasquin, qui ne fut sans grand étonnement de tous ceux qui y estoient présens. O heureuses ames, ausquelles il advint tant d'heur que de mettre fin tout en un jour à leur fervent amour, & à cette vie mortelle, & plus heureuses si vous vous en estes allées ensemble en un mesme lieu, & encore très heureuses si l'on s'aime en l'autre vie, & que vous vous aimiez comme vous vous aimastes par deçà! Mais plus heureuse est l'ame de Simonne, l'innocence de laquelle la fortune ne voulut pas laisser choir sous le témoignage de Strambe, de l'Attio, & de Mal-aisé, mais lui trouva plus honneste voie pour se développer de cette infamie, & de suivre l'ame de son ami, tant aimé d'elle, la faisant mourir d'une semblable mort à celle de Pasquin. Le Juge quasi tout étonné, & pareillement tous ceux qui y estoient, de l'accident advenu, ne sçachant que dire, demeura longuement sans parler. Après qu'il fut revenu en meilleur sens, il dit: Cet inconvenient montre assez que cette sauge est venimeuse, ce que toutefois on n'a pas accoutumé de voir advenir de sauge: mais afin qu'elle ne puisse plus offenser personne en cette maniere, il faut qu'elle

soit coupée jusques aux racines, & jettée dedans le feu. Ce que faisant celui qui estoit gardien du jardin en la présence du Juge, il n'eut pas sitost abbatu cette grande plante de sauge enterrée, que l'occasion de la mort des deux miserables amans apparut : car on trouva dessous la plante de ce saugier un crapaud d'une merveilleuse grandeur, duquel on juge que cette sauge devoit estre devenue envenimée. Et n'aiant aucun la hardiesse de s'approcher de ce crapaud, on fit faire un fort grand cerne, & là le brullerent avec ladite sauge. Et lors le pauvre Pasquin avec sa Simonne furent portés en terre, ainsi enflés qu'ils estoient, par Strambe & ses compagnons dessus nommés, en l'Eglise de S. Paul, dont par aventure ils estoient Paroissiens.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 21. Lempereur Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE HUITIÈME.

Hierosme aimant une jeune fille nommée Silvestre, s'en alla, contraint par les prieres de sa mere, à Paris, d'où retournant il trouva sa mie, en la maison de laquelle il entra secrettement, & mourut auprès d'elle dedans le lit; puis estant porté en une Eglise pour estre enterré, elle mourut semblablement sur lui.

La Nouvelle de Madame Emilie estoit achevée, quand Madame Neiphile par le commandement du Roi, commença à dire ainsi: Il me semble, Dames de valeur, qu'il se trouve assez de gens qui pensent sçavoir plus que tous les autres, & toutefois ils sçavent moins, présumant par ceci d'employer & opposer leur sens & entendement à entreprendre non seulement contre le conseil & opinion des hommes, mais encore contre la nature des choses; de laquelle

Digitized by Google

présomption il est déja advenu de très-grands maux, & n'a-t'on jamais vu qu'il en soit sorti aucun bien. Et pource qu'entre les choses naturelles celle qui moins reçoit conseil ou opération au contraire, c'est amour, la nature duquel est telle, qu'il se peut plutost consommer par soi-mesme, qu'estre chassé par admonestement d'autrui, il m'est venu en l'entendement de vous raconter la Nouvelle d'une femme, laquelle voulant paroistre plus sage qu'il ne lui appartenoit, & qu'elle n'estoit, & qu'ainsi la chose en quoi elle étudioit de montrer son sens ne le méritoit, fit tant qu'en une mesme heure elle tira l'amour & l'ame du corps de son fils, pensant chasser amour hors d'un cœur amoureux, où par aventure la faveur du ciel l'avoit mis. Il y eut donc en nostre Cité, selon que les Anciens racontent, un très-grand & riche marchand, qui se nommoit Leonard Seguier, lequel eut de sa femme un fils nommé Hierosme, après la naissance duquel ayant mis toutes ses affaires en bon ordre, il passa de cette vie en l'autre. Les tuteurs de l'enfant gouvernerent avec la mere bien & loyaument tous ses biens: & l'enfant devenant grand, il s'apprivoisa entre les autres enfans ses voisins, plus d'une petite fille de son âge, fille d'un Couturier, que de nulle autre de son quartier, & croissant tous les jours plus grand, la fréquentation se convertit en si grande & ardente amitié, que Hierosme n'avoit aucun

bien, sinon quand il voyoit cette fille : & certainement elle ne l'aimoit pas moins que lui elle. La mere de l'enfant s'estant apperçue de ceci, l'en tança & chastia plusieurs fois : mais voyant qu'il ne s'en abstenoit point, elle s'en plaignit à ses tuteurs : & comme celle qui pensoit pour la grande richesse de son fils, faire d'une épine un oranger, dit ainsi : Ce garçon-ci, lequel n'a pas encore quatorze ans, est si fort amoureux d'une fille d'un Couturier notre voisin, nommée Silvestre, que si nous ne l'ostons de sa présence, il la prendra par aventure un jour pour femme, sans que personne en sçache rien, dont je mourrois de deuil : ou bien il se consommera pour elle, s'il voit qu'on la marie à un autre : & par ainsi il sembleroit bon, que pour y obvier, on l'envoiast quelque part loin d'ici pour servir en quelque boutique, parce que quand il ne la verra plus, elle lui sortira de l'entendement, & après nous le pourrons marier à quelque jeune fille de bonne maison. Les tuteurs dirent qu'elle parloit très bien, & qu'ils le feroient s'il leur estoit possible. Par quoi faisant appeller le garçon en la boutique, l'un d'eux lui commença à dire fort amiablement : Mon fils, tu es déja désormais grandelet, ce sera bien fait que tu commences à voir toi-mesme tes affaires : & à cette cause nous serions fort contens que tu t'en allasses demeurer quelque temps à Paris, où tu verras une grande partie de ta richesse, comme elle se

trafique : & outre ce tu deviendras là beaucoup mieux conditionné, & plus honneste homme que tu ne serois ici, en voyant ces Seigneurs, ces Barons & ces Gentilshommes, dont il y a grand nombre, & apprendras leurs moeurs & conditions, puis après tu t'en pourras revenir ici. Le garçon les écouta attentivement, & en peu de paroles leur répondit, qu'il n'en vouloit rien faire, parce qu'il pensoit avoir aussi bien de quoi demeurer à Florence, comme un autre. Ces gens de bien oyant ceci, le reprirent encore avec plusieurs paroles : mais voyant qu'ils n'en pouvoient tirer autre réponse, le dirent à sa mere, laquelle courroucée désesperément de ceci, non pas de ce qu'il ne vouloit aller à Paris, mais de ce qu'il estoit ainsi amoureux, lui dit toutes les injures du monde, & après par douces paroles l'appaisant, commença à le flatter, & le prier doucement pour le persuader de faire ce que ses tuteurs vouloient : & tellement le sçut prêcher qu'il accorda d'aller demeurer un an à Paris, & non plus, & ainsi fut fait. Estant donc Hierosme allé demeurer à Paris, & toujours amoureux plus que jamais de sa Silvestre, on l'y tint, sous promesse de l'envoier querir d'un jour à l'autre, deux ans entiers : & lui retournant de-là encore plus amoureux que jamais, il trouva sa mie mariée à un bon jeune fils teinturier, de quoi il fut dolent outre mesure : toutefois voyant qu'il n'en pouvoit

Digitized by Google

estre autrement, il s'essaya de le porter patiemment. Et ayant sçu le lieu où elle se tenoit, il commença, comme c'est la coutume des amoureux, de passer & se promener devant elle, pensant qu'elle ne l'auroit non plus oublié que lui elle: mais le cas alloit bien autrement, car elle ne se souvenoit plus de lui, non plus que si elle ne l'eust jamais vu, ou bien si elle s'en souvenoit quelque peu, son semblant montroit tout le contraire, de quoi le jeune garçon s'apperçut bientost, & non sans grande mélancolie: néanmoins il faisoit tout ce qui lui estoit possible pour rentrer en sa grace. Mais lui estant avis que tout ce qu'il faisoit ne lui servoit de rien, il se délibera quand bien il devroit mourir, de parler lui mesme à elle. Et s'estant informé de quelque voisin des estres de sa maison, il entra secrettement dedans, un soir que son mari & elle estoient allés veiller avec leurs voisins, & se cacha en sa chambre derriere les rideaux d'un lit de camp, qui y estoit tendu, où il attendit tant qu'après que ceux-ci furent retournés & couchés, & que le mari fut endormi, il s'en alla tout droit au lieu où il avoit vu que Silvestre s'estoit couchée; & lui ayant mis la main sur son estomac, lui dit tout bellement: Hélas! ma mie, dors-tu déja? La jeune femme qui ne dormoit pas, voulut crier: mais Hierosme lui dit soudainement: Pour Dieu ne crie point, car je suis ton Hierosme. Ce qu'oiant cette-ci, lui dit

Digitized by Google

tout en tremblant : Hé pour l'amour de Dieu Hierofme va t'en, le temps eft paffé auquel il n'eftoit point mal féant à noftre grande jeuneffe de s'entr'aimer, je fuis maintenant, comme tu vois, mariée, au moyen de quoi il ne me fied plus bien de penfer à autre homme qu'à mon mari, par quoi je te prie pour Dieu que tu t'en ailles, car fi mon mari te fentoit, encore qu'autre mal n'en advint, fi en adviendroit-il toutefois que je ne pourrois jamais vivre en paix, ni en repos avec lui, où il m'aime maintenant, & nous vivons paifiblement enfemble. Le jeune fils oiant ces paroles fentit une douleur incroyable : & quoiqu'il la fift fouvenir du temps paffé, comment fon amitié n'eftoit pour aucune diftance jamais diminuée, y entremeflant plufieurs prieres & promeffes très-grandes, il ne fçut pourtant obtenir jamais aucune chofe d'elle. Pourquoi défirant de mourir, la pria à la fin que pour toute récompenfe de tant d'amitié qu'il lui avoit portée, & portoit, elle fouffrift qu'il fe couchaft auprès d'elle tant qu'il fe fuft réchauffé, parce qu'il s'eftoit tout gelé en l'attendant, lui promettant qu'il ne lui diroit ni feroit aucune chofe, & qu'auffi-toft qu'il feroit un peu réchauffé il s'en iroit. La jeune femme ayant quelque compaffion de lui, l'accorda avec les conditions deffufdites. Hierofme fe coucha auprès d'elle fans point la toucher, & fe fouvenant de la longue amitié qu'il lui avoit portée, & de la

présente

présente cruauté qu'il voyoit en elle, connoissant aussi que toute son espérance estoit perdue, délibera de ne vivre plus en ce monde, en sorte que ses esprits s'estant retirés en lui, sans dire aucune parole, il lui serra les poings, & mourut auprès d'elle. Laquelle après quelque espace de temps s'émerveillant de sa contenance, & craignant que son mari ne s'éveillast, commença à dire: Hé, Hierosme, que ne t'en vas tu? mais sentant qu'il ne répondoit rien, elle pensa qu'il fust endormi. Par quoi ayant étendu sa main jusques à lui, afin qu'il s'éveillast, elle commença à le pousser, & en le touchant le trouva plus froid que glace, dont elle s'émerveilla fort: & le touchant plus fort, & sentant qu'il ne se mouvoit point après l'avoir retouché plusieurs fois, elle connut qu'il estoit mort: de quoi dolente outre mesure, elle ne sçavoit ce qu'elle devoit faire. A la fin elle prit pour conseil de vouloir éprouver, parlant en la personne d'autrui, ce que son mari diroit qu'il seroit à faire: & l'ayant éveillé, elle feignit d'estre advenu à un autre, ce que présentement lui estoit advenu, lui demandant si cela lui advenoit, quel conseil il lui en donneroit. Le bon homme répondit qu'il lui sembloit qu'on dust porter secrettement à sa maison celui qui seroit ainsi mort, & le laisser là sans en porter aucune rancune à la femme, qui ne lui sembloit avoir aucunement failli. Alors la jeune femme dit: Ainsi

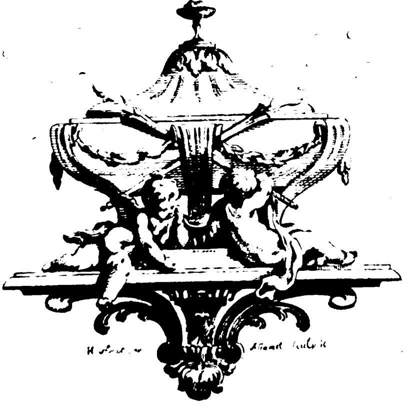
Digitized by Google

donc nous faut-il faire. Et lui ayant pris la main, lui fit toucher le jeune homme mort, dont tout marri, il se leva incontinent debout : puis allumant de la chandelle, sans entrer autrement en paroles avec sa femme, il chargea sur ses épaules le corps mort, revétu de ses mesmes habillemens, & sans y songer autrement, se confiant à son innocence, le porta à l'huis de sa maison, où il le posa, puis s'en retourna. Or le jour venu qu'on trouva cettui-ci mort & étendu devant sa porte, il en fut fait un grand bruit : & mesmement par la mere, laquelle chercha & regarda par toute sa personne, ne lui trouvant ni coup ni playe, si fut généralement cru par les Médecins qu'il estoit mort de tristesse, comme la vérité estoit. Ce corps donc fut porté à l'Eglise, & là vint la dolente mere avec plusieurs autres parens & voisins, & commencerent à pleurer très-amerement sur lui, comme est nostre coutume, & à mener grand deuil ; & cependant le bon homme en la maison duquel il estoit mort, dit à sa femme : Mets quelque cappe sur ta teste, & va t'en à l'Eglise où l'on a porté Hierosme, & fourre-toi entre les femmes, & écoute ce qu'on dit de ce cas, & je ferai le semblable entre les hommes, afin que nous sçachions si on en dit quelque chose contre nous. La jeune femme qui devenoit trop tard pitoyable, en fut contente, comme celle qui désiroit voir mort celui auquel quand il vivoit elle

n'avoit voulu complaire seulement d'un baiser, & s'y en alla : c'est chose merveilleuse à penser combien les forces d'amour sont difficiles à retrouver : car le cœur de cette femme, lequel la fortune prospere de Hierosme n'avoit pû ouvrir, fut ouvert par la miserable : & s'estant là ressuscitées ses anciennes flammes, elles se changerent soudainement en une si grande compassion, qu'aussi-tost qu'elle vit le visage mort, elle se mit, estant ainsi cachée de sa cappe, à passer au travers de toutes les femmes, & ne cessa jusques à ce qu'elle fust arrivée au corps mort. Et là aiant jetté un très-haut cri, elle jetta son visage sur le jeune homme mort, lequel elle ne baigna gueres de larmes, parce qu'elle ne l'eut sitost touché que tout ainsi comme la douleur avoit osté la vie au jeune homme, ainsi l'osta-t-elle à la jeune femme. Mais après que les femmes la voulurent reconforter, lui disant qu'elle se levast un peu, ne la connoissant encore & la voulant lever, puisqu'elle ne se levoit, aussi qu'elle ne se remuoit en façon que ce fust, elles la voulurent aucunement soulever : mais en une mesme heure elles connurent qu'elle estoit morte, & que c'estoit la pauvre Silvestre ; de quoi toutes les Dames qui estoient là, vaincues de double compassion, recommencerent leurs pleurs plus grands qu'auparavant. Le bruit s'épandit hors de l'Eglise entre les hommes, lequel venu aux oreilles du mari, qui estoit parmi eux, il pleura

Digitized by Google

longuement. Et après avoir raconté à plusieurs de ceux qui y estoient l'histoire qui avoit esté la nuit précedente entre le jeune homme & sa femme, chacun sçut manifestement l'occasion de la mort de tous deux, dont tous furent déplaisans. Ayant donc pris la jeune femme morte, & accoustré comme on accoustre les corps morts, on la coucha sur le mesme lit, auprès du corps du jeune homme. Puis quand ils furent longtemps pleurés, on les enterra tous deux en une mesme sépulture. Et ceux qu'amour, quand ils vivoient, n'avoit pu conjoindre ensemble, la mort assembla en une conjonction inséparable.



Digitized by Google

H. Gravelot inv. *T. II. N. 22.* *Flipart Sc.*

Digitized by Google

NOUVELLE NEUFVIEME

Messire Guillaume de Roussillon donna à manger à sa femme le cœur de Messire Guillaume Gardastain qu'il avoit tué, & qu'elle aimoit. Ce qu'elle sçachant par après se jetta d'une haute fenestre en bas, & mourut, puis fut enterrée avec son ami.

Quand la Nouvelle de Madame Neiphile fut finie, non sans avoir mu à grande compassion toutes ses compagnes, le Roi qui ne vouloit enfraindre le privilege donné à Dioneo, ne restant plus qu'eux à parler, commença ainsi : Il me vient au devant, pitoyables Dames, une Nouvelle, de laquelle, puisque vous estes ainsi dolentes des malheureux accidens d'amour, il vous conviendra avoir non moins de compassion que de la précedente, parce que ceux ausquels advint ce que je dirai, estoient de plus

grosse étoffe, & si fut l'accident plus cruel que ceux dont on a parlé. Vous devez donc sçavoir, ainsi que racontent les Provençaux, qu'il y eut autrefois en Provence deux nobles Chevaliers ayant Chasteaux & Vassaux, dont l'un se nommoit Messire Guillaume de Roussillon, & l'autre Messire Guillaume Gardastain. Et pource que l'un & l'autre estoient vaillans en faits d'armes, ils s'aimoient très-fort, & avoient coutume d'aller toujours ensemble à tous les tournois, jousstes, ou autres faits d'armes qui se faisoient, & se vestoient de mesme parure. Or combien que chacun demeurast en un sien Chasteau distant l'un de l'autre de cinq lieues, il advint toutefois qu'ayant Messire Guillaume de Roussillon une très-belle & désirable Dame pour femme, Messire Guillaume Gardastain en devint démesurément amoureux, nonobstant l'amitié & la confraternité qui estoit entre eux, & fit tant par un moyen & par autre, que la Dame s'en apperçut, dont elle fut très-aise, le connoissant très-vertueux Chevalier, & commença de mettre son amour en lui, de sorte qu'elle n'aimoit ni ne désiroit rien de ce monde que lui, & n'attendoit autre chose sinon qu'il la priast, ce qui ne tarda gueres, & furent ensemble non seulement une fois, mais aussi plusieurs. Donc s'entr'aimant fort & fréquentant indiscrettement ensemble, advint que le mari s'en apperçut, dont il fut tellement indigné, que la grande amitié

Digitized by Google

qu'il portoit à Messire Guillaume Gardastain, se convertit en haine mortelle : mais il la sçut mieux celer qu'eux n'avoient fait leur amitié, & délibera du tout en soi-mesme de le tuer. Par quoi estant Messire Guillaume de Roussillon en cette déliberation, il survint qu'on publia à son de trompe un grand tournoi qu'on devoit faire en France, ce qu'il envoya incontinent faire sçavoir à Messire Guillaume Gardastain, le priant de le venir voir, si c'estoit son plaisir, & qu'ils délibereroient ensemble s'ils iroient, & comment. Messire Gardastain très-joyeux de ceci, répondit qu'il s'en iroit souper sans faute le lendemain avec lui, dont Messire Guillaume de Roussillon, oyant cette réponse, pensa en soi-mesme que l'heure estoit venue qu'il le pourroit tuer. Et s'estant bien armé le jour suivant monta à cheval avec quelques siens serviteurs, & se mit en embuscade en un bois, par où devoit passer Messire Guillaume Gardastain, où après l'avoir attendu un bon espace de temps, il le vit venir avec deux serviteurs après lui, tous sans armes ; & aussitost qu'il le vit au lieu où il le désiroit, il courut sur lui, avec une lance au poing, en lui criant : Traistre, méchant, tu es mort ; & disant ces paroles le frappa de sa lance en l'estomac, dont ne pouvant Messire Gardastain se défendre aucunement, ni dire seulement une parole, estant percé d'outre en outre, il tomba par terre, & peu après mourut : ses serviteurs tournerent

bride, & s'enfuirent. Alors Messire Guillaume de Roussillon descendit de cheval, & ouvrant avec un cousteau l'estomac du trépassé, il lui arracha le cœur: puis l'ayant fait envelopper en une banderolle de lance, commanda à un de ses serviteurs qu'on l'emportast, & qu'il n'y eust si hardi d'eux de jamais parler de ce fait, puis remontant à cheval estant déja nuit il s'en retourna en son Chasteau. La Dame ayant entendu que Messire Gardastain devoit venir souper & qui l'attendoit avec grand desir, ne le voyant venir s'émerveilla fort, & dit à son mari: Comment est-il possible que Messire Guillaume Gardastain n'est point venu? A qui le mari répondit: J'ai eu nouvelles de lui qu'il ne peut venir jusques à demain. De quoi la Dame estant un peu marrie n'en parla plus. Le mari fit appeller son Cuisinier, & lui dit: Prens ce cœur de sanglier & l'appreste en la meilleure & plus plaisante sorte pour manger que tu sçauras, & quand je serai à table, envoie le moi en un plat d'argent. Le Cuisinier le prit, & en fit un hachis le meilleur du monde. Messire Guillaume quand l'heure du souper fut venue se mit à table avec sa femme & la viande fut servie. Le Cuisinier lui fit porter le hachis qu'il fit servir devant sa femme, & faisant semblant d'estre ce soir tout dégousté, le lui loua grandement. La Dame qui n'estoit point dégoustée en commença à manger & lui sembla bon: par quoi elle le mangea tout. Quand le

Digitized by Google

Chevalier vit qu'elle l'avoit tout mangé, il lui dit : Comment cette viande vous a semblé bonne ? En bonne foi, Monsieur, répondit la Dame, elle m'a plu merveilleusement. Si m'aide Dieu, dit le Chevalier, je vous en croi, & ne m'ébahis point si vous avez trouvé bon mort, ce qui vous a tant plu vivant. La Dame oyant cela fut quelque tems sans parler, puis lui dit : Comment ? qu'est-ce que vous mavez fait manger ? Le Chevalier dit : Ce que vous avez mangé est pour certain le cœur de Messire Guillaume Gardastain, que vous méchante aimiez tant, & sçachez pour vrai que c'est lui-mesme, parce que je le lui ai arraché de la poitrine avec ces propres mains. Si la Dame fut dolente oyant dire cela de celui qu'elle aimoit sur toute autre chose, il ne le faut point demander. Quelque peu après elle dit : Vous avez fait ce qu'un déloyal & méchant Chevalier doit faire, car si je l'avois fait Seigneur de mon amour, sans qu'il m'eust fait aucune force, & que vous en fussiez outragé, j'en devois porter la peine & non pas lui. Mais ja à Dieu ne plaise que sur une viande comme a esté celle du cœur d'un si vaillant & courtois Chevalier tel que fut Messire Guillaume Gardastain, jamais y entre nulle autre viande. S'estant levée de table, elle se jetta du haut en bas sans autre déliberation par une fenestre qui estoit derriere elle, dont en tombant, elle non seulement se tua, mais aussi se mit quasi toute en

Digitized by Google

pieces. Ce que voyant Meſſire Guillaume il fut fort étonné, & connut bien qu'il avoit mal fait. Par quoi craignant les Payſans & les gens du Comte de Provence, il fit ſeller ſes chevaux & s'enfuit; laquelle choſe fut ſçue le lendemain par toute la contrée, ainſi comme elle avoit eſté faite. Au moyen de quoi les deux corps recueillis tant par les gens de Meſſire Guillaume Gardaſtain, que par ceux de la Dame, avec très-grandes doléances & pleurs, furent mis enſemble en l'Egliſe du Chaſteau de la Dame en une meſme ſépulture, ſur laquelle furent écrits certains vers, ſignifiant qui eſtoient ceux qui eſtoient enterrés là dedans, & l'occaſion & la maniere de leur mort.

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. II. N. 23. [illegible] Sc.

Digitized by Google

NOUVELLE DIXIEME.

La femme d'un Chirurgien mit pour mort en une huche un sien ami, qui avoit bu d'une eau qui fait endormir les gens; dedans laquelle huche, deux Larrons usuriers l'emporterent en leur maison; puis se réveillant cet ami, & estant pris pour Larron, la servante de la Dame s'alla accuser à la Justice de l'avoir mis en cette huche, & par ce moyen subtil il échappa d'estre pendu, & les Larrons pour avoir dérobé & emporté la huche furent condamnés en amende pécuniaire.

Après que le Roi eut mis fin à son dire, il restoit seulement à Dioneo de dire le sien. Ce que lui connoissant, & aussi que le Roi le lui avoit déja commandé, il commença ainsi : Les miseres qu'on a racontées des amitiés malheureuses, ont fait devenir tout tristes les yeux &

Digitized by Google

les cœurs, non seulement de vous autres (mes Dames) mais aussi de moi-mesme : par quoi j'ai grandement souhaité que la fin en fust venue. Or loué soit Dieu qu'elles sont finies, si ce n'estoit que je voulusse faire à cette mauvaise addition, dont Dieu me garde, si commencerai sans plus suivre une si douloureuse matiere, une Nouvelle qui sera quelque peu plus joyeuse & meilleure, laquelle donnera par aventure bon argument à ce qu'on devra raconter la journée suivante. Vous devez sçavoir, mes belles Dames, qu'il n'y a pas encore long-temps qu'il y eut à Salerne un Chirurgien fort renommé, qu'on appelloit maistre Mazzeo de la Montagne, lequel estant déja venu sur la fin de son âge, épousa une belle & gentille fille de la ville, qu'il contentoit de riches & triomphans habillemens, de bagues & de tout ce qui pouvoit plaire à une femme mieux que nulle autre de la ville. Il est vrai qu'elle estoit la plus part du temps morfondue, comme celle que le maistre couvroit très-mal dedans le lit, lequel de mesme que messire Richard de Quinzica dont nous avons ci-devant parlé, enseignoit les festes à la sienne, montroit pareillement à cette-ci, que pour avoir couché seulement une fois avec une femme, il falloit se reposer plusieurs journées après pour se remettre en nature, & mille autres semblables folies, dont elle vivoit très-mal contente. Toutefois comme sage, prudente & de bon esprit qu'elle

estoit, elle délibera pour soulager le maistre de la maison de se jetter à l'escarmouche, & d'user du bien d'autrui. Au moyen de quoi ayant vu plusieurs jeunes hommes, il y en eut un à la fin qui lui entra en l'entendement, auquel elle mit toute son espérance, tout son cœur, & tout son bien; de quoi s'estant le jeune homme apperçu, il tourna aussi son amitié vers elle. Cettui-ci estoit nommé Roger de Jeroli, de noble parenté, mais de si mauvaise & méchante vie, qu'il n'avoit ni parent ni ami qui l'aimast, ou qui le voulust voir, tellement qu'il estoit reputé par tout le pays de Salerne pour un larronneau & mauvais garçon, dont la Dame ne se soucia gueres, lui plaisant pour autre occasion. De fait elle sçut ordonner son cas de sorte que par le moyen d'une sienne servante, ils se trouverent seul à seul, & après qu'ils eurent pris quelque plaisir l'un avec l'autre, la Dame lui commença à blâmer la vie qu'il avoit tenue par le passé, & à le prier que pour l'amour d'elle il se corrigeast de telles choses, & que pour lui en donner le moyen elle le secoureroit quelquefois d'une somme d'argent, & quelquefois d'une autre. Or perseverant en cette maniere ensemble fort discrettement, advint que le Chirurgien eut entre ses mains un patient qui avoit une des jambes toute gastée, & connoissant d'où procedoit le mal, dit à ses parens, que si on ne lui ostoit un os pourri en la jambe, il la

Digitized by Google

lui faudroit couper, ou qu'il mouruſt, mais lui tirant l'os qu'il pourroit guerir, toutefois qu'il ne l'entreprendroit ſinon le tenant déja pour mort. A quoi s'eſtant accordés ceux de qui il eſtoit allié, ils le lui baillerent pour tel. Le Chirurgien penſant que ſi le patient n'eſtoit endormi, il ne ſçauroit endurer la peine, & ne ſe voudroit laiſſer panſer, fit ſon conte de ne commencer à faire cette œuvre juſques au ſoir ſuivant; il fit diſtiller au matin l'eau d'une ſienne compoſition, laquelle, quand le patient en auroit bu, le feroit dormir autant de temps comme il mettroit à le panſer, puis la faiſant apporter en ſa maiſon, la mit ſur une feneſtre ſans dire à perſonne ce que c'eſtoit. Quand la nuit approcha que le maiſtre Chirurgien devoit aller voir cettui-ci, il vint devers lui un meſſager d'aucuns de ſes plus grands amis de Melſe qui le prioient très inſtamment qu'il ne failliſt incontinent de venir, parce qu'il y avoit eu une grande batterie, où pluſieurs perſonnes avoient eſté bleſſées. Par quoi differant la cure de cette jambe juſques au lendemain matin, il monta ſur une barquette & s'en alla à Melſe. Au moyen de quoi la Dame ſçachant que ſon mari ne reviendroit ce ſoir au logis, envoya ſecrettement querir, comme elle avoit accoutumé, ſon ami Roger, & l'enferma dedans ſa chambre, juſques à ce que certaines autres perſonnes de la maiſon s'en fuſſent allées coucher. Eſtant donc Roger en la chambre en attendant

Digitized by Google

la Dame, & ayant pour la peine qu'il avoit eue le jour, ou bien qu'il avoit mangé ſalé, ou par aventure par une longue accoutumance très-grande ſoif, il lui advint par fortune de trouver en la feneſtre la fiole d'eau que le Chirurgien avoit faite pour le patient, & croyant qu'elle fuſt bonne à boire la mit à ſa bouche & la but toute. Par quoi il n'arreſta gueres qu'un grand ſommeil le prit, & s'endormit. La Dame s'en vint le plutoſt qu'il lui fut poſſible, & trouvant Roger qui dormoit, commença à le pouſſer, & à lui dire tout bas qu'il ſe levaſt debout: mais tout cela ne ſervoit de rien, car il ne répondoit, & ne ſe remuoit aucunement, dont la Dame eſtant quelque peu courroucée le pouſſa plus fort en diſant: Or ſus, dormart, leve toi, ſi tu avois talent de dormir tu t'en devois aller en ton logis, non pas venir ici. Roger eſtant ainſi pouſſé tomba à terre de deſſus un coffre, ſur lequel il eſtoit, & ne fit aucun ſemblant de s'en reſſentir, ni plus ni moins qu'euſt fait un corps mort. De quoi la Dame ſe trouvant aucunement étonnée, commença à le vouloir relever, & à le remuer plus fort qu'auparavant, puis à le prendre par le nez, & à lui arracher la barbe: mais tout cela ne ſervoit pareillement de rien, car il avoit attaché ſon aſne à trop bonne cheville. Par quoi la Dame entra en ſoupçon qu'il eſtoit mort, toutefois elle commença à le pincer plus aigrement qu'elle n'avoit fait, & à le brûler avec une

Digitized by Google

chandelle allumée, encore tout cela n'estoit rien. Au moyen de quoi elle qui n'estoit point Médecine, combien que son mari le fust, crut que sans faute il estoit mort, dont il ne faut demander, l'aimant sur toute autre chose comme elle faisoit, si elle en fut dolente. Et n'osant en faire aucun bruit, elle commença sans crier à pleurer sur lui, & à se douloir d'une telle malencontre; mais après quelque tems, craignant d'adjouter honte à sa perte, elle pensa qu'il falloit trouver moyen sans y songer plus longuement comme on le pourroit, estant ainsi mort, mettre hors de la maison. Or ne sçachant à qui se conseiller en ceci, elle appella tout bellement sa servante, à laquelle elle remontra sa défortune, & lui demanda conseil. La servante s'émerveillant fort le voulut elle-mesme titer & le pinçer, & connoissant qu'il n'avoit aucun sentiment, dit ce que la Dame disoit, c'est à sçavoir, qu'il estoit mort pour certain, & fut d'avis qu'on le mist hors de la maison. Et où le pourrons nous mettre, dit la Dame, qu'on ne soupçonne au matin, quand on le trouvera, qu'il ait esté tiré de céans? A qui la servante répondit: Madame, j'ai vu ce soir qu'il estoit encore tard, devant la boutique de ce Menuisier nostre voisin, une huche qui n'est pas trop grande, laquelle, si le maistre ne l'a serrée, viendra le mieux à propos du monde pour faire ce que nous voulons, parce que nous le pourrons mettre dedans, & lui donner deux

ou

Digitized by Google

ou trois coups de couteau & le laiſſer là. Celui qui le trouvera en cette huche ne ſçaura pas qu'on l'y ait mis plutoſt de céans que d'ailleurs; je ſuis très certaine qu'on croira plutoſt, parce qu'il a eſté fort mauvais garçon, qu'il ait eſté tué par quelque ſien malveillant, en allant faire quelque méchante action, & puis après que l'on l'a mis dedans cette huche, que d'eſtre parti de céans. Le conſeil de la ſervante fut trouvé bon par la jeune maiſtreſſe, néanmoins elle fut d'avis de ne lui donner aucun coup de couteau, en diſant qu'elle ne pourroit pas ſouffrir cette action-là pour aucune choſe du monde. Elle envoya donc la ſervante voir ſi la huche eſtoit là où elle l'avoit vue, laquelle retourna, & lui dit qu'oui; puis elle qui eſtoit jeune & forte, chargea Roger ſur ſes épaules, avec l'aide de la Dame, qui marchoit devant pour voir ſi perſonne ne venoit; & quand elles eurent trouvé la huche, elles le mirent dedans, & le laiſſerent là. Ce meſme jour deux jeunes hommes s'eſtoient allés loger en cette rue un peu plus haut que le logis du Menuiſier, leſquels preſtoient de l'argent à intéreſt, & déſirant de gagner beaucoup & dépendre peu, ayant beſoin de meubles, avoient vu le jour précedent cette huche, & avoient fait leur complot de l'emporter en leur logis, ſi elle y demeuroit la nuit, laquelle venue ils ſortirent dehors, & ayant trouvé la huche l'emporterent incontinent, ſans

Digitized by Google

entrer en autre dispute, encore qu'elle leur semblast un peu pesante, & la mirent auprès d'une chambre où leurs femmes couchoient, sans se soucier pour l'heure de la ranger mieux, & la laissant là s'en allerent dormir. Roger qui avoit très bien dormi, & avoit digeré déja son breuvage, aussi que la vertu d'icelui estoit consommée, s'éveilla un peu devant le jour; or combien que son sommeil fust rompu, & que les sens eussent recouvert leur vertu, si est ce qu'il lui demeura un étonnement au cerveau, qui le tint tout étourdi, non seulement cette nuit, mais plusieurs autres après : puis ayant ouvert les yeux, ne voyant chose qui fust, il étendit ses mains çà & là, & se trouvant en cette huche, commença à réver & à dire en soi-mesme : Qu'est-ceci ? où suis-je ? dors-je, ou si je veille ? Si me souvient-il bien que je vins hier au soir en la chambre de ma mie, & maintenant il me semble que je suis en une huche. Que veut dire ceci ? Le Chirurgien seroit-il point retourné, ou quelque inconvénient survenu pour lequel elle me voyant endormi m'eust ici caché ? Je le croi, & que certainement il sera ainsi. Par quoi il pensa à demeurer coi, & écouter s'il oiroit quelque chose. Ayant demeuré ainsi assez long-temps plus mal à son aise qu'autrement en cette huche qui estoit petite, lui faisant douleur le costé sur lequel il estoit couché, & lui se voulant tourner sur l'autre, il le fit si dextrement,

Digitized by Google

que donnant des reins à l'un des coftés de la huche, laquelle n'avoit efté mife fur lieu qui fuft uni, il la fit pancher & après tomber, & en tombant fit un fi grand bruit, que les femmes qui eftoient couchées là auprès s'éveillerent, & eurent peur, toutefois elles n'oferent dire mot. Roger doutant fort, pour la chute de la huche, & fentant que par ce moyen elle s'eftoit ouverte, aima mieux, fi autre chofe lui furvenoit de fortune, eftre dehors que demeurer dedans; & tant pour ne fçavoir où il eftoit, que pour une chofe & autre, il commença à s'en aller chancelant par la maifon, pour fçavoir s'il trouveroit degré ou porte par où fortir. Ce qu'oyant les femmes qui eftoient éveillées, commencerent à dire : Qui eft là ? Roger ne connoiffant point leurs voix, ne leur répondit rien. Par quoi les femmes commencerent à appeller leurs maris, lefquels dormoient fort, parce qu'ils avoient veillé beaucoup, & n'ouirent chofe que ce fuft de tout ceci : au moyen de quoi eftant les femmes devenues plus peureufes que devant, fe leverent, & fe mettant aux feneftres fe prirent à crier au larron, au larron; au cri defquelles plufieurs des voifins accoururent, les uns par deffus les maifons, les autres par un endroit, & autres par divers lieux, & entrerent en fa maifon. Leurs maris pareillement s'éveillerent à ce grand bruit, & prirent ce pauvre Roger, lequel eftoit prefque hors de fon fens, de grande merveille de

Digitized by Google

ſe voir là, ſans ſçavoir par quel endroit il devoit ou pouvoit échapper. Quand il fut pris ils le mirent ès mains des Sergens du Gouverneur de la ville qui eſtoient accourus à ce bruit. Eſtant amené devers le Gouverneur, il fut mis incontinent, d'autant qu'il avoit réputation d'eſtre très-mauvais garçon, à la queſtion, ſur laquelle il confeſſa que voirement il eſtoit entré en la maiſon de ces Preſteurs pour les dérober ; par quoi le Gouverneur délibera, ſans trop ſonger, de le faire pendre par la gorge. La nouvelle courut la meſme matinée par tout Salerne, que Roger avoit eſté pris en voulant dérober en la maiſon des Preſteurs. Ce qu'oyant la Dame & la ſervante, elles s'en émerveillerent ſi fort, qu'elles ſe vouloient quaſi faire accroire n'avoir point fait ce que toutefois elles avoient fait la nuit précédente, mais plutoſt avoir ſeulement ſongé de le faire. Outre ceci la Dame connoiſſant le péril auquel Roger eſtoit tombé, s'en trouvoit tellement troublée, qu'elle eſtoit en danger d'en devenir folle. Un peu après huit heures du matin, le Chirurgien retourna de Melſe, & demanda ſon eau, pour ce qu'il vouloit aller panſer ſon patient, & trouvant ſa fiole vuide, il fit un tel bruit au logis, qu'aucun ne s'oſoit montrer devant lui. La Dame qui eſtoit bien tourmentée d'autre choſe, lui répondit tout en courroux : Vraiment, noſtre Maiſtre, vous feriez beau bruit ſi c'eſtoit grande choſe, quand pour une fiole

d'eau seulement qui a esté versée vous criez tant, ne s'en trouvera-t-il plus au monde? A qui le Maistre Physicien dit : Ma femme, tu as peut-estre pensé que ce fust eau claire, mais il n'est pas ainsi, c'est une eau composée pour faire dormir, & lui conta pour quelle occasion il l'avoit faite. Incontinent que la Dame eut oui ceci, elle s'avisa qu'il falloit que Roger l'eust bue, & que c'estoit la cause qui leur avoit fait croire qu'il estoit mort, & dit : Nostre Maistre, nous n'en sçavons rien, & par ainsi refaites-en une autre si vous voulez. Peu de temps après la servante qui par le commandement de la Dame estoit allée sçavoir ce qui adviendroit de Roger, retourna, & dit : Madame, tout le monde parle en mauvaise sorte de Roger, & à ce que j'ai entendu, il n'a ni parent ni ami qui se soit remué pour lui vouloir aider, & tient-on pour certain que le Prevost le fera demain pendre; & outre ce je vous veux bien dire une chose, qu'il me semble avoir compris en mon entendement comment il arriva en la maison des Presteurs, & oyez la maniere. Vous connoissez bien le Menuisier devant lequel estoit la huche où nous le mismes, il estoit tout à cette heure avec un homme, lequel dit qu'il lui semble que cette huche lui appartient, dont ils ont eu le plus gros débat du monde ensemble, de ce que cettui-là demande que le Menuisier lui paye sa huche; & le Menuisier répond qu'il ne l'a point vendue,

Digitized by Google

mais qu'elle lui a esté dérobée, & l'autre lui disoit, il n'est pas vrai, mais tu l'as vendue à ces deux jeunes Presteurs d'argent, comme eux-mesmes m'ont dit ce matin, quand je l'ai vue en leur maison à l'heure que Roger a esté pris. A qui le Menuisier dit : Ils mentent par leur gorge, parce que jamais je ne la leur ai vendue : mais vous trouverez qu'il me l'auront cette nuit dérobée, allons vers eux. Et ainsi s'en sont allés tout d'un accord en la maison des Presteurs, & je m'en suis retournée. Par quoi, comme vous pouvez voir, je comprens que Roger a esté transporté en cette sorte, au lieu où il a esté trouvé, mais de sçavoir comment il est ressuscité, je ne le puis penser. La Dame comprenant lors très-bien comment le cas estoit allé, dit à la servante ce qu'elle avoit oui dire à son mari, & la pria qu'elle voulust faire tout son possible pour sauver Roger, comme celle qui en une mesme heure le pouvoit faire & garder son honneur. La servante dit : Madame, enseignez-moi comment, & je ferai volontiers ce que je pourrai; la Dame, comme celle à qui le saint touchoit de bien près, pensa soudainement ce qui estoit à faire, & en informa la servante de point en point, laquelle s'en alla premierement au Chirurgien, & en pleurant lui commença à dire : Monsieur, il faut que je vous demande pardon d'une grande faute que j'ai commise envers vous. Son maistre lui dit : Et de quoi ? Lors

Digitized by Google

elle lui dit en pleurant : Monsieur, vous connoissez bien quel homme c'est que Roger de Jéroli, auquel lui venant volonté de m'aimer, il fallut moitié par force, moitié par requeste, que je l'aimasse, il y a environ un an. Et lui sçachant hier au soir que vous n'estiez point céans, il me flatta tant que je le menai en vostre maison dedans une chambre, coucher avec moi, où il lui prit une grande soif, & pource que je ne sçus lors à quoi recourir plutost ou à l'eau ou au vin, moi ne voulant que ma maistresse qui estoit en la sale me vist, il me va souvenir que j'avois vu en vostre chambre une fiole d'eau que je courus prendre, & la lui donnai à boire, puis je remis la fiole où je l'avois prise, dont je voi que vous avez fait un si grand bruit par la maison, & certes je confesse que j'ai mal fait : mais qui est celui qui quelquefois ne faille ? Il me déplaist grandement de l'avoir fait, non tant seulement pour l'eau comme pour ce qui s'ensuivit depuis, car Roger est pour en perdre la vie. Par quoi je vous supplie tant que je puis, qu'il vous plaise me pardonner, & me donner permission que je m'en aille le secourir en ce qu'il me sera possible Le Chirurgien oyant cette ci, encore qu'il fust tout courroucé, lui répondit en gaussant : Il est bien emploié si tu en portes la pénitence toimesme, parce que là où tu pensois avoir cette nuit un gentil galant qui te d'eust bien secouer le pélisson, tu as eu un grand dormart. Et par ainsi

va & pourchasse la délivrance de ton ami si tu peux, & garde-toi bien dorénavant de l'amener jamais plus céans, car je te payerois de cette fois & de l'autre. Oyant laquelle réponse, il sembla bien à la servante qu'elle avoit très bien commencé son entreprise & s'en alla le plutost qu'elle put à la prison où estoit Roger, où elle flatta tant le Geolier qu'il la laissa parler à Roger, & après qu'elle l'eust instruit de ce qu'il avoit à répondre au Prevost s'il vouloit échapper, fit tant qu'elle s'en alla devant lui; lequel Prevost, premier que lui vouloir donner audience, voulut, pource qu'elle estoit fraische & rebondie, attacher son croc à sa pauvreté. A quoi elle, pour estre ouie de meilleur cœur, ne fit point de refus; & après qu'elle se fut levée de la besogne, lui dit; Monsieur, vous avez ici Roger de Jéroli, qui a esté pris pour larron, mais la vérité n'est pas ainsi. Et commençant l'histoire, la lui conta toute de fil en éguille, & lui dit comme estant sa mie elle l'avoit mené en la maison du Chirurgien, & comme elle lui avoit donné à boire l'eau composée pour faire dormir, ne reconnoissant quelle eau c'estoit; pareillement elle lui conta en quelle maniere elle l'avoit porté pour mort dedans la huche, & après ceci lui dit les paroles qu'elle avoit ouies entre le Menuisier & celui à qui la huche appartenoit, lui faisant entendre par cela, comment Roger avoit peut-estre esté trouvé en la maison des Presteurs.

Le Prevoſt voyant que c'eſtoit choſe facile à s'enquerir ſi ceci eſtoit vrai ou non, envoya premierement querir le Chirurgien, pour ſçavoir s'il eſtoit vrai qu'il euſt fait cette eau, duquel il trouva qu'il eſtoit ainſi, & après fit venir le Menuiſier, & celui à qui la huche appartenoit, & pareillement les Preſteurs; & après plusieurs paroles, il trouva que les Preſteurs avoient la nuit paſſée dérobé la huche, & l'avoient portée en leur maîſon. A la fin il ſe fit amener Roger, & lui demanda où il avoit couché la nuit précedente. Lequel répondit qu'il ne ſçavoit où, mais qu'il ſe ſouvenoit bien qu'il eſtoit allé pour coucher avec la ſervante de Maiſtre Mazzeo de la Montagne, en la chambre de laquelle il avoit bu de l'eau par grande ſoif qu'il avoit, mais ce qu'il devint depuis, ſinon quand il ſe trouva dedans une huche en la maiſon des Preſteurs, après qu'il fut éveillé, il n'en ſçavoit rien. Le Prevoſt oyant toutes ces choſes, & y prenant grand plaîſir, les leurs fit redire à tous plusieurs fois. A la fin connoiſſant que Roger eſtoit innocent, il condamna les Preſteurs qui avoient dérobé la huche à dix onces d'argent, & délivra Roger; dont il ne faut demander s'il en fut joyeux, & encore plus ſa chere amie, laquelle avec lui & la ſervante qui lui avoit voulu donner des coups de couteau, en rit & en eut ſon paſſe temps par plusieurs fois depuis, continuant toujours leur amitié & plaiſir de bien en mieux. Je voudrois

Digitized by Google

bien, mes très-cheres Dames, qu'il m'en advinst ainsi, mais non pas d'estre mis dedans la huche. Si les premieres nouvelles avoient contristé le cœur des belles Dames, cette derniere de Dioneo les fit tant rire, & mesmement quand il dit que le Prevost avoit attaché son croc, qu'elles se purent bien restaurer de la compassion qu'elles avoient eue des autres. Mais voyant le Roi que le soleil commençoit à se coucher & que la fin de son gouvernement estoit venue, il s'excusa envers les Dames avec plusieurs paroles gracieuses de ce qu'il avoit fait, c'est à sçavoir d'avoir fait deviser d'une si cruelle matiere comme des malheurs des pauvres amoureux. Et quand il eut fait son excuse il se leva debout, & osta de dessus sa teste la couronne de Laurier, & attendant les Dames sur qui il la voudroit poser, il la mit courtoisement sur la teste blonde de Madame Flammette, en disant: Je te mets cette couronne comme à celle qui sçaura mieux que nulle autre consoler demain cette compagnie de la dure journée d'aujourd'hui. Madame Flammette de qui les cheveux estoient crépelus, longs & dorés, tombant un peu sur ses blanches & délicates épaules, ayant un visage rondelet, & une vraie couleur des lis blancs, entremélés de roses vermeilles, tout resplendissant avec deux yeux en la teste qui sembloient d'un Faucon passager, & une petite bouchette, dont les levres ressembloient deux

petits rubis, répondit en souriant : Philostrate, je la reçois volontiers, & afin qu'il te souvienne mieux de ce que tu as fait jusques à présent, je veux & commande que chacun se prépare de deviser demain de ce qui est advenu heureusement à quelques amoureux, après certains cruels & malheureux accidens. Laquelle proposition plut à tous. Après qu'elle eut fait appeller le Maistre-d'hostel, & ordonné avec lui de ce qui estoit nécessaire de faire, elle donna congé à toute la compagnie, qui s'estoit levée, de s'en aller ébattre jusques à l'heure du souper, dont les uns allerent par le jardin, la beauté duquel ne méritoit point qu'on s'en dust bientost fascher; les autres vers les moulins qui estoient hors d'icelui, prenant jusques à l'heure de souper divers plaisirs, selon leurs divers appetits. Laquelle venue & tous assemblés, ils souperent comme ils avoient de coutume auprès de la belle fontaine avec très-grand plaisir & bien servis. Puis quand ils se furent levés, ils se prirent comme de coutume à danser & à chanter. Et Madame Philomene menant la danse, la Reine dit : Philostrate, je n'entends point me fourvoyer de ce qu'ont fait mes prédécesseurs, mais tout ainsi qu'ils ont fait, je veux que par mon commandement on dise une chanson, & pource que je suis assurée que telles sont tes chansons nouvelles, je veux, afin que doresnavant nous ne soyons plus ennuyées de tes malheurs, que

Digitized by Google

tu en dises celle qui plus te plaira. Philostrate répondit que volontiers le feroit, & sans autre cérémonie commença à chanter ainsi.

Mes pleurs sont signifiance
Qu'à bon droit se deult le cœur
Sujet à autrui fiance.
Lorsque premier celle pour qui soupire,
De désespoir m'entra en la pensée,
Tant de vertus en elle vis reluire,
Que j'estimai leger tout le martyre
De toi reçu, Amour, quoi quoffensée;
En eut esté ma liberté laissée;
Mais maintenant je connois mon erreur,
Et non sans grand' douleur.
Car moi lassé par l'orde tromperie
De celle-là en qui seul esperois,
J'ai apperçu sa fausse piperie
Lorsque sa grace est de moi plus cherie;
Et lorsque plus sans crainte au mal tiroit
De mon ennui suivi où j'aspirois,
J'ai vu qu'elle a reçu autrui valeur,
Me chassant de tel heur.
Dont vint au cœur le regret douloureux
Que porte encore, maudissant l'heure & jour
Que premier vit son visage amoureux,
De grand' beauté enrichi & heureux;
Et ce qui plus m'enflamme tout autour,
L'esprit mourant ou déplaisant autour
Va maudissant aigrement mon malheur,

Foi, espoir & chaleur.
Par quoi tu peux, Seigneur Amour, sentir
  Quel est mon deuil dépourvu de confort:
  Je te dis, tel est-il sans en mentir,
  Que pour souffrir par moi moindre martir
  Invoque & quiers une cruelle mort:
  Vienne donc tost, & d'un corps fier & fort
  Fasse finir ma vie & ma fureur
  Qui sera moindre ailleur.
Nulle autre voye où confort demeure,
  Pour de l'ennui où suis me dessaisir,
  Sinon la mort, fait donc tant que je meure,
  Que deuil je perde, & la vie en mesme heure:
  Puisqu'à tort vis privée de tout plaisir,
  L'aise qu'elle a de tel ami saisir
  Donne lui telle en ma mort, ô Seigneur,
  De tous les Dieux majeur.
Bien peu me chaut piteuse chansonnette
  D'autre que moi n'apprend à te chanter,
  Car nul te peut comme moi faire feste,
  Mais bien te veux charger de chose honneste,
  C'est qu'Amour te vois-je présenter,
  Pour à lui seul mon piteux cas conter,
  Et le priant que lui pour son honneur
  Me mette à port meilleur.

Les paroles de cette chanson montroient assez clairement ce que vouloit Philostrate, & plus encore l'auroit par aventure déclaré le regard de la Dame dont il parloit, qui estoit en

la danſe, ſi l'obſcurité de la nuit ſurvenue n'euſt caché la rougeur qui lui eſtoit montée au viſage; mais après qu'il eut achevé celle-là, on en chanta pluſieurs autres juſques à ce que l'heure de s'aller coucher fuſt venue, par quoi chacun ſe retira en ſa chambre, comme il plut à la Reine.

Fin du Tome Second.

Digitized by Google

TABLE

Des Nouvelles contenues dans les troisiéme & quatriéme Journées du Décameron.

TROISIÉME JOURNÉE.

En laquelle on devise sous le gouvernement de Madame Neyphile, de ceux qui ont acquis avec industrie quelque chose fort désirée, ou qui ont recouvert ce qu'ils avoient perdu. 1

Maset de Lamporecchio contrefaisant le muet, devint Jardinier d'un Monastere de femmes, lesquelles coucherent toutes avec lui. Nouv. I. 7

Un Pallefrenier coucha avec la femme d'Agiluf Roi de Lombardie, dont le Roi s'apperçut secrettement, & le trouva, puis le tondit; le tondu tondit les autres qui estoient avec lui, & ainsi il échappa son malheur qui estoit assuré. Nouvelle II. 19

Sous couleur de confession & de très-pure conscience, une très-belle Dame amoureuse d'un honneste homme introduisit un devot & solemnel Religieux à lui donner moyen, sans qu'il s'en apperçust, de jouir de son ami. Nouv. III. 29

Dom Felix apprit à frere Puccio comment il seroit sauvé en faisant une pénitence qu'il lui enseigne:

Digitized by Google

laquelle frere Puccio fit, & cependant Dom Felix se donna du bon temps avec sa femme. Nouvelle IV. 45

Le magnifique Richard donne un cheval à Messire François Vegelesi, à condition de pouvoir parler à sa femme, laquelle ne répondant point, il se fait lui-mesme la réponse, & selon sa réponse l'effet s'ensuit après. Nouvelle V. 55

Richard de Munitolo aima la femme de Philippe Fighinolphi, & connoissant qu'elle estoit jalouse de son mari, il lui donna à entendre qu'il devoit venir le jour ensuivant aux estuves avec sa femme, auxquelles il fit venir celle dudit Philippe, laquelle pensant estre avec Philippe son mari, trouva qu'elle estoit avec Richard. Nouvelle VI. 65

Tedalde Élisei ayant quelque courroux avec sa Dame, s'en alla hors de Florence, puis y revint en habit de Pélerin après quelque temps; il parla à sa Dame, & lui fit connoistre son tort. Il délivra son mari du danger de mort, parce qu'il estoit prouvé qu'il auroit tué Tedalde; il fit la paix avec ses freres, & à la fin il jouit sagement de sa Dame. Nouvelle VII. 81

Feronde ayant mangé certaine poudre fut enterré pour mort; & par l'Abbé qui jouissoit de sa femme fut tiré de la sépulture & mis en prison, & lui fit-on accroire qu'il estoit en Purgatoire; après qu'on l'eust fait ressusciter de la sorte, on

Digitized by Google

on lui fit nourrir pour sien l'enfant que l'Abbé avoit fait à sa femme. Nouvelle VIII. *109*

Gillette de Narbonne guerit le Roi de France d'une fistule qu'il avoit, dont pour récompense elle demanda Bertrand Comte de Roussillon pour mari, lequel l'ayant épousée par force, s'en alla par dépit à Florence, où faisant l'amour à une jeune fille, Gillette coucha au lieu d'elle avec lui, & en eut deux fils; par quoi l'aimant depuis, il la tint pour sa femme. Nouvelle IX. *125*

Alibech vint en un hermitage, où Rustique Hermite lui enseigna de remettre le Diable en enfer; puis estant ostée de-là, elle fut mariée à Neherbale. Nouvelle X. *141*

QUATRIÉME JOURNÉE.

En laquelle on devise, sous le gouvernement de Monsieur Philostrate, de ceux les amours desquels ont eu malheureuse fin. *155*

Tancredi Prince de Salerne fit tuer l'ami de sa fille, & lui en envoya le cœur en une coupe d'or, laquelle y mit après de l'eau empoisonnée qu'elle but, & mourut ainsi. Nouvelle I. *167*

Frere Albert fit accroire à une femme Vénitienne, que l'Ange Gabriël estoit amoureux d'elle, & y coucha par plusieurs fois, en guise dudit Ange; puis par crainte des parens de la

Digitized by Google

femme se jetta par une fenestre, & se cacha en la maison d'un pauvre homme, lequel le mena le jour suivant en guise d'un homme sauvage en la place saint Marc, où estant reconnu de ceux de son Ordre, il fut mis en prison. Nouvelle II. 185

Trois jeunes hommes aimant trois sœurs, s'enfuirent en Candie, l'aisnée desquelles tua par jalousie son ami, à laquelle la seconde faisant plaisir au Duc de Candie, sauva la vie. Puis l'ami d'icelle seconde la tua, & s'enfuit avec l'aisnée, & de sa mort fut chargé le troisieme amoureux, avec la troisieme sœur. Par quoi estant pris pour prisonniers confesserent le fait, & craignant de mourir, gagnerent avec argent ceux qui les gardoient, puis s'enfuirent à Rhodes, où ils moururent en pauvreté. Nouvelle III. 203

Guerbin, contre la foi donnée par le Roi Guillaume son ayeul, combattit une nef du Roi de Tunis pour prendre une sienne fille, laquelle fut tuée par ceux qui estoient dedans la nef. Par quoi il les tua tous après, dont il eut depuis la teste tranchée. Nouvelle IV. 215

Les freres d'Isabeau tuerent un ami qu'elle avoit, lequel s'apparut après à elle en dormant, & lui montra où il estoit enterré: elle déterra secrettement sa teste, & la mit en un pot de basilic, pleurant tous les jours une grande heure dessus. Mais ses freres la lui ostant, elle en

Digitized by Google

mourut de deuil peu de temps après. Nouvelle V. 223
Une fille nommée Andrée aimant un jeune homme nommé Gabriël, lui raconta un songe qu'elle avoit fait, & lui un autre à elle, & mourut soudainement Gabriël entre ses bras; elle & sa servante furent prises ainsi qu'elles le portoient devant sa maison par les Ministres de la Seigneurie, où elle dit comme le fait estoit allé, & voulant le Potestat la prendre à force, elle ne le voulut souffrir, dont son pere qui en ouit les nouvelles, montra son innocence & la fit délivrer. Elle refusant après cela de plus vivre au monde, se rendit religieuse. Nouvelle VI. 231
Simonne aimant Pasquin & estant avec lui en un jardin, advint que Pasquin se frotta les dents d'une feuille de sauge, dont il mourut: Simonne fut reprise de la Justice, & se frotta pareillement d'une de ces feuilles de sauge les dents, dont semblablement elle mourut. Nouvelle. VII. 243
Hierosme aimant une jeune fille nommée Silvestre, s'en alla, contraint par les prieres de sa mere, à Paris, d'où retournant il trouva sa mie, en la maison de laquelle il entra secrettement, & mourut auprès d'elle dedans le lit; puis estant porté en une Eglise pour estre enterré, elle mourut semblablement sur lui. Nouvelle. VIII. 251
Digitized by Google

Messire Guillaume de Roussillon donna à manger à sa femme le cœur de Messire Guillaume Gardastain qu'il avoit tué, & qu'elle aimoit. Ce qu'elle sçachant par après se jetta d'une haute fenestre en bas, & mourut, puis fut enterrée avec son ami. Nouvelle IX. 261
La femme d'un Chirurgien mit pour mort en une huche un sien ami qui avoit bu d'une eau qui fait endormir les gens ; dedans laquelle huche deux Larrons usuriers l'emporterent en leur maison ; puis se réveillant cet ami, & estant pris pour Larron, la servante de la Dame s'alla accuser à la Justice de l'avoir mis en cette huche, & par ce moyen subtil il échappa d'estre pendu, & les Larrons pour avoir dérobé & emporté la huche furent condamnés en amende pécuniaire. Nouvelle X. 267

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google